



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

## **‘*To the Lighthouse*’**

(1927)

***"La promenade au Phare"***

(1929)

roman de Virginia WOOLF

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 10)

l'intérêt de l'action (page 12)

l'intérêt littéraire (page 16)

l'intérêt documentaire (page 32)

l'intérêt psychologique (page 43)

l'intérêt philosophique (page 66)

la destinée de l'œuvre (page 73)

**Bonne lecture !**

## Résumé

### "La fenêtre"

1

Un jour de septembre, au début du XXe siècle, dans une résidence d'été située sur une des îles Hébrides, Mrs Ramsay déclare : «*Oui, bien sûr, s'il fait beau demain.*» Elle cause ainsi «*une joie extraordinaire*» à James, le dernier de ses enfants, âgé de six ans, qui souhaite pouvoir faire une excursion jusqu'au phare qu'on voit depuis la maison. Mais son père assène : «*Il ne fera pas beau*», et James aurait voulu pouvoir «*le tuer sur place*». C'est que Mrs Ramsay, du fait de sa rigueur sarcastique, provoque de telles émotions dans le cœur de ses enfants. Sa femme s'emploie, si on peut aller au phare, à y apporter de quoi venir en aide au gardien et à sa famille, tricote un bas pour le fils. Un jeune invité, Charles Tansley, jeune universitaire d'Oxford plein d'ambition et très travailleur, confirme l'avis de Mrs Ramsay, ce qui le rend encore plus détestable aux yeux des «*huit fils et filles*». Mais leur mère pense qu'il est «*absurde d'inventer des différences entre les gens alors qu'ils sont [...] bien assez différents les uns des autres comme cela*» ; et elle «*rumine le problème des riches et des pauvres*». Tandis que somnole sur la pelouse un autre invité, le vieux poète Carmichaël, elle invite Charles Tansley «*à faire en ville une course*» avec elle, et il est flatté de cette invitation de la part de «*la plus belle personne qu'il eût jamais vue*». Comme, en ville, on colle l'affiche d'un cirque, ils envisagent d'y aller. Mais elle ne comprend guère le «*vilain jargon universitaire*» de cet «*affreux pédant*», de cet «*insupportable raseur*». Découvrant «*la grande assiettée d'eau bleue*», «*le Phare*», «*les dunes*», ils parviennent au port où elle est venue faire une visite de charité.

2

Mrs Ramsay répète à James : «*Pas moyen d'aller au Phare*», ce que lui reproche in petto sa femme.

3

Mrs Ramsay essaie de consoler James en lui répétant : «*Peut-être fera-t-il beau demain*». Tandis que les jeunes gens qui sont autour de son mari «*causent béatement*», elle est apaisée par le bruit de «*la chute monotone des vagues sur la plage*». «*Les hommes ayant cessé de parler*», elle comprend que «*le pauvre Charles Tansley a été débarqué*», mais «*peu lui importe*» car «*il a rebuffé son petit garçon*». Voilà que son mari, «*arpentant la terrasse*», éructe un vers du poème de Tennyson, «*La charge de la brigade légère*». Elle se souvient qu'elle doit tenir la pose car une autre invité, Lily Briscoe, est en train de la peindre.

4

Or, tout à l'héroïsme du poème, Mrs Ramsay manque de renverser le chevalet de Lily Briscoe, qui craint qu'on regarde le tableau où elle représenterait Mrs Ramsay «*assise à la fenêtre avec James*». Rejoint Lily Briscoe un autre invité, William Bankes, un «*veuf*» qui «*aurait pu être son père*» mais qui est son «*allié*». Pour échapper à la difficulté qu'est pour elle «*le passage de la conception à l'exécution*» et aussi à l'envie qu'elle a de dire son amour à Mrs Ramsay, elle accepte de faire avec lui une promenade où, au spectacle des vagues, ils «*éprouvent un commun sentiment d'hilarité*». Mais il pense aussi à Mrs Ramsay, à leur amitié, au frein à sa carrière universitaire que sont ses enfants, à ses faiblesses, tandis que Lily Briscoe dit sa considération pour son «*œuvre*», que son ami définit comme «*une contribution définitive à la philosophie sous la forme d'un petit ivre écrit lorsqu'il n'avait que vingt-cinq ans*». Elle lui déclare que c'est lui qu'elle admire surtout : «*Vous avez de la grandeur, mais Mrs Ramsay n'en a aucune. Il est mesquin, égoïste, vain, incapable de sortir de lui-même ; c'est un tyran.*» Et ils le rencontrent alors qu'il est encore en train de déclamer des bribes du poème, qu'il éprouve «*le ressentiment enfantin d'avoir été interrompu.*»

Mrs Ramsay assure encore à James : «*Même s'il ne fait pas beau demain, ce sera pour une autre fois.*» Tandis que lui vient cette idée : «*William et Lily devraient se marier*», elle s'inquiète de «*l'état affreux*» de la maison, de l'invasion des «*livres*» de son époux qu'«*elle n'a jamais lus*», de la santé du père d'une domestique comme de celle du fils du gardien du phare. Or les gens disent qu'elle ne se dévoue ainsi que pour «*paraître*», que «*rien ne peut troubler son incomparable beauté*» qu'admire beaucoup Mr Bankes tout en remarquant qu'«*elle a toujours un élément incongru à introduire dans l'harmonie de son visage*», d'où «*un caractère original*».

S'exclamant : «*Erreur, erreur fatale !*», car il est toujours obsédé par le poème de Tennyson, Mrs Ramsay se sent «*outragé et torturé*». Mais «*la discipline domestique triomphe*», et il se calme. Cependant, James ne le laisse pas le taquiner, d'autant plus qu'il répète : «*Il n'y a pas le moindre espoir de pouvoir aller demain au Phare*». Comme sa femme proteste, il a un «*accès de rage*» et va jusqu'à l'apostropher violemment («*Allez vous faire fiche !*»). Pourtant, «*il n'y a personne que Mrs Ramsay révère autant que lui*». Ce «*magnifique esprit*» est conscient d'avoir atteint ses limites, et, sur une échelle figurée par les vingt-six lettres de l'alphabet, considère qu'il n'a atteint que le R.

Si son fils «*le hait*», Mrs Ramsay, après s'être mis dans une colère terrible, «*réclame de la sympathie*», répétant qu'«*il a manqué sa destinée*», demandant d'«*être assuré de son génie*» même si «*Charles Tansley le considère comme le plus grand métaphysicien de son temps*». Quand il est «*tout ragaillard et remonté*», Mrs Ramsay peut lire à James «*un conte des Frères Grimm*», en ayant le désagréable sentiment «*d'être plus fine et plus noble que son mari*», même si elle considère qu'«*il est infiniment le plus important des deux*». Et elle se soucie encore de Mr Carmichaël qui rentre dans la maison.

Elle s'apitoie sur ce «*pauvre homme malheureux qui cherche tous les ans un asile chez eux*» sans pourtant «*se fier à elle*», alors qu'elle «*s'ingénie à lui donner des témoignages d'amitié*» ; si elle a «*tout ce désir de venir en aide*», il n'y voit que volonté «*qu'on l'admire*». À elle, il déplaît que son mari soit resté sur la terrasse où il se livre à des «*méditations*», en particulier une sur Shakespeare qu'il pourrait «*resservir*» à ses étudiants de Cardiff, une autre sur «*les vieilles promenades*» qu'il faisait sur l'île. Et il se reproche de «*n'avoir pas fait la chose qu'il aurait dû faire*». William Bankes et Lily Briscoe se demandent «*pourquoi il a constamment besoin de louanges ; pourquoi un homme si brave en pensée est si timide dans la vie ; pourquoi il peut être à la fois si vénérable et si ridicule.*»

Lily Briscoe regrette que Mrs Ramsay passe «*brusquement d'une humeur à l'autre*», mais considère qu'il est «*le plus sincère des hommes*», tandis que, pour William Bankes, il n'a pas «*les façons de tout le monde*», et est «*un tantinet hypocrite*». Mais ils admirent tous deux Mrs Ramsay, voient en elle «*le plus délicieux des êtres*». Pourtant, elle «*se fiche complètement de la peinture*» de Lily Briscoe, qui, même si elle est complexée parce qu'elle vient du «*quartier de Brompton Road*» et qu'elle n'est pas mariée (alors que Mrs Ramsay a voulu, une nuit, la persuader de le faire), aimerait s'unir à «*l'objet adoré*». De plus, elle affronte les difficultés que lui donne son tableau, tout en se souvenant de la condamnation de Charles Tansley : «*Les femmes sont incapables de peindre [...] d'écrire*» ; appréhende l'examen qu'en fait Mr Bankes, qui, avec son «*esprit scientifique et une bonne foi*

*complète*», lui demande «*des explications*», tandis qu'elle pense que «*cette toile, ayant été vue, lui a été dérobée*».

10

Comme Andrew, son fils, et les invités Minta Doyle et Paul Rayley, sont, après le lunch, partis en promenade à travers l'île, et qu'ils ne sont pas de retour, Mrs Ramsay, tout en continuant à lire le conte à son fils, se dit que cela ne peut qu'indiquer que, selon son désir, les deux jeunes gens vont se fiancer, car elle apprécie en Paul un de ces «*hommes simples*» qui «*ne font pas des thèses*» comme Charles Tansley, et considère que Minta est de bonne famille. Elle se défend d'être «*autoritaire, dominatrice, tyrannique*». Elle pense à ses enfants qui sont «*tous pleins de promesses*» ; à son mari qu'elle estime, «*dans l'ensemble, plus heureux, plus optimiste qu'elle. Moins exposé aux tracasseries de la vie*» car «*il peut toujours se rabattre sur son travail*» ; au mariage qui exige «*toutes sortes de qualités*». Repensant aux promeneurs, elle craint «*un accident*». Comme «*la lumière du Phare*» s'est allumée, elle est encore plus inquiète, mais ne permet pas «*à sa voix la moindre altération pendant la fin de l'histoire*». Devant indiquer à son fils : «*Nous n'irons pas au Phare demain*», elle «*songe qu'il s'en souviendrait toute sa vie*».

11

Il faut donc, «*avec les enfants*», «*faire attention à ce qu'on dit ou à ce qu'on fait*». D'où son soulagement quand ils sont couchés. Alors elle «*peut être elle-même*», s'absorber dans la contemplation du «*rayon de lumière du Phare*», qui «*fouille dans son esprit et dans son cœur*». Cherchant à être sincère, elle tombe dans un profond pessimisme. Son mari, qui passe, sent qu'«*elle le domine dans sa beauté, dans sa mélancolie*». Et elle va à lui car «*elle sait qu'il a envie de la protéger*».

12

Elle prend le bras de son mari, lui parle du jardinier, de Jasper, un de leurs fils. Comme il la calme, elle se dit : «*Quel homme sensé et juste !*». Elle lui parle de Charles Tansley dont elle craint «*qu'il ne tombe amoureux de Prue*», sa fille aînée ; mais il assure que, si elle l'épouse, «*il la déshériterait*». Il trouve qu'Andrew ne travaille pas assez, et craint qu'il ne puisse obtenir de bourse ; mais le père et la mère «*ne sont jamais d'accord sur ce sujet*». Il annonce son «*intention de s'en aller se promener toute une journée*», mais elle sait qu'il n'en fera rien. Cependant, elle apprécie que, «*tout en ayant dépassé la soixantaine, il reste vigoureux, indépendant, optimiste*», passionné mais seulement par les «*choses extraordinaires*». Voyant Lily Briscoe qui se promène avec William Bankes, elle se dit encore : «*Il faut qu'ils se marient !*»

13

Mr Bankes parle à Lily Briscoe des tableaux qu'il a vus en Europe. Mais elle se demande s'il ne vaut pas mieux ne pas en voir puisqu'ils «*vous rendent mécontent de votre propre travail*», et affirme in petto sa volonté de continuer à peindre. Voyant les Ramsay en contemplation devant «*une fillette jetant une balle*», elle se dit : «*Voilà donc ce qu'est le mariage !*» Mais, tandis que Mrs Ramsay s'inquiète des promeneurs, lui s'amuse d'une «*mésaventure*» survenue au philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle Hume, et retourne à son travail.

14

Mrs Ramsay pense qu'une autre de ses filles, Nancy, s'est jointe aux trois autres promeneurs partis «*pour échapper aux horreurs de la vie de famille*». Voilà qu'on est avec eux à travers l'île. Alors qu'Andrew indique qu'il faut se méfier de la marée, Minta s'arrête sur une plage où Nancy voit Paul en train de l'embrasser. Puis Minta dit avoir «*perdu la broche de sa grand-mère*». D'où une recherche

vaine et à laquelle il faut renoncer car «*la mer monte*», que s'allument «*les lumières du village*». Si Paul est «*affolé à la pensée de ce qu'il a osé faire*», il sait qu'il pourra compter sur l'appui de Mrs Ramsay.

15

Prue indique : «*Je crois que Nancy est allée avec eux.*»

16

Mrs Ramsay craint d'autant plus qu'il ne soit arrivé «*un accident*» aux promeneurs. Mais elle se prépare au dîner où elle reçoit «*quinze personnes*», et où sera servi «*le chef-d'œuvre de Mildred - le bœuf en daube*». Tandis qu'elle laisse d'autres de ses enfants, Rose et Jasper, choisir les bijoux qu'elle va porter, selon «*l'effet qu'ils font sur sa robe noire*», elle est amusée par des corneilles. Puis elle descend, «*semblable à une reine*», et reçoit «*les hommages*» de sa «*cour*», «*leur tribut d'admiration à l'adresse de sa beauté*».

17

«*Prenant sa place à une extrémité de la table*», elle se demande : «*Mais qu'ai-je fait de ma vie? [...]* Comment ai-je jamais pu éprouver la moindre affection à l'égard de mon mari?», se sent «*en dehors du tourbillon*». Cependant, elle s'adresse à Mr Bankes. Lily Briscoe, qui la trouve «*vieille, usée et lointaine*», pense à son tableau dont elle prévoit modifier la composition (en déplaçant la salière sur la table pour s'en souvenir). Charles Tansley, s'il méprise les convives, tente de briser son isolement en s'adressant à Mrs Ramsay, mais elle préfère continuer à converser avec Mr Bankes, car il connaît des gens qu'elle a fréquentés vingt ans auparavant ; cependant, il se reproche bientôt de «*n'avoir absolument rien d'autre à lui dire*» ; et elle cherche à le flatter en s'exclamant : «*Que vous devez détester de dîner au milieu de tous ces fauves !*». C'est à Lily Briscoe, à la demande silencieuse de Mrs Ramsay, de se colleter avec Charles Tansley en «*ayant recours au truc ordinaire - elle est gentille*». Mrs Ramsay pense à «*ces enfants qui sont en retard*». La discussion s'étant portée sur les problèmes des pêcheurs, et Charles Tansley «*déblatérant contre le gouvernement*», William Bankes se demande s'il ne pourrait pas être le chef dont on a besoin ; mais il lui paraît «*un peu trop sûr de lui*». Mrs Ramsay, «*parce qu'elle l'admire*», «*aurait voulu que son mari [...] parle un peu*». Mais «*il rougit de colère*», car «*il a horreur de voir manger les gens quand il a fini*» ; cependant, comme Mr Carmichaël, «*redemande de la soupe*», «*il tient à faire constater qu'il est resté maître de lui*». La maîtresse de maison fait allumer les bougies. C'est alors que font leur entrée Paul Rayley et Minta, qui indique : «*J'ai perdu ma broche*». Comme Mrs Ramsay la traite de «*petite sotte*», «*elle n'est pas loin d'être terrifiée par lui - il est tellement intelligent !*». Mrs Ramsay pense : «*Ils sont fiancés*» et, sensible «*à cette chaude animation qui se dégage de Minta*», en éprouve «*de la jalousie*» ; mais, faisant asseoir Paul Rayley à son côté, elle se dit qu'ils allaient employer le mot «*nous*» «*toute leur vie*», sent naître «*un sentiment curieux où se mêlent l'espièglerie et la tendresse d'être en train de fêter ces amoureux*». Le «*bœuf en daube*» est, pour Mr Bankes, «*un triomphe*», et, de ce fait, Mrs Ramsay se dit que «*toute son affection, toute sa révérence pour elle lui sont revenues*». Comme tous s'accordent pour affirmer que «*la cuisine en Angleterre est une abomination*», elle s'exalte au point que Lily Briscoe la trouve «*puérile*», avant de se laisser «*gagner par cette émotion, ce frémissement de l'amour*», celui qu'elle éprouve pour le «*charmant*» Paul Rayley. Comme, au sujet de la broche, il affirme : «*Je la trouverai*», elle a «*envie de l'aider*». Voilà qu'il est question du lait, sujet sur lequel Mrs Ramsay s'emballa jusqu'à ce qu'une crise d'hilarité des membres de sa famille l'oblige à s'arrêter. Elle constate que Lily Briscoe est «*restée à l'écart*», pense que celle-ci et Charles Tansley «*souffrent de l'éclat qui pare les deux fiancés*». Pour sa part, elle ressent, un moment, «*une impression de paix et de repos*». Mais son mari se lance dans une discussion sur différents sujets érudits, et elle craint que «*quelque assertion le fasse songer à ce que sa propre carrière a eu de manqué*». Tandis que Charles Tansley intervient pour s'imposer avec ses connaissances, Minta Doyle et Paul Rayley se montrent plutôt stupides. Arrive le moment où sont servis les fruits. À la fin du dîner, Mrs Ramsay, du fait de «*la*

*NUIT EXTÉRIEURE*», perçoit les voix qu'elle entend comme «*des répons latins*». Or son mari prononce des vers (qui sont cités), Mr Carmichaël se joignant à lui avant de devoir partir. Elle-même quitte cette «*scène de sa vie qui s'évanouit*».

18

Du fait de ce départ, «*une sorte de désintégration s'opère*» tandis qu'elle cherche à reprendre «*son équilibre*». Elle se rend dans la chambre des enfants, constate qu'ils ne dorment pas, doit calmer Cam et James qui se disputent au sujet d'un «*horrible crâne*» de sanglier, entend Prue souhaiter «*aller sur la plage regarder les vagues*», et, à cette pensée, ressent «*une grande envie de s'amuser*». Auprès de Minta et Paul qui s'en vont, dont elle se dit que, «*si longtemps qu'ils vivent, ils reviendraient à cette nuit*», elle se réjouit de leur bonheur. Enfin, elle va rejoindre son mari qui «*lit un roman de Walter Scott*».

19

Elle tricote en constatant qu'«*il ne veut pas être interrompu*». Ouvrant un livre, elle murmure des vers d'un sonnet qui lui font connaître une «*ascension*», et percevoir «*l'essence de la vie même*». Comme elle dit à son mari : «*Ils sont fiancés*», il prétend l'avoir «*deviné*», et déclare que «*la jeune fille est beaucoup trop bien pour le jeune homme*». À elle, il faut «*cette aspérité dans le ton de son mari qui agit sur elle comme un reproche*». Et, si lui veut alors «*qu'elle lui dise qu'elle l'aime*», elle n'en fait rien, se contente de lui «*sourire*», de concéder : «*Vous aviez raison. Il pleuvra demain.*», tout en sachant qu'«*elle a de nouveau triomphé*».

“*Le temps passe*”

1

Mr Bankes disant : «*Il faut attendre l'avenir*», «*une à une sont éteintes toutes les lampes.*»

2

Dans la maison abandonnée, «*les ténèbres s'insinuent*», «*les gonds se rouillent*», «*les boiseries sont gonflées par l'humidité de la mer*», «*certaines airs*» s'insinuent.

3

On apprend que, si «*la bonté divine [nous] fait voir*» les éléments de la nature, elle nous empêche de déchiffrer «*les claires paroles de la vérité*», d'avoir une réponse aux «*questions fondamentales.*» Mrs Ramsay meurt brusquement.

4

«*La maison se trouvant vide [...] règnent ensemble le calme et la beauté [...] cette paix, cette indifférence, cet air de pure intégrité*», jusqu'à ce que Mrs MacNab «*ouvre toutes les fenêtres et époussete les chambres.*»

5

«*Cette femme [...] préposée aux gros ouvrages*» dans la maison «*depuis près de soixante-dix ans*» s'active à sa tâche, tout en, malgré ses «*chagrins*», «*chevrotant [une] vieille chanson de music-hall*», et tandis que «*les mystiques, les visionnaires*» ne peuvent comprendre la réponse à leurs questions.

6

Au mois de mai, Prue se marie, tandis que *«le bien triomphe, le bonheur l'emporte, l'ordre gouverne.»* Mais elle *«meurt l'été suivant de suites de couches»*. *«Au plus fort»* de cette saison, *«le vent envoie de nouveau ses espions dans la maison»*, le soleil y pénètre, des *«bruits menaçants se produisent»*. En France, un obus explose et tue Andrew Ramsay. Aux Hébrides a lieu *«l'apparition silencieuse d'un navire couleur de cendre»*, et, *«sur la calme surface de la mer»*, s'étend *«une tache violâtre comme si quelque chose avait bouillonné et saigné»*. *«Mr Carmichaël publie un recueil de poèmes qui a un succès inattendu»* car *«la guerre a fait revivre le goût des vers.»*

7

*«Toutes les nuits, à travers l'été et l'hiver»*, dans *«la maison vide»*, se produit *«un chaos gigantesque»*. Au printemps, si subsiste *«le chaos tumultueux des nuits»*, des fleurs apparaissent.

8

La famille ne devant plus y venir, la maison, mal entretenue du fait de la guerre, doit être vendue.

9

*«La maison est désertée»*, mais elle est envahie de crapauds, de rats, de papillons. Rien ne peut *«mettre obstacle à l'insensible fertilité de la nature»*. La maison pourrait alors s'effondrer. Mais *«une force travaille en elle»*, et on a demandé *«à Mrs MacNab de la préparer.»* Celle-ci *«et Mrs Bast arrêtent la décomposition et la pourriture»*. On fait venir des maçons. Le fils de Mrs MacNab s'emploie à faucher et à bêcher. Ces travaux terminés, se fait de nouveau entendre *«cette musique intermittente»* des bruits légers de la nature. Arrivent Lily Briscoe et Mr Carmichaël.

10

*«La paix est venue pour de bon. Les souffles de la mer apportent au rivage de pacifiques messages.»* *«Doucement, les vagues se brisent ; tendrement tombe la lumière»*. *«Le soupir de toutes les mers se brisant en mesure autour des îles exerce son influence apaisante»* sur les occupants de la maison, qui *«se trouve pleine de nouveau»*. Lily Briscoe entend *«la voix murmurante de la beauté du monde»*.

“Le phare”

1

Ce matin-là doit avoir lieu l'expédition au phare. Mais Nancy a *«oublié de commander les sandwiches»*, et *«Mrs Ramsay se met en colère»*. Lily Briscoe, qui *«se sent à l'écart des autres»*, se souvient du problème que lui avait posé son tableau *«dix ans auparavant»* ; elle veut le terminer même si la gêne la présence de Mrs Ramsay, cet homme *«ne donnant jamais»* comme l'a fait Mrs Ramsay, à qui elle reproche pourtant de l'avoir réduite à ne pouvoir, *«à quarante-quatre ans»*, que *«jouer au peintre.»* Elle veut *«imiter l'ardeur de tant de femmes [qui] s'abandonnent à l'ivresse de la sympathie, du ravissement de la récompense reçue»*, et ainsi accèdent à *«la plus haute félicité dont soit susceptible la nature humaine.»*

2

Pour Mrs Ramsay, Lily Briscoe *«s'est un peu ratatinée»*, mais *«elle lui plaît»* car *«il se trouve poussé par un énorme besoin de s'approcher d'une femme»* pour en recevoir *«de la sympathie»*. Cependant,

même s'il lui a demandé si «*on s'occupe d'elle*», quand «*il laisse s'échapper un gémissement*», «*elle reste figée*», «*sent qu'il joue la comédie*», ne peut, «*lorsqu'il lui demande de consoler son âme*», que «*faire l'éloge de ses souliers*». Comme cela le fait sourire, «*elle se sent attirée vers lui*». Il «*prend à ses yeux un aspect infiniment pathétique*» quand «*il attache ses souliers*». Mais, comme «*Cam et James paraissent*», il n'a plus besoin d'elle, qui «*se sent méprisée*». Il prend alors «*l'aspect d'un chef qui se prépare pour une expédition*», et «*une sorte de curiosité l'entraîne au loin*».

### 3

Alors qu'ils partent «*apporter des paquets au Phare*», Lily Briscoe est à la fois «*attirée là-bas*» et «*fixée ici*» par sa toile, dont elle a l'impression qu'elle la regarde, et à laquelle elle pense continuellement. Elle prend son pinceau, mais ne sait «*où commencer*», donne un premier coup en se sentant «*à la fois poussée en avant et retenue en arrière*», en «*entendant une voix qui dit qu'elle est incapable de peindre*» (ce qui la fait se souvenir d'une occasion où, sur la plage, Charles Tansley faisait des ricochets tandis que le regardait Mrs Ramsay, pour laquelle elle est toujours pleine d'adoration). Elle se pose «*la vieille question*» du «*sens de la vie*», se dit que, par son art, elle essaie de «*faire de l'instant présent quelque chose de permanent*», comme le faisait Mrs Ramsay. Et elle regarde la barque, où se trouvent Mrs Ramsay, Cam et James, se diriger vers le large.

### 4

Dans le bateau immobile, Mrs Ramsay est au milieu, James tient le gouvernail, et Cam est à l'avant, les deux enfants étant fidèles à «*leur grand pacte : résister à la tyrannie jusqu'à la mort*». Mrs Ramsay a obligé à les accompagner les Macalister père et fils, des pêcheurs qui vont d'ailleurs pêcher du maquereau, et leur commande de ramer. Mais, comme survient «*une brise*», le bateau s'élanche, et l'atmosphère se détend, Mrs Ramsay se faisant alors raconter «*la grande tempête de Noël*», se rappelant des bribes de poèmes, jouant «*son rôle - celui d'un homme désolé, privé de sa femme, privé de tout*», ce qui «*choque*» Cam qu'il taquine, dont il se moque, mais dont il veut qu'elle lui sourie. Et, «*tout en restant farouchement fidèle au pacte*», même si James pense qu'elle va céder, elle montre son «*affection*» pour son père. Il ouvre un livre.

### 5

Lily Briscoe «*revient, encore une fois à contrecœur, à son tableau*», dont elle veut qu'il soit à la fois «*évanescent*» et «*boulonné*». Elle se souvient encore de la scène de la plage où Mrs Ramsay lui parut «*heureuse de se reposer sans rien communiquer de ce qu'elle éprouvait*». Elle se dit : «*C'est un drôle de chemin à parcourir que celui du peintre.*» «*En pressant son tube de peinture verte, elle rassemble ses impressions sur les Rayley*» dont elle sait que «*le mariage n'a pas été un succès*», ce qu'elle s'imagine faire savoir à Mrs Ramsay avec «*un sentiment de triomphe*», tandis qu'en elle brûle encore «*la flamme de Paul*». «*Rencontrant dans sa composition un obstacle qui la fait s'arrêter*», elle songe aux «*morts*» et, en particulier, à Mrs Ramsay dont, cependant, elle se moque, l'entendant donner le conseil de se marier, qu'elle n'a pas suivi. Elle pense donc aussi à William Bankes et à leur relation où il se montrait paternaliste, réaffirmait son admiration pour la beauté de Mrs Ramsay. La pensée de celle-ci ne cesse de la poursuivre, et elle voudrait «*l'invectiver*». Elle envisage de parler à Mr Carmichaël, d'autant plus que son tableau la désespère, qu'elle ne le voit plus, ses yeux étant envahi de larmes, comme si elle était démunie devant le mystère de la vie, ou si «*elle était en train de pleurer sur Mrs Ramsay*», en souhaitant son retour.

### 6

Le fils Macalister se sert du poisson pêché pour en faire un appât.



7

Lily Briscoe crie : «*Mrs Ramsay !*», sent «*diminuer la souffrance que lui causent sa privation et son amère irritation*», se souvient de son fantôme qu'elle avait vu «*après avoir appris la nouvelle de sa mort*». Elle constate que «*le bateau se trouve au milieu de la baie*».

8

Tandis que Cam rêve sur les profondeurs de l'eau, James surveille la voile qui «*se met à battre*», d'où une immobilité totale. Mais Mrs Ramsay continue à lire son livre, et James est prêt, s'«*il pose une question*», «*à le frapper au cœur*» ; est décidé à lutter toujours contre sa «*tyrannie*», faisant d'un pied écrasé par une roue le symbole de l'oppression qu'il exerce. Ce père peut «*se montrer très raisonnable*», généreux, spontané ou, au contraire, silencieux tout au long du dîner. James estime qu'«*ils sont les seuls à se connaître réciproquement*». Mais, la voile se gonflant, le bateau repart.

9

Lily Briscoe observe la mer qui est tout à fait calme.

10

Cam découvre l'île. Appréciant l'«*évasion*» qu'est la promenade au phare, elle laisse errer sa pensée. Elle la porte vers «*le cabinet de travail*» de son père où elle le trouvait «*délicieux et très savant*». Elle l'observe alors qu'il lit «*son petit livre*» dont elle sait qu'il y note ses dépenses. Puis «*elle regarde de nouveau l'île*» qui a perdu sa netteté, tandis que le danger de la mer lui fait citer ce vers de Tennyson : «*Nous pérîmes, chacun tout seul*».

11

Lily Briscoe se dit que «*la distance a une grande importance*» car «*son sentiment pour Mrs Ramsay change à mesure qu'il s'éloigne*». Observant la baie, elle constate qu'«*il y a quelque chose de déplaisant dans la façon dont les bateaux se trouvent placés*». «*Elle ne peut arriver à équilibrer avec une précision absolue ces deux forces opposées, Mrs Ramsay et sa peinture*». Comme, «*dans la composition*», «*il y a quelque chose de défectueux*», elle veut réduire «*la discordance*». Elle s'intéresse à Mr Carmichaël, avec lequel elle ne fait qu'échanger de banales paroles, et à la distance qu'il maintenait avec Mrs Ramsay alors que celle-ci était tendue «*vers la race humaine*», dispensait sa charité. Sa pensée se porte vers Charles Tansley dont elle a constaté que, «*pendant la guerre*», il «*prêchait l'amour*». Elle revient encore au couple Ramsay, imaginant leur première rencontre, se souvenant du «*choc étrange*» qu'elle avait quand son mari «*abaissait son regard sur elle*», mais aussi des colères de celui-ci, des «*explications*» entre eux, des réconciliations, tout en «*regardant sa peinture que cependant elle ne touche pas*». Puis «*elle redevient peintre*», se dit qu'il lui «*faut tenir son tableau*». Mais elle a l'hallucination de la présence de Mrs Ramsay sur les marches de la maison, et lui faut retrouver le bateau dans la baie car «*elle a besoin de Mrs Ramsay*».

12

À l'approche du phare, Mr Ramsay lit toujours, tandis que James et Cam le regardent, et sont toujours opposés à sa «*tyrannie*». Puis il déclare avoir faim, «*partage les sandwiches*», reproche à Cam de vouloir en gaspiller un, après quoi il fait preuve d'une générosité dont on se moque, comme on critique le fait qu'il trouve «*naturel que des hommes se noient au cours d'une tempête*». Macalister apprécie l'habileté de James à la barre, ce dont le félicite aussi son père. Le garçon est donc

«content» d'avoir enfin reçu un compliment de son père. Lui et Cam attendent que leur père leur «demande» de prendre «les paquets pour les gardiens du Phare».

13

Lily Briscoe se dit que Mrs Ramsay «a dû arriver», et demeure «épuisée» par l'effort mis à les regarder, lui et le phare. Si «le tableau est là», comme «les marches sont vides», la toile «devient confuse». Mais, soudain, «elle trace un trait», et «c'est fini». Elle dit : «J'ai eu ma vision».

## Analyse

(la pagination est celle de l'édition du Livre de poche)

## Genèse

Au printemps 1925, Virginia Woolf, qui était une habituée du «book blues» qui, chez les écrivains, suit la publication d'un livre, n'y échappa pas après avoir produit "*Mrs Dalloway*". Mais ce ne serait pas la grande crise qu'elle avait connue en 1915 ; elle allait, cette fois, vaincre la dépression qui l'avait écorchée vive quelques années plus tôt. Et, pour se mettre à l'épreuve, elle tourmenta ce «pauvre paquet de nerfs noués sur [s]a nuque», indiquant encore dans son "*Journal*" : «C'est à la fois un grand soulagement et une malédiction.»

Elle commença donc à écrire un nouveau roman, qui allait être "*La promenade au phare*", se jetant, avec passion et, pour la première fois, avec une immense facilité, dans cette rédaction qu'elle voulait nourrir de données familiales transposées et exorcisées à la fois, l'œuvre allant être le plus autobiographique de ses romans.

Le 14 mai 1925, elle indiqua dans son "*Journal*" : «Je suis bien résolue à entreprendre "*La promenade au Phare*". Ce sera assez court. Rien ne manquera au caractère de Père. Il y aura aussi Mère, St Ives [la localité de la côte de Cornouailles où son père louait une maison, "Talland House", où, petite fille, elle passa des vacances qui furent peut-être les plus heureux moments de sa vie], l'enfance et toutes les choses habituelles que j'essaie d'inclure, la vie, la mort, etc.. Mais le centre, c'est l'image de Père, assis dans un bateau et déclamant "*Nous périmes chacun tout seul*" [vers célèbre du poème de Tennyson, "*La charge de la brigade légère*"], pendant qu'il aplatisait un maquereau moribond.»

Ainsi, pour la première fois, à l'âge de quarante-trois ans, elle se penchait sur son enfance, se délivrait peu à peu et définitivement de ses souvenirs, se décidait enfin à placer au centre de son écriture :

- Sa douce et parfaite mère, Julia Princep Duckworth, qui appartenait à une famille d'éditeurs de lointaine ascendance française ; avait, jeune fille, très bien connu les peintres préraphaélites, sa beauté ayant été immortalisée par les toiles de Edward Burnes-Jones et les photographies de Julia Margaret Cameron ; était aimante et se sacrifiait pour son foyer.

- Son père, sir Leslie Stephen, qui appartenait à une dynastie liée aux milieux universitaire et politique ; était un homme de lettres réputé, qui, brillant, doté d'une clarté intellectuelle implacable que tempérant un humour ironique, à la fois critique, biographe, philosophe, érudit, comptait parmi les esprits les plus marquants de sa génération, qui portait une grande admiration à David Hume. Nettement plus âgé que sa femme, pour laquelle il représentait l'assurance de la maturité, il fut un de ces tyrans domestiques comme l'époque victorienne, campée sur ses certitudes, a pu en produire, puritain, acariâtre, brutal, capricieux, exigeant, si autoritaire que Virginia allait écrire dans son "*Journal*", à l'âge adulte : «Si mon père était resté en vie, je n'aurais jamais écrit autant de romans et d'essais» ; et elle le qualifia encore de «patriarche despotique», pensant qu'«il n'avait aucune sensibilité à la peinture, pas d'oreille, aucun sens de la musique des mots», que «la nature l'avait doué d'une grande vigueur animale, mais avait négligé de l'équiper d'un cerveau.»

En fait, cette mère, à laquelle elle allait tant ressembler, elle l'avait peu connue car elle la perdit à l'âge de douze ans (disparition qui fit d'ailleurs tomber Leslie Stephen dans la tristesse et l'apitoiement sur lui-même) ; mais elle sentait sa présence, elle entendait sa voix. Il lui fallait donc l'arracher à l'oubli, écrire le livre pour faire son deuil, et se livrer à une thérapie personnelle.

Pourtant, le 27 juin, comme elle évoquait sa mère dans son *"Journal"* elle la qualifia de «*femme très égoïste*». Puis, sans transition, elle indiqua : «*Je construis en pensée "La promenade au phare". On y entendra tout au long le bruit de la mer. Je pense vaguement à inventer pour mes livres un nouveau terme, que je substituerai à "roman". Un nouveau... de Virginia Woolf. Mais quoi? Une nouvelle élégie?*» Elle ajouta : «*Mais il faut laisser le projet mijoter à feu doux, en l'assaisonnant peu à peu entre thé et dîner*». L'essentiel pour elle était de ne pas perdre contact avec ses émotions, sa fragilité et les déchirements de son enfance. Il lui fallait les analyser à fond, tout en laissant le livre progressivement se construire dans sa tête.

Puis elle pensa qu'au père, à la mère et aux enfants s'ajouteraient des invités ; que, tout au long du texte, on entendrait la mer ; que reviendrait en leitmotiv la promenade en bateau vers le phare. Elle se lança dans la recherche de cette chose impersonnelle que ses amis la défiaient d'atteindre : la fuite du temps.

Lorsque, fin août, elle entreprit la rédaction, elle s'étonna de l'aisance et de la rapidité avec laquelle le nouveau roman prenait naissance sous sa plume : «*Jamais, au grand jamais, je n'ai écrit aussi facilement. J'écris plus vite et plus librement que jamais.*» Bientôt, elle révéla avoir commencé «*une rapide et fructueuse descente dans "La promenade au phare" : vingt-deux pages d'une traite en moins de quinze jours*». C'était comme si tout lui était apparu en un éclair : la composition du livre avec ses trois parties inégales ; le cadre, cette maison battue des vents et des vagues ; la pulsation de la mer qui s'insinue tout au long du livre ; le leitmotiv de l'évocation de la promenade en bateau vers le phare ; les personnages, Mr et Mrs Ramsay, qui rappellent nettement son père et sa mère,

Le 23 février 1926, elle confia à son *"Journal"* : «*Je pense qu'il est utile de noter dans mon propre intérêt qu'enfin après cette bataille que fut "La chambre de Jacob", et cette agonie, "Mrs Dalloway" (car tout fut agonie sauf la fin), j'écris maintenant plus rapidement et plus librement qu'il ne m'a jamais été donné de le faire dans toute ma vie, et beaucoup plus, vingt fois plus que pour aucun autre de mes romans.*»

Le 30 avril, elle aborda la deuxième partie du roman, et écrivit : «*J'en suis à l'un des passages les plus abstraits et les plus difficiles à écrire : je dois rendre le vide d'une maison, où il n'y a personne qui incarne un rôle, le passage du temps, tout cela sans yeux, sans lignes, sans rien à quoi me raccrocher. Eh bien, je m'y précipite et, tout aussitôt, je noircis deux pages.*» Elle resta sur *"Le temps passe"* jusqu'au 25 mai.

Alors que le roman s'achevait, elle fut heureuse. Avant de donner son texte à la composition, une dernière fois elle le retravailla, le corrigea pour en éliminer les mots inutiles car elle se souvint qu'on lui avait reproché sa «*technique d'habillage*». Alors elle fut draconienne : pas de superflu, d'adjectifs redondants, rien que l'essentiel.

L'ensemble du manuscrit fut définitivement prêt en janvier 1927. Elle écrivit alors : «*J'ai l'impression que c'est un livre dur et musclé.*»

S'il apparaît que *"La promenade au phare"* est avant tout un roman nourri d'éléments autobiographiques, on ne peut négliger la part qu'a pu jouer dans sa conception la connaissance que Virginia Woolf ne pouvait pas ne pas avoir du roman de la romancière américaine Edith Wharton, *"The age of innocence"* (*"Le temps de l'innocence"*), qui avait paru en 1920, et qui lui avait valu le prix Pulitzer, pour la première fois accordé à une femme. Or on trouve d'abord, dans ce roman, une opposition entre les mentalités et les conduites de deux femmes, May et Ellen, entre lesquelles se sent partagé Newland Archer, opposition qui fait songer à celle entre Mrs Ramsay et Lily Briscoe. On trouve surtout un effet de narration très spécial et original, tout à fait étonnant : dans la transition vers le chapitre final, est effectué un étourdissant saut dans le temps qui nous transporte, dans l'espace d'une seule phrase, de la bibliothèque de Newland Archer dans sa maison de *"Thirty-ninth street"* à la même bibliothèque trente ans plus tard, phrase dans laquelle il est indiqué qu'il «*avait été ce qui est appelé un époux fidèle*», puis, dans laquelle, après un simple point-virgule, comme en aparté, est glissée cette information essentielle : «*et quand May était soudainement morte - emportée par la pneumonie infectieuse à travers laquelle elle avait soigné son plus jeune enfant - il l'avait honnêtement pleurée*». On n'avait jamais, dans la littérature, déjà produit un tel effet évocateur de

l'implacable marche du temps et de la mort. Six ans plus tard, Virginia Woolf le reprit dans *"To the lighthouse"*, trois fois en jouant, en plus, de parenthèses :

- «(Mrs Ramsay, trébuchant le long d'un couloir, étendit les bras, un matin obscur. Mais Mrs Ramsay étant morte assez soudainement la vieille au soir, ils restèrent vides.)» (page 175).
- (Prue Ramsay mourut l'été suivant de suites de couches [...])» (page 180).
- «Un obus fit explosion. Vingt ou trente jeunes gens furent tués en France, et parmi eux Andrew Ramsay [...])» (page 182).

Et, alors que, dans *"L'âge de l'innocence"*, l'importance du rôle de May dans les vies de ceux qui l'entouraient n'est vraiment envisagé qu'après sa disparition, il en est de même dans *"La promenade au phare"* pour Mrs Ramsay.

Remarquons encore que, dans *"The age of innocence"*, joue aussi un grand rôle, est un symbole clé, un phare.

Virginia Woolf s'est donc, pour concevoir *"La promenade au phare"*, abreuvée à différentes sources.

### Intérêt de l'action

Comme l'a bien montré le résumé qui précède (on y a respecté l'organisation du texte en donnant au résumé de chaque chapitre l'importance relative que celui-ci a dans le roman), *"La promenade au Phare"* se divise en trois parties de longueurs très inégales (150, 20 et 80 pages), et, en conséquence, il est donc abusif, comme le font certains commentateurs exaltés, de considérer qu'elles se succèdent «comme les trois feux alternatifs du phare». Virginia Woolf elle-même voyait la structure sous la forme de la lettre H, la deuxième partie étant la barre horizontale, le couloir qui unit les deux blocs principaux.

Les parties sont elles-mêmes divisées en chapitres (19, 10, 13), eux aussi de longueurs très inégales. Il faut regretter ces coquetteries assez futiles :

- Certains chapitres n'ont que quelques lignes : dans la première partie, les chapitres 2, 15 ; dans la deuxième partie, presque tous les chapitres ; dans la troisième partie, le chapitre 6 (dont le texte est entre parenthèses) et le chapitre 9. Au contraire, le chapitre 17, qui est consacré au dîner, couvre trente-six pages !
- Le passage d'un chapitre à un autre se fait souvent délibérément au milieu d'un événement, d'une pensée (dans la première partie, en particulier, entre les chapitres 3 et 4, 7 et 8, 9 et 10 [surtout], 10 et 11, 18 et 19).

Contrairement à ce que Virginia Woolf avait d'abord imaginé, le roman n'est pas «passablement court». et cela d'autant plus que, comme à son habitude, elle s'étendit plusieurs fois dans des digressions :

- L'évaluation de la puissance intellectuelle des individus sur l'échelle d'«un alphabet composé de vingt-six lettres rangées bien en ordre» (page 53), idée qui est péniblement poursuivie dans plusieurs pages, et qui est, il faut bien le dire, assez maladroite, presque puérile !
- L'évaluation de «la cuisine en Angleterre» et en France (page 137).
- La moquerie à l'égard de la langue française, la romancière exprimant bien l'immense orgueil linguistique des Anglo-Saxons en écrivant qu'«il se peut que la langue française ne possède pas les termes qui rendraient la pensée de l'orateur» (page 123) ! Et, dans ce passage tout à fait mal venu, elle s'emberlificote puisque, alors qu'il n'a pas été indiqué que Mrs Ramsay elle-même emploie alors le français, il se trouve que Mr Bankes lui «répond dans la langue que celle-ci avait employée», et que «Mr Tansley qui n'avait aucune connaissance de cette langue, même parlée dans le cas présent en mots d'une seule syllabe, soupçonne aussitôt qu'on s'en sert sans sincérité.» (page 124).
- La lancée, plutôt ridicule, sur «la peau des légumes» (page 138).
- Les généralisations sur «la nuit» (pages 173-174), «les arbres automnaux» (page 174).
- La réflexion sur l'«irréalité» des «choses» (page 256).
- La réflexion sur «l'amour» (page 257).

Est une autre coquetterie le procédé, déjà signalé, qui consiste à reléguer entre des parenthèses les mentions d'événements :

- dans la deuxième partie, les morts de Mrs Ramsay (page 175, c'est glissé dans une proposition subordonnée !), de Prue (page 180) et d'Andrew (page 182) ;
- dans la troisième partie, la capture d'un maquereau (page 228), l'action du fils Macalister qui se sert d'un poisson pour en faire un appât (page 241), la constatation du «*mouvement dans la baie*» (page 256).

Cela marque bien le mépris de la romancière pour l'intrigue, qui, à première vue, est banale, presque inexistante, par rapport à la peinture des ambiances et des rapports humains, au rendu de l'introspection à laquelle se livrent les personnages, à leurs pensées et à leurs observations dans leurs soliloques, par rapport aussi à des descriptions impersonnelles.

On peut tout de même définir les mouvements de cette vaste orchestration qui englobe de petites histoires, d'innombrables et menus faits. À chaque instant, avec une minutieuse tendresse, la romancière retint l'intensité du moment, et saisit le passage fugace des choses.

La première partie, qui est intitulée "*La fenêtre*" (sans que ce soit bien justifié car l'attention n'est mise qu'au début sur la fenêtre où se tiennent Mrs Ramsay et son fils cadet, James, et sur le tableau où Lily Briscoe veut les représenter), est la plus longue, langueurs et longueurs y proliférant. Se déroule, dans la maison et ses environs immédiats, la veille de la journée où pourrait avoir lieu une expédition au phare qui est vivement souhaitée par James, mais à laquelle s'oppose systématiquement le père, qui allègue le mauvais temps, tandis que la mère en fait la promesse tout en s'efforçant de maintenir une apparente sérénité. Ainsi, à partir de cette conjecture météorologique, la narration est alors tendue vers l'avenir. Mais on sort de ce lieu étroit quand, au chapitre 1, on voit Mrs Ramsay et Charles Tansley faire une visite au village ; quand, au chapitre 5, Mr Bankes, qui pourrait bien se trouver chez lui, à Londres, parle au téléphone de Mrs Ramsay (pages 48-49) ; quand, au chapitre 9, on assiste à une visite que fait Mrs Ramsay à Lily Briscoe dans sa chambre, qui, d'ailleurs, ne se trouve pas dans la maison (pages 73-76) ; quand, surtout, au chapitre 14, on se trouve soudain avec des membres de la famille et des invités qui se promènent à travers l'île. De nouveau dans la maison, on assiste à un long dîner où se manifeste une insincérité générale : aucun des convives n'est heureux d'être là ; ils s'observent, interprètent les propos ; chacun sent les attentes de l'autre mais refuse d'y céder ou y cède à contrecœur, ne pense qu'à lui-même. Ainsi, plus qu'à des événements, on a droit à un tableau des relations entre les nombreux résidents de la maison dont on suit les monologues intérieurs.

La deuxième partie, plus courte, est intitulée "*Le temps passe*" car, dans une narration presque entièrement à la troisième personne, floue et distordue, et qui est un exemple de ce que Virginia Woolf appelait le rendu de «*la vie telle qu'elle est quand on n'y prend pas part*», elle rend compte de dix années où se succèdent les saisons, les tempêtes de l'hiver, les floraisons du printemps, les chaleurs de l'été et les mélancolies de l'automne. Au cours de ces années, la maison, du fait de la guerre de 1914-1918, est désertée, laissée à l'abandon, livrée sans protection à la force destructrice de la nature, thème répété à satiété. Et, comme on l'a signalé, ne sont mentionnés qu'au passage les décès qui affligent la famille. Cependant, avec la paix, revient la tranquillité, la beauté du monde réapparaît, la maison est nettoyée par une femme de ménage dont nous sont révélées les pensées.

La troisième partie est intitulée "*Le Phare*" car, dix ans après le projet qu'on en avait fait, s'y rendent enfin Mrs Ramsay, qui est toujours aussi insupportable, et ses deux enfants, James et Cam, qui sont devenus des adolescents mais sont toujours aussi silencieusement révoltés contre leur père, qui les a forcés à venir. La promenade n'est plus désirée, est faite comme pour exorciser un souvenir ; mais elle est une renaissance (par l'acceptation des deuils subis), une passation de pouvoirs (d'un père austère à un fils en quête d'approbation). Cependant, la focalisation variant de chapitre en chapitre,

on est aussi avec Lily Briscoe ; de la maison, elle suit la progression de l'embarcation, tout en étant en proie à ses démons car elle s'efforce d'achever son tableau, tout en étant obsédée par Mrs Ramsay, qui, lui revenant comme une apparition, lui permet de le terminer au moment où le bateau atteint le phare. Ainsi, tout le possible devient réel. De ce fait, *'La promenade au phare'* est le seul roman de Virginia Woolf qui se termine autrement que dans l'angoisse d'une solitude implacable.

La tonalité du texte varie sans cesse.

Le tableau qui est donné, dans la première et la troisième parties, des *« horreurs de la vie de famille »* (page 103), des *« irritations »* et des *« colères »* entre les habitants de la maison qui sont, pour Lily Briscoe, *« comme de vieilles guenilles »* (page 217), des dysfonctionnements du couple, des enfants et des invités, dans ce que l'une de ceux-ci, Mrs Beckwith, considère comme *« une maison pleine de passions incoordonnées »* (page 201), est à la fois comique comme une pièce de boulevard (et la romancière exerce assez constamment son ironie) et affligeant comme un drame à la Strindberg avec, surtout, les colères de Mrs Ramsay, les *« explications »* entre lui et son épouse, les réconciliations, et, de nouveau, les colères, les....

Sur la narration se greffent constamment des aperçus plus ou moins longs, à travers le discours indirect libre, des courants de conscience des personnages, non pas à la façon abrupte de James Joyce, plutôt par une sorte de paraphrase. Nous suivons le fil des pensées de l'un qui, soudain, vont vers un autre qui lui-même s'interroge avant, parfois au milieu d'une phrase, de passer le relais à un troisième qui lui aussi va s'imaginer, rêver, se questionner, se rappeler. Ainsi, pour ne prendre pour exemple que le début du dîner, nous suivons d'abord les pensées et les faits et gestes de Mrs Ramsay (pages 114-116), quand, soudain, nous sommes dans l'esprit de Lily Briscoe (pages 116-117) ; puis, par un saut que rien ne justifie, ce sont celles de Charles Tansley qui s'imposent (pages 117-118) avant que Lily Briscoe, toujours in petto, s'en prenne à lui, soit divertie un moment par son tableau, demande à Charles Tansley de l'emmener au phare (pages 118-119), ce qui fait que nous sommes dans son esprit à lui (pages 119-120), jusqu'à ce qu'on retrouve Mrs Ramsay dont le *« Oui, emportez-le »* adressé à une domestique (page 120) car il s'agit d'un plat, ne fait que s'intercaler dans la conversation avec Mr Banks ; etc. etc.. Le texte se concentre donc sur la description de la relation des personnages aux événements et aux objets extérieurs, des relations des personnages entre eux. On constate qu'ils s'assombrissent ou s'éclairent d'un mot, d'une pensée flottante et errante, parfois traversée d'une oralité intime ; qu'ils s'emplissent et se vident ; qu'au gré de la conversation, ils se gonflent et se tarissent ; qu'ils connaissent des moments de peine et des moments de joie, des moments de soulagement ou des moments de haine, des moments de répulsion ou des moments d'attrait réciproque, tout en restant enfermés dans leur solitude.

Du fait de ces constants changements de perspective, les scènes se trouvent éclairées chaque fois d'une autre manière, ce qui nous permet d'appréhender, presque rationnellement, les émotions des personnages. Ce glissement d'un point de vue à un autre met en relief le décalage entre leurs univers intérieurs et leurs perceptions de l'extérieur. Se révèle ainsi l'absence de communication qui existe sans doute toujours entre deux êtres qui se trouvent ensemble. Ainsi, Charles Tansley, étant parti *« en ville »* (page 23) avec la maîtresse de maison, et l'entendant proposer d'aller au cirque, *« répète les paroles de Mrs Ramsay mais en leur donnant délibérément une importance qui la saisit. "Allons au cirque." Non, il ne peut pas dire cela comme il aurait fallu. Il ne peut pas sentir cela comme il aurait fallu. Mais pourquoi? se demande-t-elle. Qu'y a-t-il donc en lui de défectueux? »* (page 26).

Dans la troisième partie, nous sommes à nouveau dans des esprits de personnages, mais nous ne faisons, dans une alternance régulière de chapitre en chapitre, que suivre, d'une part, le regard acéré de Lily Briscoe, d'autre part, la révolte des enfants révoltés contre leur père.

Au contraire, la deuxième partie est empreinte d'une poésie mélancolique.

L'ensemble du roman laisse trop l'impression que la romancière s'est laissée emporter dans une hagiographie de sa mère, s'est, comme son personnage, laissée aller à *« exagérer »* (pages 18, 95, 111) !

Est remarquable l'entrelacement des faits et des pensées, qui peut créer des effets étonnants :

- Alors que Lily Briscoe apprécie le fait que Mr Bankes «*vive pour la science*», «*involontairement elle voit des sections de pommes de terre se présenter à elle.*» (page 42).
- Alors que Mrs Ramsay a l'idée que «*William et Lily devraient se marier*», elle évalue la longueur du bas quelle a tricoté. (page 45)
- Alors que Mr Bankes porte un jugement sur la beauté de Mrs Ramsay, il «*raccroche le récepteur et traverse la pièce pour aller voir où en est la construction d'un hôtel qu'on est en train de bâtir sur le derrière de sa maison*» ; il continue à penser à elle «*en regardant les ouvriers s'agiter parmi ces murs inachevés.*» [...] il les voit «*porter leurs briques en montant le long d'une petite planche*» ; il pense encore à elle, pour se dire enfin : «*Il faut se remettre au travail.*» (pages 48-49).
- Alors que Mrs Ramsay lit à son fils le conte de Grimm, elle pense à la promenade que font Andrew, Nancy, Minta et Paul (page 82).
- Alors que, tout en tricotant, elle est emportée dans une profonde réflexion, il est indiqué dans une parenthèse qu'«*ici elle exécute quelque chose de très difficile avec ses aiguilles*» (page 90).
- Alors qu'elle parle à son mari de Charles Tansley, elle pense aux «*oignons*» qu'elle pourrait faire planter par le jardinier (page 95).
- Alors qu'elle et son mari parlent de leurs enfants, elle se rappelle «*ces petits sentiers qui courent sur le bord de la falaise*» (page 96) parce qu'elle est préoccupée du retard qu'ont les promeneurs.
- Alors qu'elle pense que «*les grands hommes qu'elle avait connus*» ressemblent à son mari, elle se dit «*qu'un lapin est certainement entré*» dans le jardin (page 100).
- Alors qu'elle reproche à Jasper de vouloir «*tirer des coups de fusil*» sur les corneilles, on entre subrepticement dans l'esprit de ce dernier, et on suit ses pensées. (page 113).
- Au cours du dîner, la pensée de Mrs Ramsay se porte «*vingt ans*» en arrière, et, se souvenant du bonheur connu chez les Manning, elle se voit comme «*un fantôme se glissant entre les chaises et les tables de ce salon sur le bord de la Tamise*» (page 120).
- Alors qu'il converse avec Mrs Ramsay tout en regrettant le temps perdu au détriment de son travail, William Bankes «*se demande : Pourquoi vivons-nous?*» (page 122).
- Alors qu'elle commence à exprimer une pensée, s'entremet dans le texte l'ordre qu'elle donne à la domestique au sujet du «*bœuf en daube*» (page 136).
- Alors qu'est encore donnée une mention du succès que remporte ce plat, qu'elle assure à William Bankes qu'«*il y en a largement pour tout le monde*», qu'elle demande à Andrew de «*baisser son assiette*», elle poursuit la plus profonde introspection (page 143).
- Alors que Lily Briscoe pense à Charles Tansley et qu'elle tourmente des fourmis («*des fourmis rouges et énergiques, un peu comme Charles Tansley*»), elle remarque «*un vieux baril qui s'est remis à sautiller sur les vagues*» et, comme cela lui rappelle ce jour où sur la plage on «*voyait quelque chose qui flottait*» (page 216), elle se souvient que «*Mrs Ramsay avait recommencé à chercher son étui à lunettes au milieu des galets*» (page 263).
- Alors que sont indiquées les pensées que pourrait avoir Mrs Ramsay au sujet des tempêtes, il est indiqué (dans une parenthèse) qu'il répand sur la mer les miettes du sandwich (page 274).

Le livre, dont l'action s'étend approximativement de 1910 à 1920, dont on peut considérer que son véritable sujet est le temps, ne s'appuie sur une certaine chronologie que de manière assez lâche. Si la durée sur laquelle s'étend l'action de la première partie est bien délimitée, une seule journée, on ne sait où situer ces épisodes intempestifs déjà mentionnés que sont la conversation de Mr Bankes au téléphone (pages 48-49) ou la visite de Mrs Ramsay chez Lily Briscoe (pages 73-76) ; surtout, au chapitre 14, le récit de l'excursion faite par Minta Doyle, Paul Rayley, Andrew et Nancy est un retour en arrière, dans lequel le minuscule chapitre 15 est un autre très bref retour en arrière dont l'utilité est très contestable. La durée du déroulement du repas est bien marqué par la nuit qui tombe et les bougies qui sont allumées (page 133). Dans la deuxième partie, où passeraient dix années, brèves et longues comme l'espace d'une nuit, on a aussi un retour en arrière grâce au «*télescope*» de Mrs MacNab qui lui permet de se souvenir des Ramsay et de la maison d'autrefois (pages 190-191). La

durée sur laquelle s'étend la troisième partie est la plus nette : deux jours ; mais on a de nouveau un retour en arrière où est signalée la réticence avec laquelle James et Cam ont marché vers le bateau (page 220), et aussi une imagination de l'avenir : *«Maintenant, ils vont naviguer pendant des heures»*, une conversation aura lieu entre Mrs Ramsay et Macalister père qui *«prendrait entre ses doigts une corde goudronnée, ferait ou déferait un nœud, et son fils se mettrait à pêcher et ne dirait mot à personne. James, tout ce temps-là, serait obligé de veiller sur la voile. Car s'il l'oubliait, elle ferait des poches, claquerait, le bateau perdrait de sa vitesse et Mrs Ramsay dirait brusquement : "Attention ! attention!" et le vieux Macalister se tournerait lentement sur son banc.»* (page 221).

En fait, Virginia Woolf s'est avant tout soucieuse d'établir des correspondances entre une succession d'instantanés révélateurs, entre des bribes du temps qui se figent un instant sous forme de mémoire et qui interagissent.

Mais on peut s'étonner qu'elle ait, ce qui, pour le coup, est tout à fait traditionnel, employé tout au long du texte le «past tense» car, s'il permet de considérer les événements indiqués comme achevés, accomplis, il a pour effet d'atténuer la distinction entre les strates de ce passé. Il aurait été plus efficace d'user du présent grammatical pour rendre les trois présents de chaque partie (ce qu'on s'est d'ailleurs permis ici).

Comme dans ses livres précédents, dans *"La promenade au phare"*, Virginia Woolf ne s'est donc guère embarrassée des conventions du genre romanesque. Et elle a fait, en maints endroits, de son roman, cette «*élegie*» dont elle avait parlé, car elle y déroula une lancinante mélodie où douleurs et joies se mêlent, une lente méditation inondée de poésie.

### Intérêt littéraire

Dans *"La promenade au phare"*, Virginia Woolf usa d'une écriture riche et délicate, parfois si sinieuse qu'elle est difficile à suivre, car les phrases sont souvent longues et travaillées (n'en donnons comme exemple que la phrase qui s'étend sur trente-et-une lignes, pages 31-32). Et elle fit vivre un milieu bourgeois et intellectuel.

Pourtant, la langue populaire apparaît aussi, en particulier à travers le monologue intérieur de Mrs MacNab.

Elle se souvient :

- Des Ramsay : *«le vieux monsieur, qui était maigre comme une perche, qui secouait la tête en parlant tout seul sur on dirait la pelouse»* - *«le jeune monsieur qui était mort. Ça c'était sûr.»* (page 190).

- De *«la cuisinière, cette Mildred, Marian, un nom comme ça - une femme à cheveux roux et qui était vive comme toutes les femmes de cette espèce, mais bonne fille aussi, quand on savait la prendre. Elles avaient ri ensemble bien souvent.»* (page 190) - *«Elle était ardente comme toutes ces femmes aux cheveux roux. Elles avaient bien souvent ri ensemble. On lui faisait toujours bon accueil à la cuisine. Elle les faisait rire, oui, pour sûr.»* (page 186).

- Du travail d'autrefois : *«Il y avait toujours beaucoup à faire, des gens dans la maison, jusqu'à vingt personnes à la fois, et on lavait la vaisselle jusque bien après minuit.»* (page 191).

Elle donne son avis sur l'époque : *«Les choses allaient mieux alors qu'aujourd'hui.»* (page 186).

Elle critique l'aménagement de la maison : *«Quelle idée avait-on eue de suspendre une tête d'animal là?»* (page 186) - *«On l'avait tué dans quelque pays lointain, sans doute.»* (page 191).

Elle se plaint de sa tâche actuelle : *«C'est trop pour une femme, beaucoup, beaucoup trop.»* (page 186) - *«Il faut se remettre aux armoires»* (page 191).

Elle apprécie l'ardeur de son fils : *«Il ne boude pas à l'ouvrage.»* (page 191).

Mais est populaire aussi le *«Damn your eyes !»* de Minta, traduit par *«Au diable, vos yeux !»* (page 105) qui était, à cette époque, une expression en vogue (tirée d'une chanson) par laquelle était rejeté le jugement d'autrui, était affirmée l'indépendance d'esprit et de conduite.



Enfin est populaire aussi la question que James prête à son père : «*Pourquoi poirottons-nous ici?*» (page 249) par lequel est rendu l'anglais «*dawdling*».

Même si Virginia Woolf, à qui son père avait conseillé d'«*écrire avec le plus petit nombre de mots*», à qui on a reproché sa «*technique d'habillage*», aurait corrigé son texte pour en éliminer les mots inutiles, pour en supprimer tout le superflu, les adjectifs redondants, il est tout de même alourdi de répétitions de formulations qui se succèdent dans exactement les mêmes mots, à croire que c'est la langue anglaise qui souffre de la faiblesse attribuée à «*la langue française*» (elle «*ne posséderait pas les termes qui rendraient la pensée de l'orateur*» [page 123]). Plus exactement, on est, en anglais, moins soucieux qu'en français d'éviter les oiseuses répétitions.

On a pu relever celles-ci :

- Page 29, il est dit, à deux phrases de distance, que Charles Tansley, qui accompagne Mrs Ramsay faisant sa visite de charité, «*éprouve pour la première fois de sa vie une extraordinaire fierté*».
- Page 40, on s'étonne que Mrs Ramsay «*puisse attacher tant de prix à la louange d'autrui*» ; page 68, on apprend qu'«*il a constamment besoin de louanges*» ; page 69, il «*demande très ouvertement qu'on le flatte, qu'on l'admire*» ; page 146, il «*a besoin de louanges, d'encouragements*».
- Page 52, il est dit deux fois du sentiment de Mrs Ramsay pour son mari : «*Il n'y a personne qu'elle révère autant que lui*».
- Page 57, «*Mrs Ramsay reste là, à réclamer de la sympathie*» ; à la page suivante, il est mentionné qu'«*il a besoin de sympathie*» ; quelques lignes plus bas, on apprend que «*c'est de sympathie qu'il a besoin*» ; quelques lignes encore plus bas, il est rappelé : «*Il lui faut de la sympathie*» (page 58).
- Au haut de la page 59, la sévérité de son père est, pour James, «*ce bec de cuivre, ce froid cimenterre du mâle qui ne cesse de frapper impitoyablement*» ; puis, au milieu de la page, on lit encore : «*le bec de cuivre, le stérile cimenterre de son père, cet égoïste.*»
- Après que Charles Tansley a dit, page 72 : «*Les femmes sont incapables de peindre ; les femmes sont incapables d'écrire*», une variante très enrichissante est apportée page 119 quand on lui fait encore dire : «*Les femmes ne savent pas écrire, les femmes ne savent pas peindre.*»
- Page 105, Andrew «*laisse le couple s'occuper de ses petites affaires*» et, à la phrase suivante, Nancy «*laisse le couple s'occuper de ses petites affaires*».
- Page 124, Lily Briscoe «*voit, comme dans une radiographie, toute l'ossature du désir qu'éprouve*» Charles Tansley ; puis, page 125, elle se dit que le rôle de la femme est de permettre à l'homme «*de mettre au jour, de soulager les fémurs, les côtes, toute l'ossature de sa vanité, de son pressant désir de se mettre en avant*».
- Page 126, Charles Tansley confie à Lily Briscoe qu'«*un de ses oncles était gardien de phare sur un rocher de la côte d'Écosse*» et qu'«*il avait passé là une tempête en sa compagnie*». Puis «*il faut l'écouter lorsqu'il dit qu'il avait passé une tempête dans un phare en compagnie de son oncle.*» (page 126).
- Au cours du dîner, il «*déblatère contre le gouvernement*» pages 128 et 129 ; puis, page 144, il «*déblatère contre les romans*» de Walter Scott ; pendant la guerre enfin, il «*déblatère encore contre quelqu'un*» (page 262).
- Page 142, Mrs Ramsay est «*comme un épervier*» ; page 143, elle est «*semblable à un épervier*».
- Page 217, à l'indication qu'à Lily Briscoe, «*il lui faut se reposer un instant*» succède immédiatement la mention : «*Et tandis qu'elle se repose...*»
- Sur le bateau, «*James, l'œil fixé sur la voile et sur l'horizon, gouverne avec un air farouche.*» (pages 222-223). Plus loin, il «*fixe la voile avec un air impassible, avec de temps en temps un coup d'œil à l'horizon.*» (page 228).
- Page 225, Mrs Ramsay, qui taquine Cam, se dit : «*Je veux qu'elle me sourie*», et il est indiqué quelques lignes plus bas : «*Il veut qu'elle lui sourie*».
- Page 243, Lily Briscoe remarque «*un point brun au milieu de la baie.*» Sept lignes plus bas, on lit : «*Le bateau se trouve maintenant au milieu de la baie.*» À la page suivante, le chapitre se termine sur : «*Le bateau se trouve au milieu de la baie.*»

- Page 260, il est répété que Mr Carmichaël «*n'aimait pas beaucoup*» Mrs Ramsay, et il est répété qu'«*il la saluait*», qu'«*il la saluait profondément*», qu'«*ici il la saluait*».
- Page 261, on apprend que Mrs Ramsay partait pour «*sa mission*» «*un panier au bras*», et, trois lignes plus bas, on nous la montre «*son panier au bras*».

Certaines des répétitions voulues par Virginia Woolf sont évidemment significatives.

Les unes sont des accumulations, des hyperboles :

- Quand Mrs Ramsay dit à Lily Briscoe qu'elle devrait se marier, celle-ci «*se met à rire, à rire, à rire*» (page 74).
- Au cours du dîner, Charles Tansley pense qu'«*on ne fait que causer, causer, causer et manger, manger, manger.*» (page 118).
- Pour Lily Briscoe, «*Mrs Ramsay avait donné. Elle avait donné, donné, donné et puis elle était morte.*» (page 202).

D'autres répétitions permettent aussi d'insister sur la force d'un sentiment :

- Lily Briscoe «*se serre le plus possible contre*» Mrs Ramsay pour «*obtenir, grâce à une inextricable fusion, de ne plus faire qu'un avec l'objet adoré*», de «*faire un seul être d'elle et Mrs Ramsay*», car c'est «*l'unité*» qu'elle désire, «*l'intimité elle-même qui, à elle seule, est la connaissance*» (pages 75-76).
- Paul Rayley, soulagé au retour à la maison, qui est éclairée, «*se dit, à la façon d'un enfant, en montant l'allée : "Des lumières, des lumières, des lumières !" et répète tout étourdi : "Des lumières, des lumières, des lumières !"*» (pages 109-110).
- Page 186, Mrs MacNab, parlant de la cuisinière, se souvient : «*Elle était ardente comme toutes ces femmes aux cheveux roux.*» (page 186). Puis, comme elle radote, elle dit encore : «*Une femme à cheveux roux et qui était vive comme toutes les femmes de cette espèce.*» (page 190).
- Sur le bateau, James et Cam sont décidés à «*observer leur grand pacte - résister à la tyrannie jusqu'à la mort*» (pages 220, 271), puis «*sont toujours fidèles à leur engagement de lutter contre la tyrannie jusqu'à la mort*» (page 221) ; enfin, Cam «*se rappelle l'existence du pacte : résister à la tyrannie jusqu'à la mort*» (page 222).

Enfin, des répétitions servent à l'expression de l'ironie, en particulier à l'égard de Mrs Ramsay :

- Page 53, sont assénés, reassénés et encore reassénés les mots «*magnifique esprit*».
- Page 58, «*Il a manqué sa destinée*» revient à deux lignes de distance. Mais, page 59, on lit : «*Il a manqué sa vie*».

En effet, Virginia Woolf se plut à lancer des traits d'ironie, à se permettre des saillies comiques, qui se détachent dans ce tableau de relations interpersonnelles qui sont elles-mêmes souvent grotesques :

- Andrew explique à Lily Briscoe le sens de l'«*œuvre*» de son père, qui porte sur "*Le sujet et l'objet et la nature de la réalité*", en lui disant : «*Eh bien, imaginez une table de cuisine, lorsque vous n'y êtes pas.*» (page 40).

- Mr Ramsay est particulièrement épinglé :

- Il se met en colère quand «*il trouve un perce-oreille dans le lait de son breakfast*» (page 266).

- Il se pose une variété ébouriffante de questions à une telle vitesse qu'elles en deviennent oiseuses : «*Si Shakespeare n'avait jamais existé, le monde serait-il très différent de ce qu'il est aujourd'hui? Le progrès de la civilisation dépend-il des grands hommes? La moyenne des hommes est-elle plus heureuse aujourd'hui qu'au temps des Pharaons? Le sort de la moyenne des hommes forme-t-il l'unique critère de la civilisation?*» (page 65).

- Il «*rit silencieusement à la pensée que le philosophe Hume, devenu extrêmement gros, s'était embourbé dans un marécage*» (page 92) ; puis il poursuit «*sa méditation sur lui*» (page 97) ; enfin, il a un éclat de rire «*bruyant*» (page 103).

- Il a déterminé que «*la racine carrée de 1253 se trouve être le numéro de son billet de chemin de fer.*» (page 143). C'est 35.3977400409 !

- Il a une prétention à l'héroïsme qui se manifeste à de nombreuses reprises par des citations du poème de Tennyson, "La charge de la brigade légère" (pages 32, 33, 35, 43, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 223, 276).

- Lily Briscoe se réfère à «un code de bonnes manières» dont est indiqué un «article sept» dont la désignation est, comme l'indique la parenthèse, tout à fait fantaisiste ! (page 125).

- Admirant le fait que le botaniste qu'est Mr Bankes «vit pour la science, involontairement, elle voit des sections de pommes de terre se présenter à elle» (page 42).

- Mr Bankes se dit, «quand il a absolument démontré quelque chose sur le système digestif des plantes, que la barbarie est vaincue et le règne du chaos supprimé» (page 71).

- James doute de la prétention de son père à pouvoir «vivre dans une cabane et flâner dans le port et cracher avec les autres vieux marins» (page 272).

La flèche la plus acérée vise «les mystiques, les visionnaires [qui] se demandent : "Qu'est-ce que je suis?, "Qu'est-ce que cela?" [...] reçoivent une réponse (mais sans pouvoir dire en quoi elle consiste)» (page 179) !

La romancière s'amusa à des accumulations :

- L'enfant qu'est James a toutes ces sensations : «La brouette, la tondeuse de gazon, le bruissement des peupliers, le blanchiment des feuilles avant la pluie, le croassement des corneilles, les balais heurtant les murs, le froufrou des robes.» (page 16).

- Pour Mrs Ramsay, «les hommes sont chevaleresques et vaillants, négocient des traités, gouvernent l'Inde, dirigent les finances» (page 19).

- Les filles Ramsay «ont toutes dans l'esprit une défiance muette de ce que représentent la déférence, la chevalerie, la Banque d'Angleterre, l'Inde impériale, les doigts ornés de bagues et la dentelle» (pages 19-20).

- Les enfants Ramsay causent «de n'importe quoi et de tout : de la cravate de Tansley, de l'adoption du "Reform Bill", des oiseaux de mer, des papillons, des gens.» (pages 21-22).

- «Le soleil pose sa vive lueur sur des battes de cricket, des costumes de flanelle, des chapeaux de paille, des bouteilles d'encre, des pots de peinture, des scarabées, des crânes de petits oiseaux, et fait sortir des algues suspendues au mur en longues bandes ruchées une odeur de sel et d'herbes que l'on retrouve dans les serviettes rendues râpeuses par le sable des bains.» (page 22).

- Dans la maison abandonnée sont absorbés «les cris finissants des oiseaux, les sirènes des navires, les murmures et les bourdonnements des champs, l'aboïement d'un chien, l'appel d'un homme.» (page 177).

- Pour Lily Briscoe, «des vies sont jetées» dans «la vie remplie jusqu'au bord» : «celles des Ramsay, de leurs enfants, sans compter toutes sortes de choses hétéroclites. Une blanchisseuse avec son panier ; une corneille ; un plan de tritoma ; les couleurs violettes et gris vert des fleurs ; une communauté de sentiment par laquelle le monde se trouve maintenu.» (pages 256-257).

Elle ménagea des antithèses :

- Pour Mrs Ramsay, James et Cam sont «affreux petits démons, anges délicieux» (page 84).

- Lily Briscoe se compare à Paul Rayley : «lui, prêt pour les aventures ; elle, attachée au rivage ; lui, lancé sur les flots et méprisant du danger ; elle, solitaire, abandonnée - et toute prête à implorer sa part de la catastrophe si catastrophe il y a.» (page 138).

- Elle veut que, d'une part, son tableau ait des couleurs «comme celles de l'aile d'un papillon», et que, d'autre part, «la texture soit assemblée comme avec des boulons» ; que ce soit «quelque chose qu'on pourrait agiter d'un souffle et, en même temps qu'on ne pourrait pas déloger avec un attelage de chevaux.» (page 230).

- Elle «veut sentir tout simplement que ceci est une chaise et cela une table, tout en sentant en même temps que c'est un miracle et une extase.» (page 269).

Virginia Woolf, ayant elle-même «cette habitude d'exagérer» (pages 18, 111) qu'elle prêta à Mrs Ramsay, se permit des hyperboles :

- Le phare est établi «sur un rocher grand comme une pelouse de tennis» (page 17).

- Charles Tansley est, selon Nancy, «*le cent dixième jeune homme à leur courir après jusqu'aux Hébrides*» (page 18).
- Les jeunes invités seraient «*pauvres comme des rats d'église*» (page 18).
- Charles Tansley a une «*façon acide de dépouiller tout ce qu'il touche de chair et de sang*» (page 21).
- Aux yeux de James, sa mère est «*dix mille fois supérieure en tous points*» à son père (page 16).
- Mrs Ramsay parle de «*vagues hautes comme des montagnes*» (page 21).
- Pour Lily, «*les perspectives lointaines semblent dépasser de millions d'années celle de ceux qui les contemplent.*» (page 37).
- Elle voit en Mr Bankes un «*héros au cœur pur et généreux*» (page 42).
- Mrs Ramsay prétend «*qu'il est impossible de trouver dans toute l'Écosse un serrurier capable de réparer un verrou*» (page 46).
- Dans la parodie qui est faite du style épique du poème "La charge de la brigade légère" de Tennyson, Mrs Ramsay se voit «*chevaucher dans toute sa splendeur, implacable comme un coup de tonnerre, traversant avec la férocité d'un oiseau de proie la vallée de la Mort [on lit : «valley of Death» dans le poème] à la tête de ses hommes*» ; il se dit : «*La mitraille s'abat mais rien ne nous arrête, tous cavaliers hardis et sûrs, lancés dans la vallée où la mort se tient prête.*» (page 50).
- Pour Mrs Ramsay, son mari «*déchire les voiles légers de la civilisation avec tant de malice et de brutalité*» (page 51).
- Lily Briscoe «*se met à rire, à rire, à rire, presque au point d'en avoir une crise de nerfs*» (page 74).
- Elle imagine que, «*dans les galeries de l'esprit et du cœur*» de Mrs Ramsay «*se dressent, semblables aux trésors des sépultures royales, des tablettes portant des inscriptions sacrées qui enseigneraient tout à qui pourrait les déchiffrer. Mais elles ne seraient jamais ouvertement offertes, elles ne seraient jamais rendues publiques. Quel art y a-t-il donc là, accessible seulement à l'amour ou à la ruse, grâce auquel on peut s'insinuer dans ces galeries secrètes?*» (page 75).
- Sur l'île, «*il y a de petites plages de sable où personne n'est venu depuis que le monde est monde*» (page 98).
- Les promeneurs sont partis «*pour échapper aux horreurs de la vie de famille*» (page 103).
- Nancy, jouant dans une flaque d'eau de mer qui la fascine, transforme les «*poissonnets en requins et en baleines*», «*en tenant sa main devant le soleil*», elle crée une éclipse, «*apporte les ténèbres et la désolation à des millions d'ignorantes et innocentes créatures comme l'aurait fait Dieu lui-même*» ; elle voit «*un monstre fantastique à franges et gantelets*» (pages 105-106).
- Mrs Ramsay craint que, du fait de la promenade de Minta, Paul, Andrew et Nancy, se soit produit «*un holocauste*» (page 110).
- Cherchant à flatter le rigide Mr Bankes, elle lui dit : «*Que vous devez détester de dîner au milieu de tous ces fauves !*» (page 123).
- Charles Tansley, étant en colère contre les Ramsay et leurs invités, «*pour un peu, aurait eu pitié de ces personnes insignifiantes et cultivées qui, un de ces jours, seraient projetées dans l'espace comme des balles de laine ou des barriques de pommes par l'explosion de la poudre qu'il porte en lui.*» (page 126).
- Lily Briscoe imagine que Mrs Ramsay lui dirait : «*Ma chère enfant, je suis en train de me noyer dans une mer de feu. Si vous n'appliquez pas quelque baume sur l'angoisse du moment présent, si vous ne dites pas quelque chose de gentil à ce jeune homme, le vaisseau de la vie va se briser sur les écueils. [...] Mes nerfs sont tendus comme des cordes de violon. Au premier contact ils vont claquer.*» À l'appel de ses «*yeux*», elle est «*obligée pour la cent cinquantième fois*» d'être «*gentille*» avec un «*jeune homme*» (page 126).
- Lorsque Mrs Ramsay «*parle de la peau des légumes*», elle donne à Lily Briscoe «*l'impression de conduire en riant des victimes au sacrifice*» (page 138).
- Dans la maison abandonnée, «*un pli du châle se défait et se met à se balancer, comme on voit, après des siècles d'immobilité, un rocher s'arracher à la montagne et se précipiter dans la vallée en écrasant tout sur son passage.*» (page 177).
- Dans «*la maison vide*», se produit «*un chaos gigantesque traversé d'éclairs. Les vents et les vagues s'ébattent à la façon de léviathans amorphes et gigantesques. [...] On eût dit que l'univers tout entier*

se battait contre lui-même, se culbutait dans une brutale confusion, dans un déchaînement d'incohérents appétits.» (page 183).

- Si James et Cam avaient osé dire qu'ils n'ont pas envie d'aller au phare, Mr Ramsay «se serait jeté tragiquement en arrière dans les eaux amères du désespoir.» (page 201).
- Quand James et Cam sont obligés par leur père à partir vers l'île, Lily Briscoe voit «une tragédie [...] en ce qu'il y a là des enfants réduits au silence, des vaincus» (page 201). Ils lui paraissent encore des «enfants voués par le destin à quelque sévère entreprise» (page 209).
- «Avec la force d'un ouragan des premiers âges du monde», Mr Ramsay «laisse s'échapper un gémissement tel que n'importe quelle femme au monde aurait fait quelque chose en l'entendant.» C'est un «flot énorme de douleur», un «insatiable appétit de sympathie» (page 205).
- Le «regard douloureux» de Mr Ramsay «décolore le gazon ensoleillé», «jette un voile de crêpe sur la forme rubiconde» de Mr Carmichaël (page 206).
- Pour Mr Ramsay, «les cordonniers [...] sont aussi les plus obstinés et les plus pervers des hommes.» (page 208).
- Gênée par la demande d'amour de Mrs Ramsay, Lily Briscoe fait plutôt l'éloge de ses «souliers», ce qui lui fait sentir qu'«ils ont atteint une île ensoleillée où règnent la paix, la santé de l'âme, où le temps ne cesse d'être radieux, l'île bénie des bonnes chaussures.» (page 208).
- Dans «le frémissement d'une douloureuse mais enivrante extase», elle prend son pinceau. (page 213).
- James et Cam, marchant vers le bateau, «courbent la tête comme sous un impitoyable ouragan» (page 220). Ils ont conclu un «grand pacte : résister à la tyrannie jusqu'à la mort» (page 220). «Ils sont enchaînés à leur grief» (page 222).
- Cam voit en James un «édicteur de lois, les tablettes de l'éternelle sagesse ouvertes sur ses genoux». Pour elle, il «représente la divinité dans ce qu'elle a de plus austère ; son père, la supplication dans ce qu'elle a de plus pathétique.» (page 226).
- À Lily Briscoe, Mrs Ramsay parut «heureuse de se reposer dans l'obscurité extrême des relations humaines» (page 230).
- Si Mr Carmichaël avait parlé, «une larme légère aurait déchiré la surface du monde [...] une lame aurait été brandie» (page 240).
- «Il peut arriver», à Mr Ramsay, de «fourrer un souverain dans la main d'une vieille femme transie de froid dans la rue» (page 246).
- À Charles Tansley («qui n'ose pas sanctionner une pareille exagération»), Mrs Ramsay prétend perdre des «milliers d'étuis à lunettes chaque saison» (page 263).
- Il «jouait pour elle le rôle de ces pages qu'on fouettait pour les fautes d'autrui. Elle se surprenait à flageller ses maigres flancs lorsqu'elle était en colère.» (page 263).
- Lily Briscoe se dit : «Il faudrait cinquante paires d'yeux pour bien voir. On n'aurait même pas eu assez de cinquante paires d'yeux pour faire le tour» de Mrs Ramsay (page 264).
- Mr Ramsay «s'est bâti un tel sanctuaire et l'occupe avec tant de majesté qu'un perce-oreille dans son lait devient un monstre.» (page 266).
- «À l'écart du groupe», il «ressemble à un loup affamé», à «un loup hurlant sur la neige» (page 267).
- Mr Carmichaël paraît à Lily Briscoe «un dieu antique et païen, avec son poil hirsute mêlé de brins d'herbe et son trident dans la main. [...] Il étend les mains sur toute la faiblesse, toute la souffrance de l'humanité.» Il lui semble «laisser tomber de sa grande hauteur une couronne de violettes et d'asphodèles qui, descendant lentement et toute frémissante, finit par se poser sur le sol.» (page 277).

L'effet littéraire auquel Virginia Woolf se complut est la création de nombreuses images matérielles ou fantasques. On peut distinguer :

Des comparaisons :

- Les enfants Ramsay «disparaissent de la table du dîner, prestes et silencieux comme des chevreuils» (page 1).
- Le phare est construit «sur un rocher grand comme une pelouse de tennis» (page 17).

- Mrs Ramsay «*ressemble à une reine relevant de la boue et lavant le pied malpropre d'un mendiant*» (page 20). Elle descend pour le dîner, «*semblable à une reine*», et reçoit «*les hommages*» de sa «*cour*», «*leur tribut d'admiration à l'adresse de sa beauté*» (page 114).
- La mer, devant la maison, est une «*grande assiettée d'eau bleue*» (page 27).
- Pour Mrs Ramsay, «*le roulement cadencé*» des «*vagues sur la plage*» «*bat d'impitoyable façon la mesure de la vie, à la façon d'un tambourinement de fantômes*». (page 31).
- Elle sent que «*tout dans notre existence a le caractère éphémère d'un arc-en-ciel*» (page 31).
- La timide peintre Lily Briscoe «*ne cesse de braquer une antenne autour d'elle dans la crainte que quelqu'un surgisse et ne la fasse brusquement s'apercevoir qu'on regarde son tableau.*» (page 33).
- Pour elle, «*le passage de la conception à l'exécution est aussi terrible que peut l'être pour un enfant celui d'un couloir ténébreux.*» (page 35).
- Des pensées lui arrivent «*en coup de vent froid*» (page 36).
- L'amitié entre Mrs Ramsay et William Bankes est une «*pulpe*» qui «*s'est retirée*» mais est «*étendue au travers de la baie et au milieu des dunes*» (page 38), «*ensevelie dans la tourbe*» (page 39), ce qui est tout à fait curieux !
- Mr Bankes voit en Mrs Ramsay un coq qui «*glousse et bat des ailes autour de sa petite famille*» (page 40).
- Le sentiment de Lily Briscoe à l'égard de William Bankes «*s'écroule en une lourde avalanche*» [...] *Puis s'élève, telle une fumée, l'essence de la personnalité de Mr Bankes.*» (pages 41-42).
- Les pensées de Lily Briscoe «*montent et descendent, en dansant comme un vol de moucheron.*» (page 43).
- Chez Mrs Ramsay, les tristes nouvelles données par une des domestiques font que «*tout en elle se replie paisiblement comme après un vol dans la lumière du soleil se replie paisiblement les ailes d'un oiseau et comme des reflets brillants de l'acier passe au violet tendre le bleu de son plumage.*» (page 47).
- «*La sincérité de son esprit la fait se diriger aussi droitement qu'un fil à plomb, se poser sur son objet avec l'exactitude d'un oiseau.*» (page 48).
- Mr Ramsay «*déchire les voiles légers de la civilisation*» (page 51).
- Devant la colère de son mari, Mrs Ramsay «*inclina la tête comme pour laisser l'avalanche de grêlons tranchants, la trombe d'eau sale l'assaillir*» (page 51).
- Elle «*a souvent l'impression de n'être qu'une éponge imbibée d'émotions humaines*» (page 52).
- Mr Ramsay prononce les mots «*Erreur, erreur fatale !*» sur «*un ton qui ressemble à celui du coucou qui "en juin ne chante pas bien".*» (page 53).
- Chez Mr Ramsay, «*de même qu'un voyageur dans un train express lève les yeux de la page qu'il est en train de lire et voit dans une ferme, un arbre, un groupe de chaumières, l'illustration, la confirmation du texte imprimé auquel il revient satisfait et fortifié ; de même, sans qu'il ait distingué ni son fils ni sa femme, leur vue cependant le satisfait, le fortifie et donne une consécration à son effort pour arriver à une compréhension parfaitement claire des problèmes où s'absorbent en ce moment les énergies de son magnifique esprit.*» (page 53).
- «*Si la pensée ressemble au clavier d'un piano, divisé en un certain nombre de notes ou à un alphabet composé de vingt-six lettres rangées bien en ordre*», Mr Ramsay «*arrive à la lettre R*» alors que «*très peu de gens dans toute l'Angleterre [ne] vont jamais jusque-là*» (page 53).
- «*Sa femme et son fils à la fenêtre*» lui paraissent «*semblables à des enfants en train de ramasser des coquillages avec une innocence divine*» (page 54).
- James «*sent toute la force de sa mère monter comme une flamme pour être absorbée et éteinte par ce bec de cuivre, ce froid cimenterre du mâle qui ne cesse de frapper impitoyablement*» (pages 58-59).
- Il voit sa mère comme «*un arbre chargé de fruits, de fleurs roses, de feuilles et de rameaux ondoyants au milieu desquels le bec de cuivre, le stérile cimenterre de son père, cet égoïste, se plonge et frappe.*» (page 59).
- Mr Ramsay, ayant pu se réconcilier avec sa femme, «*se désiste à la façon d'un enfant repu*» (page 59).
- Mrs Ramsay est vue comme une fleur dont, une fois son mari calmé et parti, «*chaque pétale vient en se fermant prendre sa place au milieu des autres*» (page 59).

- Elle sent *«l'ivresse de la création heureuse frémir en elle comme un pouls à la façon d'un ressort complètement détendu qui cesse doucement de vibrer.»* Et, *«à mesure que son mari s'éloigne, chaque battement de ce pouls l'enferme avec elle et donne à l'un et l'autre cet apaisement que deux notes simultanées, l'une haute et l'autre basse, paraissent se donner réciproquement en se combinant.»* (page 60). Mais *«de petits événements à cacher [...] diminuent la joie intégrale et pure de ces deux notes résonnant ensemble, et le son meurt dans son oreille avec une lamentable fausseté.»* (page 61).
- Mr Ramsay, quand il se promenait sur l'île, et qu'il *«débouchait sur un éperon»*, *«restait là, debout, tout seul, comme un oiseau de mer désolé.»* (page 66).
- Il inspire à ses proches *«une révérence, une pitié, une gratitude profondes ; de même un pieu enfoncé dans un chenal sur lequel perchent les mouettes et contre lequel battent les vagues inspire aux joyeux promeneurs en bateau un sentiment de gratitude pour s'être chargé d'indiquer, à lui seul, la présence du chenal dans l'immensité des eaux.»* (page 67).
- Lily Briscoe sent que *«la vie [...] s'incurve comme une vague, vous emporte et, retombant, vous jette violemment sur la grève.»* (page 70).
- Mr Bankes a pour Mrs Ramsay un *«amour filtré et distillé»* (page 70).
- Pour Lily Briscoe, Mrs Ramsay est *«oiseau pour la vitesse et flèche pour la sûreté de sa course»* (page 73).
- Elle voudrait *«ne plus faire qu'un avec l'objet adoré, à la façon des eaux qui se confondent dans un vase»* (page 75).
- Elle considère qu'on peut connaître les gens *«uniquement à la façon dont une abeille, attirée par une douceur ou une alacrité de l'air inaccessible au toucher ou au goût, fréquente le dôme de la ruche. On parcourt seul l'étendue des airs au-dessus des pays qui forment le monde, puis on se met à fréquenter les ruches pleines de murmures et d'agitations ; ces ruches que sont les hommes.»* (page 76).
- Chez Lily, l'image de Mrs Ramsay revient *«comme après un rêve on retrouve subtilement changée la personne à qui on a rêvé.»* (page 76).
- Se rendant compte que Mr Bankes regarde son tableau, elle tressaille *«comme un chien qui aperçoit une main levée pour le frapper.»* (page 76).
- Cam *«s'en va comme un oiseau, une balle, une flèche.»* (page 79).
- Une question étant posée à Mildred, la cuisinière, par Mrs Ramsay, *«ses paroles semblent tomber dans un puits dont l'eau, pour limpide qu'elle soit, n'en a pas moins un extraordinaire pouvoir de déformation au point qu'on les voit, au fur et à mesure de leur descente, se contourner de façon à tracer Dieu sait quels dessins !»* (page 80).
- Le conte des frères Grimm, *"Le pêcheur et sa femme"*, *«ressemble à la basse qui accompagne doucement un air, et de temps en temps fait à l'improviste irruption dans la mélodie».* (page 82).
- Les enfants Ramsay sont *«dans leurs petits lits comme des oiseaux parmi des cerises et des framboises»* (page 85).
- Mrs Ramsay, voulant empêcher ses enfants de grandir, *«brandit son glaive face à la vie»* (page 87).
- Elle constate que *«les lumières [...] courent comme des gouttes d'argent liquide faisant front contre le vent [...] Elles ressemblent à un filet fantôme qui flotte là pour marquer l'emplacement de quelque chose de sombre.»* (page 97).
- Mrs Ramsay *«possède un regard d'aigle dès qu'il s'agit de choses extraordinaires»* (page 99).
- Nancy *«touche les anémones de mer douces comme du caoutchouc, collées aux flancs du rocher comme des petits morceaux de gelée»* (page 105).
- Selon Mrs Ramsay, *«le papa des corneilles [...] ressemble à un vieux gentleman minable qu'elle a vu jouer du cor de chasse devant un cabaret en chapeau haut de forme»* (page 112).
- Elle s'attelle à la besogne de marier Mr Bankes *«à la façon d'un marin qui sent le vent gonfler sa voile, mais non sans lassitude, non sans envie de demeurer où il se trouve et qui se dit que, si son navire avait coulé, il serait descendu en tournoyant jusqu'au fond de la mer pour y trouver le repos.»* (page 116).
- *«Lily Briscoe la regarde s'enfoncer dans cet étrange "no man's land." où il est impossible de suivre les gens. Mais on éprouve à les voir partir un tel froid au cœur qu'on essaie tout au moins de les*

*suivre du regard, comme on suit un navire dans le lointain jusqu'à ce que ses voiles aient disparu derrière l'horizon.»* Et, plus loin, comme Mrs Ramsay s'est tournée vers William Bankes en souriant, elle a *«l'impression que le navire s'est tourné et que le soleil frappe de nouveau ses voiles de ses rayons.»* (page 116).

- Lily Briscoe *«songe soudainement, avec la sensation de découvrir un trésor, qu'elle aussi a son travail»* (page 117).

- Sous les *«allégations»* de Charles Tansley, elle *«sent son être tout entier se courber comme le blé sous le vent»* (page 119).

- Au cours du dîner, Mrs Ramsay, se rappelant sa fréquentation des Manning vingt ans auparavant, se voit comme *«un fantôme se glissant entre les chaises et les tables de ce salon sur le bord de la Tamise»* (page 120).

- William Bankes, se disant qu'*«il préfère dîner seul»*, *«étend les doigts de sa main gauche sur la nappe comme un ouvrier examine un outil soigneusement fourbi pendant un moment de repos et tout prêt à servir»* (page 122).

- *«Il sent en lui la présence d'une ingrate rigidité semblable à celle d'une paire de chaussures d'abord imbibées d'eau, puis séchées, de manière qu'on ne puisse que très difficilement y introduire les pieds.»* (page 123).

- La tentative de Mrs Ramsay de l'amadouer est comparée longuement (trop longuement !) à la proposition du président d'une assemblée, *«dans le but d'obtenir de l'unité», «que tout le monde s'exprime en français»* (page 123).

- *«La communication»* sur les Ramsay que Charles Tansley se promet de faire à ses amis *«demeure encore à l'état de rogatons et de fragments»* (page 124).

- Lily Briscoe *«voit, comme dans une radiographie, toute l'ossature du désir qu'éprouve»* Charles Tansley (page 124). Plus loin, elle se dit que le rôle de la femme est de permettre à l'homme *«de mettre au jour, de soulager les fémurs, les côtes, toute l'ossature de sa vanité, de son pressant désir de se mettre en avant»* (page 125).

- L'agressivité que met Charles Tansley dans sa réponse à une question de Mrs Ramsay est ainsi rendue : il *«brandit un marteau et le balance très haut.»* Mais *«il se rend compte en le laissant retomber qu'il ne peut pas frapper un papillon avec un instrument de ce genre.»* (page 125).

- Pour lui, les Ramsay et leurs invités, *«un de ces jours, seraient projetés dans l'espace comme des balles de laine ou des barricades de pommes par l'explosion de la poudre qu'il porte en lui.»* (page 126).

- Paul Rayley est vu par Lily Briscoe comme *«un apache qui brandit une barre de fer dans les faubourgs ouvriers de Londres»* (page 140).

- Les explications de Mrs Ramsay sur le *«système qui prévaut en Angleterre pour la fourniture du lait»* provoquent une crise d'hilarité qui se propage *«à la façon d'un incendie, d'une touffe d'ajoncs à une autre»* (page 141).

- Elle est alors *«obligée de baisser pavillon, de démonter ses batteries»* (page 141).

- Plus tard, au cours du dîner, étant dans un sentiment de *«douce plénitude»*, elle *«se balance comme un épervier en vol plané»* (page 142). Puis cet *«épervier»* est *«soudain précipité de sa hauteur, descend, les ailes éployées, sans effort»* (page 143).

- Il est fait mention, non sans une certaine confusion, d'un *«admirable édifice élevé par l'intelligence masculine qui monte et descend, passe et repasse par tant de chemins entrecroisés, et qui soutient le monde à la façon de fermes métalliques jetées au travers de l'édifice chancelant»* (page 144).

- Mrs Ramsay *«s'abandonne à cet édifice [...] à la façon d'un enfant qui, de son oreiller, cligne des yeux devant les étages superposés des milliers de feuilles dont se compose un arbre.»* (page 144).

- Elle découvre les pensées et les sentiments de ses invités *«à la façon d'une lumière qui se glisse sous l'eau et saisit dans leur frémissement, dans leur tremblement, les rides de la surface, les roseaux immergés, les goujons balancés et la truite silencieuse et soudaine.»* (page 145)

- Ce que disent les invités ressemble *«au mouvement d'une truite lorsque la ride de l'eau et le gravier du fond, quelque chose à droite et quelque chose à gauche, sont saisis dans une seule et même perception.»* (page 145).



- Les vers que prononce Mr Ramsay «*ressemblent à des fleurs flottant là-bas sur une eau nocturne*» (page 150).
- Son «*immobilité présente ressemble à celle d'un arbre qui a frémi, qui s'est agité et qui, maintenant, quand la brise tombe, s'installe dans le repos, feuille par feuille.*» (page 159).
- Mrs Ramsay «*chasse ses pensées comme un plongeur sans s'arrêter passe devant une herbe, une paille, une bulle d'air.*» Et «*elle s'enfonce toujours*», «*descend toujours*», les mots qui lui reviennent «*se mettant à osciller d'un côté à l'autre de son esprit d'un mouvement rythmique de clapotis.*» (page 160).
- Ces mots «*semblables à de petites lumières tamisées, se mettent à briller dans l'obscurité de son esprit. Il y en a de rouges, de bleus, de jaunes*» (page 160).
- Les doigts des «*airs*» qui pénètrent dans la maison abandonnée auraient «*la légère persistance de la plume*» (page 173).
- «*Lorsque l'obscurité s'atténue*» apparaît «*un vert pâle semblable à celui d'une feuille naissante*» (pages 173-174).
- «*Les arbres automnaux, tout ravagés qu'ils soient, connaissent l'éclat qui parcourt quelquefois les drapeaux en haillons dans l'obscurité fraîche des caveaux de cathédrale où des lettres d'or sur des pages de marbre parlent de mort sur le champ de bataille et d'ossements blanchis et consumés bien loin, là-bas, sur les sables de l'Inde.*» (page 174), ce qui pourrait être une allusion à la cathédrale Saint-Paul où se trouvent, comme indiqué dans "Mrs Dalloway", «*toutes ces tombes avec leurs bannières flottantes, trophées de victoires*» (page 95).
- La «*coupe de fruits jaune et violette*» arrangée par Rose, est admirée par sa mère, et «*la fait penser à quelque trophée arraché au fond de la mer, au banquet de Neptune, à cette brassée où l'on distingue les feuilles de vigne que Bacchus porte sur son épaule (dans certains tableaux) au milieu des peaux de léopards et des zigzags rouge et or que font les torches.*» (page 132).
- Dans la maison abandonnée, «*la lumière tournante projette sa claire image sur le mur d'en face, comme une fleur se mirant dans l'eau.*» (page 176).
- La maison abandonnée est «*une forme solitaire comme un étang aperçu le soir dans le lointain de la fenêtre d'un wagon et qui disparaît si vite dans sa pâleur vespérale que c'est à peine si notre regard l'a dépouillé de cette solitude.*» (page 176).
- «*Un pli du châle se défait et se met à se balancer, comme on voit, après des siècles d'immobilité, un rocher s'arracher à la montagne et se précipiter dans la vallée en écrasant tout sur son passage.*» (page 177).
- Mrs MacNab «*fait des embardées, roule comme un navire sur la mer*» (page 177).
- «*Les esprits des hommes*» sont «*des miroirs*», des «*flaques d'eau inquiète où incessamment tournent les nuages et se produisent les ombres*» (page 180).
- «*Le bien absolu*» est «*comme un diamant enfoui dans le sable et dont la possession assure la sécurité*» (page 180).
- «*Mrs MacNab [...] ressemble à un poisson tropical voguant dans des eaux zébrées de soleil.*» (page 181).
- «*Du cristal tinte dans le buffet comme si quelque voix avait poussé un hurlement de détresse*» (page 181).
- «*La maison est abandonnée, désertée. On l'a laissée comme on laisse sur une dune un coquillage qu'envahissent des grains de sel desséché, depuis que la vie l'a quitté.*» (page 187).
- Au moment où il propose à ses enfants de se rendre au phare, Mr Ramsay a «*l'air d'un roi en exil*» (page 201).
- Son «*regard douloureux [...] jette un voile de crêpe sur la forme rubiconde, somnolente, entièrement satisfaite de Mr Carmichaël*» (page 206).
- La «*demande de sympathie*» de Mrs Ramsay «*forme comme une mare aux pieds de Lily*» qui ne peut que «*relever un peu ses jupes de peur de les mouiller.*» (page 207).
- Elle «*ne peut plus supporter ces lourdes draperies d'affliction*» que déploie Mrs Ramsay (page 206), «*ses draperies de douleur*» (page 208).
- «*N'ayant plus personne à qui parler*», il «*ressemble à un lion cherchant quelqu'un à dévorer*» (page 211).

- Lily Briscoe, pour penser continuellement à sa toile, *«a fait comme un nœud dans son esprit»* (page 212).
- *«Tout ce qui semble simple en théorie devient en pratique immédiatement complexe ; de même que les vagues lorsqu'on les voit du haut de la falaise prennent des formes symétriques mais paraissent au nageur qui se trouve au milieu d'elles divisées par des gouffres profonds et des crêtes écumantes.»* (page 213).
- Pour Lily Briscoe, *«les irritations et les colères»* entre les habitants de la maison sont *«comme de vieilles guenilles»* (page 217).
- Elle considère que ne se produisent, dans la vie, que *«de petits miracles quotidiens, des révélations»* qui sont *«des allumettes inopinément frottées dans le noir.»* (pages 217-218).
- James et Cam, marchant vers le bateau, *«courbent la tête comme sous un impitoyable ouragan»* (page 220). *«Ils sont enchaînés à leur grief»* (page 222).
- Le bateau *«fend vigoureusement l'eau qui retombe en vertes cascades, en bulles, en cataractes.»* (page 222).
- Quand Lily Briscoe reprend son tableau, sa réflexion la fait pénétrer *«dans un grand édifice semblable à une cathédrale, très sombre, très solennel. Des cris viennent d'un monde très éloigné.»* (page 230)
- Le souvenir qu'elle a de la scène de la plage est *«comme une goutte d'argent dans laquelle on trempe, pour la rendre lumineuse, l'obscurité du passé.»* (pages 230-231).
- La progression du travail du peintre est telle *«qu'à la fin on a l'impression de se trouver absolument seul, sur une planche étroite qui domine la mer.»* (page 231).
- Ressentant encore de l'amour pour Paul Rayley, elle voit *«la splendeur et la force de ce feu»*, voyant *«aussi qu'il se nourrit du trésor de la maison avec une répugnante avidité qui lui fait horreur»*, qu'*«il continue à brûler à travers les années comme un signal sur une île déserte à l'extrémité de la mer, et il suffisait de dire "amour", pour qu'aussitôt, comme dans le cas présent, monte de nouveau la flamme de Paul.»* (pages 235-236).
- Pour elle, Mrs Ramsay est devenue *«un fantôme, une vapeur, un jouet dont on peut facilement s'amuser et sans aucun inconvénient à toute heure du jour et de la nuit»* (page 239).
- James prend *«ses précautions»* à l'égard de son père *«comme s'il était en train de descendre l'escalier, pieds nus, en s'efforçant de ne pas réveiller un chien de garde par le claquement d'une marche»* (page 250).
- Il est *«incapable de chasser d'une chiquenaude ces grains d'affliction qui, l'un après l'autre, se posent sur son esprit.»* (page 250).
- *«Il lui semble qu'il est lié par une corde dont son père a fait les nœuds, et qu'il ne peut y échapper qu'en saisissant un couteau et le plongeant...»* (page 250).
- Pour Lily Briscoe, *«la mer est tendue comme une soie en travers de la baie.»* (page 251).
- Pour Cam, la forme de l'île *«ressemble quelque peu à celle d'une feuille placée sur son extrémité.»* (page 251), puis à *«une feuille posée sur sa queue»* (page 252), encore à une *«feuille dressée sur sa pointe et posée sur un plat d'or»* (page 275). Finalement, sa *«frêle forme bleue est semblable à la vapeur de quelque chose qui venait de se consumer.»* (page 276).
- Cam pense que, dans le cabinet de travail de son père, *«on peut laisser sa pensée s'épanouir comme une feuille dans l'eau»* (page 253).
- Pour elle, son père lit son livre *«comme s'il avait été en train de guider quelque chose ou d'amadouer un grand troupeau de moutons ou de monter tout en haut d'un unique et étroit sentier ; parfois il va vite et droit devant lui et coupe au travers des fourrés et parfois on aurait dit qu'une branche venait le frapper, qu'une ronce l'aveuglait.»* (page 254).
- Son livre est, pour Mr Carmichaël, une *«proie»* (page 255).
- Il *«souffle comme un monstre marin»* (page 255).
- *«Lorsqu'on revient d'un voyage ou après une maladie, de nouveau les habitudes se tissent sur la surface de notre vie.»* (page 256).
- Lily Briscoe a *«l'impression que tout, ce matin-ci, arrive pour la première fois»*. *«Ainsi un voyageur, même à moitié endormi, sait, en regardant à la portière de son wagon, qu'il lui faut faire bien attention*

*car il ne reverra jamais cette ville, ni cette charrette à mule, ni cette femme en train de travailler dans les champs.»* (page 259).

- N'échanger que de banals propos au sujet du temps est *«une façon de connaître les gens : on connaît le contour et pas le détail, comme, assis dans son jardin, on regarde les pentes violettes d'une colline s'en aller se perdre dans la bruyère lointaine.»* (page 260).
- Mrs Ramsay faisait ses visites de charité en suivant *«son instinct» «semblable à celui qui entraîne les hirondelles vers le sud, les artichauts vers le soleil.»*(page 262).
- Elle faisait *«son nid dans le cœur de ses semblables.»* (page 262).
- Quand Mr Ramsay est en colère, on a, *«dans toute la maison», «une impression de portes battantes et de stores agités comme si le vent avait soufflé en rafales et que les gens s'empressent de tous côtés en grande hâte pour fermer les écoutilles et tout bien arrimer.»* (page 266) : de la maison, on est soudain passé à un bateau !
- Comme, après ses colères, il veut se faire pardonner, il *«devient doux comme de la soie»* (page 266).
- *«À l'écart du groupe», il «ressemble à un loup affamé», à «un loup hurlant sur la neige»* (page 267).
- Quand les époux se sont réconciliés, *«parfois un frémissement passe entre eux, semblable au balancement d'une lame passant entre eux»* (page 267).
- Lily Briscoe se dit qu'il lui *«faut tenir son tableau - comme dans un étau.»* (page 269).
- Aux yeux de James, son père *«ressemble à une vieille pierre sur la plage»* (page 270).
- Au près du phare, *«les vagues se brisent sur les rochers en blancs éclats semblables à des morceaux de verre.»* (page 270).
- Mr Ramsay *«échappe»* toujours car *«il ouvre les ailes comme un oiseau, il se laisse emporter dans l'air pour aller se poser hors de portée, quelque part, très loin, sur quelque souche désolée.»* (page 271).
- Pour Cam, l'île, vue de loin, n'est plus *«qu'un pâle et bleu encensoir balancé rythmiquement de ci de là dans son esprit», «un jardin suspendu», «une vallée pleine d'oiseaux, de fleurs et d'antilopes»* (page 272).
- Mr Ramsay, donnant à sa fille, *«de son propre paquet, un morceau de pain d'épice»,* le fait *«à la façon d'un grand seigneur espagnol offrant une fleur à une dame penchée à sa fenêtre»* (page 273).
- Au près du phare, *«les vagues»* se meuvent *«à la façon de créatures sauvages et parfaitement libres de se secouer, s'écrouler et s'amuser ainsi pour l'éternité».* (page 275).

#### Des métaphores :

- Les espoirs sont des *«barques fragiles»* [qui] *«s'engloutissent dans les ténèbres»* (page 17).
- L'âme a de *«sombres profondeurs»* (page 47), d'*«insondables profondeurs»* (page 90).
- Les *«pauvres nautoniers»* des vers cités page 161 désignent les êtres humains car leur vie est une périlleuse navigation.
- Lily Briscoe ne répondant pas à son besoin de *«sympathie»,* Mr Ramsay se dit : *«C'est une souche, c'est une pierre.»* (page 205).
- Du fait de l'éloge que Lily Briscoe fait des *«souliers»* de Mr Ramsay, elle sent qu'*«ils ont atteint une île ensoleillée où règnent la paix, la santé de l'âme, où le temps ne cesse d'être radieux, l'île bénie des bonnes chaussures.»* (page 208).
- Aux yeux de James, son père est *«cette harpie aux ailes noires qui s'acharne sur les gens avec ses serres et son bec, si froids et si durs»,* dont *«les ailes noires s'éploient et le bec impitoyable déchire»* (page 246).
- Il *«scrute le cœur de cette forêt»* constituée des *«si nombreuses feuilles que le passé a pliées en lui»,* forêt *«où la lumière et l'ombre s'entrecroisent au point que tout est déformé et qu'on ne peut que trébucher avec, dans les yeux, cette rapide succession de soleil et d'obscurité.»* (page 247).
- Il imagine qu'il aurait pu, *«petit enfant»,* voir *«une charrette écraser en toute ignorance et innocence le pied de quelqu'un»* ; et, pour lui, son père, *«les réveillant à une heure matinale pour faire une promenade au Phare [...] passe sur son pied, celui de Cam, sur celui de n'importe qui»* (page 247). Plus loin, *«la roue passe sur le pied»* (page 248).

- Le déferlement des vagues sur la grève est, pour Virginia Woolf, l'image du contrepoint entre le temps et l'éternité, entre la vie et la mort, la peine et la joie, le mouvement et l'immobilité.
- Ne faut-il pas surtout voir dans le phare la grande métaphore du livre? Il ne serait pas seulement un enjeu de discorde entre Mr Ramsay et ses enfants. Ne doit-on pas considérer qu'en anglais il est une «*lighthouse*», ce qui signifie littéralement «*maison de lumière*»? que cette lumière, qui se divise en trois feux alternatifs séparés par des zones de ténèbres, que ces instants de fulguration, toujours suivis de pauses d'obscurité, ces incarnations de l'éclipse puis de l'illumination, seraient à l'image de la connaissance inévitablement fragmentée que les personnages possèdent les uns des autres? Mais, comme le phare est d'abord une tour, on peut évidemment, voir en lui un symbole phallique, un symbole de la puissance mâle du père qui en interdit d'abord l'accès à son fils mais le lui permet quand il doit bien admettre que celui-ci est devenu à son tour un mâle dont il lui faut d'ailleurs bien reconnaître la compétence. Enfin, le phare étant un bâtiment à la fois «*éclatant de blancheur et de noirceur*» (page 270), il représente bien cette ambivalence qui est généralisée dans le roman.

Virginia Woolf osa même des personnifications :

- Le phare est «*austère et blanc de vieillesse*» (page 27). C'est une «*tour d'argent, possédant un œil jaune qui s'ouvre le soir avec soudaineté et douceur*» (page 248).
- Mrs Ramsay a l'impression que «*la nature*» lui «*murmure*» «*les paroles d'une vieille berceuse*» (page 31).
- «*De délicieuses soirées*» ont des «*nuages couleur d'ailes de flamant*» (page 41).
- Pour Mrs Ramsay, «*l'habitude psalmodie sa plainte apaisante*» (page 50).
- Pour elle encore, «*la vie est comme un être terrible, hostile, toujours prêt à se jeter sur elle à la première occasion*» (page 86).
- Elle considère que le phare envoie une «*lumière calme qui, implacable et sans remords, est à la fois tellement et si peu elle, et la tient à sa dévotion [qu'elle voit] se courber contre le lit, caresser le plancher*». Elle a «*la sensation que ces doigts d'argent caressent dans son cerveau quelque vase scellé dont l'éclatement l'inonderait de délice*» (page 93).
- Elle est attachée au spectacle que lui donne une «*étoile qui se trouve au plein de sa vie frémissante*» (page 100).
- Pour retrouver «*son équilibre*», elle doit «*ne choisir qu'une chose en particulier*», «*la détacher, la séparer, la nettoyer de toutes les émotions [...] l'amener devant le tribunal où, rangés en conclave, sont assis les juges qu'elle a désignés*» (page 152).
- Dans son esprit, les mots «*quittent leurs perchoirs là-haut pour croiser et recroiser leur course ou bien pousser des cris et animer les échos*» (page 160).
- Dans la maison abandonnée, «*certains airs [...] se fauillent [...] s'aventurent [...] entrent dans le salon, questionnant, s'intriguant, jouant [...], se demandant [...] passent [...] l'air méditatif, semblant demander [...] et interroger - doucement, car ils ont du temps à leur disposition [...] les livres, tous ouverts pour eux, afin de savoir s'ils sont des alliés, des ennemis et combien de temps ils vont demeurer là [...] montent l'escalier et fouinent [...] doivent s'arrêter [...] respirent et se penchent [...] ne peuvent rien toucher ni rien détruire [...] avec un air las et spectral, comme si leurs doigts avaient eu la légère persistance de la plume, ils regardent une seule fois, les yeux fermés [...] puis, ramenant sur eux leurs vêtements d'un geste fatigué, ils disparaissent [...] toujours furetant, toujours affairés, ils vont [...] puis, descendant, ils blanchissent les pommes [...] fouillent [...] s'essaient [...] brossent [...] soufflent [...] cessent tous ensemble, se réunissent, soupirent en chœur [...] produisent une rafale au son lamentable à laquelle une porte dans la cuisine répond*» (pages 172-173). «*Ces airs vagabonds, avant-gardes de grandes armées, entrent [...] frôlent [...] mordillent [...] soufflent, ne rencontrent aucune résistance*» (page 175).
- «*Une inondation de ténèbres s'insinue par les serrures et les crevasses, se glisse autour des stores, monte dans les chambres, avale ici un pot à eau et une cuvette, là un vase garni de dahlias rouges et jaunes ou encore la fine silhouette et la masse ferme d'une commode.*» (page 172).
- Des «*nuits*» [le pluriel a été choisi pour justifier le «*les*» et les «*elles*» qui suivent], «*l'hiver en possède un paquet dans son magasin et les sort d'un mouvement égal et mesuré avec des doigts*

*infatigables. Elles s'allongent ; elles s'obscurcissent. Certaines d'entre elles suspendent là-haut de claires planètes.»* (page 174).

- *«Touchée par la pénitence humaine [...] la bonté divine écarte le rideau pour faire voir [...] le lièvre [...] la vague [...] le bateau [...] puis tire le rideau d'un coup sec ; il ne lui plaît point de nous montrer ce spectacle ; elle couvre ses trésors [...] et les brise, les mêle de telle façon qu'il semble impossible qu'ils puissent jamais recouvrer leur calme ni que nous puissions jamais composer avec leurs fragments un tout parfait ou lire dans leurs morceaux dispersés les claires paroles de la vérité»* (page 174).

- *«Les ombres des arbres [...] font des révérences»* (page 176).

- *«Le calme et la beauté se donnent la main dans la chambre à coucher»* (page 176).

- *«Les airs chantés par la mer [...] soufflent, insistent, répètent leurs éternelles questions [...] troublent à peine cette paix, cette indifférence, cet air de pure intégrité»* (pages 176-177).

- *«La lumière s'incline devant sa propre image qu'elle adore sur le mur de la chambre»* (page 177).

- *«Le printemps [...] dans la brillante nudité d'une vierge chaste et farouche, pure et méprisante [...] demeure les yeux ouverts, attentif, entièrement indifférent aux faits et gestes comme aux pensées des gens qui l'observent»* (page 179). Il *«se drape dans son manteau, se voile les yeux et [...] semble s'être initié aux peines de l'humanité»* (page 180).

- *«Au plus fort de l'été, le vent envoie de nouveau ses espions dans la maison»* (page 180).

- *«Le faisceau de lumière du Phare qui s'est posé avec tant d'autorité sur le tapis dans la nuit [...] glisse doucement dans un mouvement de caresse, s'attarde en secret, regarde longuement, puis revient avec la même tendresse. [...] Le plus long des rayons se penche sur le lit»* (page 181).

- *«Les pièces vides semblent accorder leurs murmures aux échos des champs et au bourdonnement des mouches»* (page 181).

- *«La Nature n'ajoute pas à ce que l'homme a produit, n'achève pas ce qu'il a commencé. Avec la même complaisance, elle voit sa misère, excuse sa bassesse, acquiesce à ses tortures.»* (page 182).

- *«Ces arbres et ces fleurs regardent devant eux ou en l'air, mais sans rien voir, car ils sont sans yeux, et par là terribles»* (page 184).

- Dans la maison abandonnée, *«le rayon du phare entre un instant, envoie son éclat soudain [...] regarde avec tranquillité»* (page 188).

- *«Une force travaille», qui, «point très consciente d'elle-même, fait des yeux en coulisse et s'avance avec des embardées, n'éprouve pas le besoin de se mettre à la besogne avec un rite majestueux ou des chants solennels»* (page 189).

- *«Les souffles de la mer apportent au rivage de pacifiques messages»* (page 192).

- *«Par la fenêtre ouverte entre la voix murmurante de la beauté du monde, trop douce pour qu'on entende ce qu'elle dit [...] Elle implore les dormeurs. [...] Elle chante sa chanson»* (page 193).

- *«La nuit descend à flots violets, portant une couronne sur la tête, son sceptre orné de bijoux, et ouvrant des yeux dans lesquels un enfant peut regarder»* (page 193).

- *«Tendrement tombe la lumière»* (page 193).

- *«Le soupir de toutes les mers se brisant en mesure autour des îles exerce son influence apaisante»* (pages 193-194).

- Pour Lily Briscoe, sa *«toile semble diriger sur sa personne un froid regard, et lui reprocher toute cette hâte, toute cette agitation, cet absurde gaspillage d'émotions. [...] Cette blancheur irréductible la dévisage»* (page 212).

- Elle est *«jetée en présence de son ancien et formidable ennemi [...] cette réalité qui met soudainement la main sur elle, dresse sa rigidité puissante sur le fond des apparences, et exige son attention. [...] Pourquoi ne pas être laissée en paix? [...] C'est là des façons de faire bien tyranniques»* (page 214).

- Depuis le bateau, on voit qu'*«au passage d'un nuage», sur une colline, «règnent déjà la tristesse et la douleur», et que «les collines avoisinantes [...] se préoccupent du sort de leur compagne ainsi obscurcie et, ou bien la plaignent, ou bien se réjouissent méchamment de sa détresse»* (page 226).

- Lily Briscoe se demande si *«les choses peuvent étendre la main et vous saisir? La lame peut-elle couper? le poing saisir son objet?»* (page 241).

- Pour elle, qui «*attaque le problème de la haie*», «*c'est étrange de la voir si distinctement s'avancer avec sa vivacité habituelle à travers les champs, et disparaître*» (page 242).
- À l'approche du phare, «*les falaises ont l'air de se rendre compte qu'il y a des navires, et ceux-ci ont l'air de se rendre compte qu'il y a des falaises, et les uns et les autres ont l'air d'échanger des messages secrets*» (page 244).
- James fixe les yeux sur la voile «*au point qu'elle a fini par devenir pour lui une personne bien connue*» (page 245).
- «*Le bateau paraît se secouer, puis s'avancer encore à demi endormi et, enfin réveillé, s'élancer à travers les vagues.*» (page 250).
- Au près du phare, «*de longues vagues balancées se font passer le bateau de l'une à l'autre le long du récif avec un entrain et une musique extraordinaires.*» Elles se meuvent «*à la façon de créatures sauvages et parfaitement libres de se secouer, s'écrouler et s'amuser ainsi pour l'éternité.*» (page 275).

La poésie de Virginia Woolf, qui se déploie surtout dans la deuxième partie, éclot aussi dans de très beaux tableaux :

- C'est grâce à la promenade que font Lily Briscoe et William Bankes jusqu'au bord de l'eau que nous découvrons vraiment le site : «*Ils descendent le jardin dans la direction habituelle, dépassent la pelouse du tennis, le gazon géant, arrivent à la brèche pratiquée dans la grosse haie et gardée par des plants de tritoma de la couleur de ces braseros où brûle un charbon bien clair et entre lesquels les eaux bleues de la baie paraissent plus bleues que jamais / Ils vont là régulièrement tous les soirs, mus comme par un besoin. On aurait dit que cette eau détache, fait voguer des pensées qui, sur la terre ferme, auraient été stagnantes et même qu'elle donne à leurs corps une sorte de détente physique. D'abord la pulsation de la couleur inonde le golfe de bleu ; le cœur se dilate avec elle et le corps tout entier a l'impression de nager, pour être, l'instant d'après, arrêtés et glacés par la noirceur épineuse des vagues contrariées. Puis, derrière le grand rocher noir, on voit jaillir presque tous les soirs à intervalles irréguliers - de sorte qu'il faut guetter et c'est une joie quand cela vient - une fontaine d'eau blanche. Et tout en l'attendant on regarde sur le pâle demi-cercle de la grève la succession des vagues déposer leur douce pellicule nacrée. / Tous deux restent là, souriants. Tous deux éprouvent un commun sentiment d'hilarité que provoque en eux ce mouvement des vagues ; puis la course rapide et tranchante d'un bateau qui, après avoir taillé une tranche courbe de la baie, s'arrête, frémit, laisse tomber ses voiles ; alors, poussés par un besoin instinctif de compléter le tableau après cette preste évolution, tous deux regardent les dunes lointaines et, au lieu d'un sentiment d'allégresse, sentent une tristesse les envahir - en partie parce qu'il s'agit de quelque chose de terminé et en partie parce que, pense Lily, les perspectives lointaines semblent dépasser de millions d'années celle de ceux qui les contemplent et communier déjà avec un ciel dont le regard tombe sur une terre entièrement abandonnée au repos.*» (pages 36-37).
- Pour célébrer la beauté de Mrs Ramsay, qui a un «*air grec*», la romancière convoqua les prestiges d'images antiques car, «*pour composer ce visage, il a, semble-t-il, fallu que les Grâces réunies se prennent par la main sur des champs d'asphodèles.*» (page 48).
- «*À mesure que le jour faiblit, l'argent se fait un peu plus brillant sur les vagues brutales, le bleu disparaît de la mer ; celle-ci déroule des vagues de la couleur du citron le plus pur dont la courbe grossissante se brise sur la plage*» (page 93).
- «*L'air est balayé par les ailes noires des corneilles, et découpé délicatement en lames de cimenterre.*» (page 112).
- Mrs Ramsay admire une simple «*coupe de fruits jaune et violette*» :
  - «*La façon dont Rose a disposé les grappes et les poires, le coquillage hérissé d'arêtes et doublé de rose, les bananes, fait penser à quelque trophée arraché au fond de la mer, au banquet de Neptune, à cette brassée où l'on distingue les feuilles de vigne que Bacchus porte sur son épaule (dans certains tableaux) au milieu des peaux de léopards et des zigzags rouge et or que font les torches. Ainsi brusquement mise en lumière, cette coupe semble avoir une grande dimension et une grande profondeur, ressemble à un monde dans lequel on peut prendre son bâton et monter des collines, et descendre des vallées.*» (page 132).

- «*Son regard se promène parmi les courbes et les ombres des fruits, les riches violets des raisins des plaines, l'arête rugueuse du coquillage ; oppose le jaune au violet, une forme courbe à une forme ronde, sans savoir pourquoi, ni pourquoi que cela arrive, elle éprouve une sérénité de plus en plus grande.*» (page 147).

- Au cours du dîner, la nuit «*est maintenue à l'écart par les vitres, et celles-ci, au lieu de donner une vue exacte du monde extérieur, le gondolent d'étrange façon, au point que l'ordre, la fixité, la terre ferme semblent s'être installées à l'intérieur de la maison ; au-dehors, au contraire, il n'y a plus qu'un reflet dans lequel les choses, devenues fluides, tremblent et disparaissent.*» (page 133). Plus loin, du fait de «*la nuit extérieure*», à Mrs Ramsay, «*les voix parviennent d'une façon très étrange, comme si elle s'étaient employées à chanter l'office dans une cathédrale, car elle ne distingue pas les paroles. Des éclats de rire soudains, puis une voix s'élevant seule [...] lui rappellent ces répons latins que clament hommes et enfants dans une cathédrale catholique.*» (page 149).

- La maison se ranime enfin : «*Alors s'élève cette sourde mélodie que le nettoyage, le frottement, le travail de la serpe et de la faux avaient, semblait-il, étouffée, cette musique intermittente que l'oreille saisit en partie et laisse fuir ; quelque chose d'irrégulier, d'intermittent, dont les parties sont pourtant apparentées, où il y a de l'abolement, du bêlement, le bourdonnement de l'insecte, le tremblement de l'herbe coupée, qui, toute séparée qu'elle soit de la terre, continue mystérieusement à lui appartenir, l'appel strident d'un scarabée, le grincement d'une roue, bruyant ou faible, mais étrangement relié aux autres bruits, que l'oreille s'efforce d'assembler et se trouve toujours sur le point d'harmoniser mais sans jamais arriver à les entendre tout à fait et, par suite, à les fondre dans un ensemble. À la fin, le soir, l'un après l'autre, ces sons expirent, l'harmonie balbutie et le silence s'établit. Au coucher du soleil les choses perdent leurs arêtes vives ; semblable à une vapeur qui s'élève, le repos gagne, s'étend et le vent s'apaise ; le monde se secoue paresseusement avant de s'endormir, ici obscurément, sans autre lumière que le vert diffusé dans les feuilles ou la pâleur des fleurs blanches près de la fenêtre.*» (page 192).

- Au souvenir de Paul Rayley, Lily Briscoe a cette extraordinaire vision, véritablement fantastique : «*Aussi brusquement qu'une étoile glisse dans le ciel [...] une lumière rougeâtre brille. [...] Cette lumière monte à la façon d'un feu allumé par des sauvages sur un rivage lointain pour célébrer un grand évènement. Elle entend leurs cris et le pétilllement du bois. La mer tout entière, sur des milles et des milles d'étendue, est rouge et or. Une odeur vineuse se mêle à ce feu et enivre Lily. [...] Et les cris et le pétilllement la font reculer avec crainte et dégoût, comme si, tout en voyant la splendeur et la force de ce feu, elle aurait vu aussi qu'il se nourrit du trésor de la maison avec une répugnante avidité qui lui fait horreur. Mais en tant que spectacle, en tant que magnificence, il surpasse tout ce qu'elle connaît ; il continue à brûler à travers les années comme un signal sur une île déserte à l'extrémité de la mer.*» (pages 235-236).

- Elle est sensible aux «*champs [qui présentent] leurs douces ondulations violacées et leurs hyacinthes ou leurs lis*» (page 242).

- Pour la romancière, «*la matinée est si belle que [...] la mer et le ciel semblent faits de la même texture, comme si les voiles se trouvaient fichées dans les hauteurs du ciel ou comme si les nuages étaient tombés dans la mer. Un vapeur, bien au large, a entraîné à sa suite un grand panache de fumée qui forme une courbe et un cercle d'un bel effet décoratif et demeurés immobiles. On aurait dit que l'air est fait d'une gaze fine qui garde doucement les objets dans ses mailles et se contente de les balancer légèrement d'un côté et d'autre.*» (pages 243-244).

- Sur le bateau, l'imagination de Cam «*erre dans ce monde profond où les perles forment des grappes sur de blancs rameaux, où dans la lumière verte l'esprit tout entier se transforme et le corps à demi transparent brille, enveloppé dans un manteau de même couleur.*» (page 245).

- «*La mer est à peine tachée, et d'une telle douceur d'aspect, que les voiles et les nuages paraissent être sertis dans son bleu*» (page 255)

Ainsi, dans "La promenade au phare", Virginia Woolf déploya une prose si diaprée, si fluide, si musicale, si sensible, si marquée par cet impressionnisme littéraire qui associe contemplation de la nature et sentiment intérieur, par une profusion (quelque peu anarchique, il est vrai !) d'images riches

et variées, qu'on peut se demander si sont encore un roman ces descriptions de paysages, ces évocations de l'évanescence d'instant de la vie, ce déroulement de lentes méditations souvent inondées de poésie.

### Intérêt documentaire

"*La promenade au phare*", roman centré sur les relations interpersonnelles et imprégné de poésie, ne manque pourtant pas d'offrir d'intéressantes indications sur des réalités géographiques, sociales, intellectuelles et artistiques.

#### L'île :

Virginia Woolf voulut situer l'action de son roman sur une île, pour disposer ainsi d'un milieu clos, réduit et rude.

En effet, son île est «*très petite*» (page 251). Elle insista sur «*la petitesse de cette île, à demi engouffrée dans la mer*» (page 98). Vue du large, elle «*se pose comme cela sur la mer avec une entaille au milieu et deux falaises bien droites. [...] et sa forme ressemble quelque peu à celle d'une feuille placée sur son extrémité.*» (page 251). «*Les collines sont austères. Ce ne sont que rochers et escarpements. Les vagues se brisent en bas sur les pierres avec un rauque mugissement.*» (page 268). On y trouve «*ces petits sentiers qui dominant la falaise*» (page 88), ce qui rend donc la promenade d'Andrew, Nancy, Minta et Paul quelque peu périlleuse, d'autant plus que s'ajoute le danger de la marée qui «*arrive très vite*» (page 107).

La romancière décida que cette île serait l'île de Skye, dans l'archipel des Hébrides (pages 18, 153), dont elle est la plus vaste, au large de la côte nord-ouest de l'Écosse. On peut avancer différentes raisons :

- Elle admirait Walter Scott qui, en 1814, avait été invité sur un bateau qui inspectait les phares de la côte de l'Écosse, de Leith à Greenock, avec des arrêts sur des îles telles que May, Skye, Eigg, Iona, Staffa, Arran, et Pladda, et avait laissé de cette croisière de six semaines une relation qui est vive, où il montre un regard curieux sur les rivages escarpés, sur des grottes (dont «*la grotte de Macalister*» sur l'île de Skye, dont il donna une description détaillée, plutôt romantique), sur les phares, où il s'intéresse aux rudes conditions de vie des habitants, à leurs coutumes, à leur folklore, à l'histoire de l'Écosse. Elle avait découvert ce texte alors qu'elle avait quinze ans, le mentionnant d'ailleurs à plusieurs reprises dans des lettres et dans son "*Journal*", proposant, en 1902, à Violet Dickinson, de le lui envoyer.

- Il lui fallait, pour l'expédition qu'avait faite Mr Ramsay dans sa jeunesse, un «*pays lunaire et inhabité des hommes*» (page 28), où «*on pouvait marcher toute une journée sans rencontrer une âme. C'est à peine s'il se trouve une maison, et encore moins un village, sur des milles et des milles de distance*» (page 98), où «*les phoques lèvent la tête et vous regardent*» (page 98), où «*il est impossible de trouver un serrurier capable de réparer un verrou*» (page 46), ce qui est bien significatif de la condescendance des Anglais à l'égard de ce pays conquis qu'est l'Écosse. Mais cela rend contradictoires les mentions de la «*ville*» (pages 18, 23, 28, 261 où Mrs Ramsay fait ses visites de charité «*un panier au bras*»), des «*lumières de la ville, du port et des bateaux*» (page 97). Ailleurs, il est question d'un «*village*» (pages 34, 86). Aujourd'hui, la localité la plus importante de l'île de Skye, Portree, ne compte que deux mille habitants !

- Il lui fallait les «*terribles tempêtes*» (pages 17, 126, 221, 222, 274) de la mer des Hébrides ou du Minch.

- Il lui fallait, les Ramsay étant considérés par William Bankes comme n'étant «*pas riches*» (page 39), une maison dont, à cause de l'extrême éloignement, «*le loyer s'élève exactement à deux pence et demi*» (page 45), mais qui, faisons-le remarquer, aurait été, en ce temps-là sur l'île de Skye, une vraie chaumière, au toit de chaume !

- Il fallait que Mr Ramsay puisse se frotter à des autochtones, affecter de prendre une «*pointe d'accent écossais*» (page 222) alors qu'ils devaient parler l'érse, la langue gaélique de l'Écosse, l'anglais étant la langue du conquérant (et du touriste !) ; qu'il puisse aussi «*se sentir heureux de*



*manger du pain et du fromage avec ces pêcheurs*» (page 272) pittoresques et quelque peu rudes comme le sont les Macalister :

- le père porte des «*boucles d'oreille*» (page 224) ;

- il a «*soixante-quinze ans*» mais «*n'a jamais vu le médecin, n'a jamais perdu de dent*», et déclare : «*Et c'est comme ça que je voudrais que mes enfants vivent.*» (page 273) ;

- «*le fils attrape un maquereau qui se débat au fond du bateau avec du sang aux ouïes.*» (page 228), puis s'en sert pour en faire un appât (page 241).

De plus, il est indiqué que les pêcheurs de l'île connaissent des difficultés : comme «*la saison de pêche a été mauvaise, ils sont en train d'émigrer*» (page 128).

- Il lui fallait un phare particulièrement impressionnant. D'abord, «*blanc sur l'eau bleue*», «*austère et blanc de vieillesse, il se dresse au milieu très loin*» (page 27). Il «*envoie régulièrement par-dessus les vagues, d'abord deux éclairs rapides, puis un long faisceau fixe*», découpe la nuit de ses trois feux alternatifs. Dans la maison abandonnée, «*le rayon du phare entre un instant, envoie son éclat soudain*» (page 188). De plus près, on découvre que c'est «*une tour d'argent, d'aspect brumeux et possédant un œil jaune qui s'ouvre le soir avec soudaineté et douceur*», une «*tour nue et droite [qui] porte des barres blanches et noires*» (page 248). «*Il se dresse là, tout nu et tout droit, éclatant de blancheur et de noirceur.*» (page 270). «*C'est une tour toute nue sur un rocher stérile*» (page 271).

Mrs Ramsay est émue par la vie que doivent mener «*ces pauvres gens*» que sont les gardiens, «*qui sont enfermés pendant tout un mois et peut-être davantage par gros temps, sur un rocher grand comme une pelouse de tennis*», «*qui doivent mourir d'ennui à rester tout le jour sans rien faire que d'astiquer des lampes, entretenir les mèches et ratisser leur jardinet*», «*qui ne reçoivent ni lettres ni journaux, et ne voient personne*», pas même leur femme, «*qui ignorent comment vont leurs enfants*», «*qui voient se briser les mêmes vagues mornes pendant des semaines entières, puis arriver une terrible tempête, les fenêtres se couvrir d'écume, les oiseaux se jeter contre la lampe et le phare tout entier osciller, sans mettre le nez dehors de peur d'être balayé par la mer*» (pages 17-18). Et cela est confirmé par Charles Tansley qui confie à Lily Briscoe qu'«*un de ses oncles était gardien de phare sur un rocher de la côte d'Écosse*» et qu'«*il avait passé là une tempête en sa compagnie*» (page 126).

Il reste que, de cette île très septentrionale, ne sont pas respectés le climat froid (à cette latitude, en septembre, la mauvaise saison est déjà là : la température moyenne est de 12 degrés, et les pluies sont très fréquentes, ce qui ne peut donc attirer les «*artistes*» !), les tristes ciels (ce qui rend guère plausible que, le soir, à la mi-septembre, «*les eaux bleues de la baie paraissent plus bleues que jamais*» [page 36]), la flore (la maigre herbe de landes soumises à de forts vents continuels), la faune (des oiseaux de mer comme les fous de Bassan ; des animaux marins comme les baleines ; des moutons). L'élevage des moutons est, d'ailleurs, avec la pêche, la seule ressource ; ce qui fait que, comme il n'y a pas d'agriculture, on peut mettre en doute que s'y soit trouvé un poseur d'affiches dont «*le bras gauche a été sectionné dans une machine à battre il y a deux ans*» (page 26). Et il n'est guère croyable qu'un cirque puisse aller s'installer dans ces solitudes nordiques !

Surtout, il n'est guère plausible qu'une famille londonienne de la bonne société ait choisi une résidence d'été si éloignée («*trois cents milles*» [page 45] : 483 kms) au nord des Îles britanniques, le voyage devant se faire non seulement par chemin de fer mais aussi par bateau et, enfin, par la route ; qu'elle s'y soit rendue entre 1910 et 1920, et y ait été rejointe par des invités, dont la plupart semblent guère fortunés, sont même «*pauvres comme des rats d'église*» (page 18), en particulier Charles Tansley qui est, selon Nancy, «*le cent dixième jeune homme à leur courir après jusqu'aux Hébrides*» (page 18). Et ils sont si nombreux que Mrs Ramsay «*est obligée d'en loger quelques-uns en ville*» (page 18), dont Lily Briscoe et William Bankes («*Ils logent tous deux dans le village*» [page 34]).

En fait, Virginia Woolf, quand elle écrit son roman, n'était jamais encore venue en Écosse ; elle n'allait s'y rendre qu'en 1938, écrivant alors à sa sœur que l'île de Skye est «*du même niveau que l'Italie, la Grèce ou Florence*» (il est vrai qu'elle a reconnu elle-même sa tendance à «*exagérer*» !), qu'«*on s'y sent comme dans les mers du Sud, complètement éloigné, entouré par la mer, par des gens parlant le gaélique, sans chemin de fer, sans journaux de Londres, sans quasiment d'habitants.*»

Elle s'inspira, comme elle l'indiqua dans son "*Journal*", des séjours que sa propre famille fit à St Ives, un port de la côte nord de la Cornouailles où son père, Leslie Stephen, commença en 1882 à louer une maison de style colonial appelée "Talland House", qui domine le village ; qui allait être la résidence d'été de la famille pendant les dix années qui suivirent ; qu'elle y alla donc jusqu'à l'âge de treize ans (alors que sa mère mourut), et qu'elle y passa peut-être les plus heureux moments de sa vie. Elle confia : «*Je pourrais remplir des pages à évoquer l'une après l'autre les choses qui faisaient de l'été à St Ives le plus beau commencement d'une vie qui se puisse concevoir*». Elle allait y revenir après la guerre, avec sa sœur, Vanessa, alors que la maison avait un nouveau propriétaire ; et elle refit une nouvelle fois le voyage bien après la mort de ses parents.

Correspondent d'ailleurs bien à St Ives :

- «*Les vieux sentiers, les vieilles promenades auxquelles adhère partout l'Histoire. Ici une campagne, là la vie d'un homme d'État, des poèmes, des anecdotes, des personnages historiques aussi, un penseur, un soldat*», où Mr Ramsay pouvait dans sa jeunesse «*attacher son cheval à un arbre*» (page 66), alors que l'île de Skye n'était faite que de landes désertes où ne poussent toujours pas d'arbres !

- Les jardins qui descendent jusqu'à la mer, et qui laissent s'épanouir une flore (le «*jacmanna*» [page 34] ou «*clématite Jackmanii*», le «*tritoma*» [page 36]) qui est bien celle de la Cornouailles car, du fait de l'influence du Gulf Stream, la péninsule jouit du climat le plus doux et le plus ensoleillé de tout le Royaume-Uni.

- La présence d'«*artistes*» (qui ne devraient d'ailleurs pas «*arriver*» [page 28] en septembre, mais plutôt commencer à partir !), dont l'un d'eux, «*en panama* [chapeau d'été, large et souple, tressé avec la feuille d'un latanier d'Amérique] et *souliers jaunes*», peut peindre un de ces tableaux «*verts et gris avec des barques couleur citron et des femmes roses sur la plage*» (page 28) parce que la Cornouailles fut, à partir de 1880, fréquentée par des peintres qui étaient attirés par ses vastes plages, ses ports pittoresques et la qualité de sa lumière ; qui formèrent en particulier «*l'école de Newlyn*», un petit port de pêche sur la côte sud de la péninsule ; après avoir été formés à Paris ou à Anvers, avoir peint en Bretagne, ils trouvèrent là une semblable source d'inspiration, mais plus proche de chez eux et avec un lien ferroviaire direct avec Londres ; certains choisirent aussi St Ives, Lelant, Falmouth ou Lamorna.

- Le phare de Godrevy qui, comme celui du roman, se trouve sur une toute petite île («*un rocher grand comme une pelouse de tennis*» [page 17]), et auquel on ne permit que se rende le frère de Virginia, Adrian.

### La navigation vers le phare

Les péripéties en sont décrites avec un certain réalisme.

Mr Ramsay indique qu'il faut «*attraper la marée*» (page 198), profiter du fait qu'elle descend pour pouvoir s'éloigner du rivage.

Le bateau a des «*voiles d'un gris brun*» (page 229). L'une est hissée et, «*après quelques battements et quelques hésitations, elle se gonfle*», et «*la barque*» peut ainsi «*dépasser les autres bateaux, en route vers le large*» (page 219).

Mais, après le passage d'un chapitre à l'autre, on apprend que «*les voiles battent. L'eau gargouille, clapote sur les flancs du bateau qui sommeille, immobile au soleil. De temps en temps, au contact d'une petite brise, un frisson parcourt les voiles mais cesse aussitôt. Le bateau ne fait aucun mouvement.*» (page 219). On apprend aussi que «*James gouverne*» (page 219).

Mr Ramsay ayant «*dit quelque chose sur un ton bref au fils Macalister*», celui-ci «*sort ses avirons, et se met à ramer*» (page 219), fait ainsi «*un peu avancer le bateau*». Plus tard, comme «*les voiles tirent lentement sur les vergues, le bateau prend de la vitesse, se couche, s'élance*» (page 220).

La narration se propulse alors dans l'imagination de l'avenir : «*Maintenant, ils vont naviguer pendant des heures*», une conversation aura lieu entre Mr Ramsay et Macalister père qui «*prendrait entre ses doigts une corde goudronnée, ferait ou déferait un nœud, et son fils se mettrait à pêcher et ne dirait mot à personne. James, tout ce temps-là, serait obligé de veiller sur la voile. Car s'il l'oubliait, elle ferait des poches, claquerait, le bateau perdrait de sa vitesse, et Mr Ramsay dirait brusquement : "Attention ! attention !" et le vieux Macalister se tournerait lentement sur son banc.*» (page 221).

On revient au présent : «*La brise fraîchit Le bateau penche ; il fend vigoureusement l'eau qui retombe en vertes cascades, en bulles, en cataractes. [...] James, l'œil fixé sur la voile et sur l'horizon, gouverne avec un air farouche.*» (pages 222-223).

Dans une parenthèse, il est indiqué que «*le fils Macalister a attrapé un maquereau*» (page 228), dans une autre (qui fait à elle seule le chapitre 6 !), qu'il se sert d'un poisson pour en faire un appât (page 241).

Plus loin, «*la voile [...] se met à battre de haut en bas*» ; «*ils s'arrêtent, oscillants et attendant la brise*», d'où une immobilité totale (page 245).

Cette attente est très longue avant que «*la voile tourne lentement, se gonfle peu à peu*», que «*le bateau paraisse se secouer, puis s'avancer encore à demi endormi et, enfin réveillé, s'élançer à travers les vagues*» (page 250). De nouveau, «*le vent a fraîchi*» (page 257), et, bientôt, «*ils se trouvent tout près du Phare*» (page 270). James est alors félicité par Macalister : «*Il s'en tire très bien. Il fait très bien tenir le cap à son bateau*» (page 272). Or «*ils passent vite le long des rochers*» (page 273). Et, enfin, Mr Ramsay peut déclarer : «*Bravo ! James nous a barré comme un vrai marin !*» (page 274).

### Le tableau de l'Angleterre à travers diverses notations

- On peut voir, dans le souci du temps qu'il fera, qui tient une grande place au début du roman, une moquerie à l'égard de cette préoccupation qui est constante chez les Britanniques.

- Tandis que la gastronomie française est célébrée à travers le succès que remporte le «*bœuf en daube*» [*«the Bœuf en Daube»* dans le texte originel !] (pages 136, 137, 143), est dénoncée «*l'abomination de la cuisine anglaise*» (page 42), cette «*abomination*» qu'est «*ce qui passe pour de la cuisine en Angleterre*» : «*Ça consiste à mettre des choux dans de l'eau. À rôtir la viande jusqu'à ce qu'elle devienne de la semelle de soulier. À enlever aux légumes la peau qui les rend délicieux. [...] Et quel gaspillage ! Toute une famille française pourrait vivre de ce que jette une cuisinière anglaise.*» (page 137).

- Est mentionnée (page 22) l'adoption, en 1832, du «*Reform Bill*», loi électorale fameuse qui fut une des étapes les plus importantes du mouvement libéral anglais au XIXe siècle.

- On constate que, dans la «*petite maison*» où Mrs Ramsay est venue faire une visite, est encore placé «*un portrait de la reine Victoria portant le cordon bleu de la Jarretière*» (page 29) ; elle était décédée en 1901, mais son souvenir était toujours vénéré.

- Or c'est au temps de la reine Victoria, au temps «*des crinolines et des pantalons à sous-pied*» (page 265), que Mr et Mrs Ramsay se sont rencontrés.

- À la suite de l'époque victorienne s'imposent encore généralement les valeurs qui y avaient été imposées, et qui sont moquées dans cette énumération : «*la déférence, la chevalerie, la Banque d'Angleterre, l'Inde impériale, les doigts ornés de bagues et la dentelle*» (pages 19-20).

- Les enfants Ramsay jouent à ce sport national anglais qu'est le cricket (pages 22, 31, 59, 92, 264), reprochent à Charles Tansley de ne pas le faire (page 20) tandis que leur père vient les voir jouer (pages 59, 64).

- Mr Bankes et Lily Briscoe vont se promener à Hampton Court qui, sur la rive gauche de la Tamise, à une vingtaine de kilomètres de Londres, est un palais Tudor au milieu d'un beau parc à la française, un lieu de visite et de promenade des Londoniens (page 236).

- Les réalités économiques sont touchées à quelques reprises. Mr Bankes, un botaniste qui possède une maison, vraisemblablement à Londres, où il dispose d'ailleurs du téléphone, estime que «*les Ramsay ne sont pas riches et [qu']on peut se demander comment ils arrivent à [...] nourrir huit enfants avec de la philosophie*» (page 39). Il suppose : «*Mrs Ramsay a peut-être quelque chose à elle*» (page 39), ce qui lui donnerait, même si, à cette époque, les biens apportés par une femme lors de son mariage devenaient la propriété de l'époux, une autre raison de le dominer. On s'étonne du vulgaire matérialisme qu'elle révèle quand elle s'écrie : «*Quelle veine extraordinaire a Minta ! Elle épouse un homme qui a une montre en or dans une pochette de peau de chamois !*» (page 158).

On apprend que, de la maison de campagne des Ramsay, «*le loyer s'élève exactement à deux pence et demi*» (page 45). Mais ils peuvent y recevoir «*jusqu'à vingt personnes à la fois*» (page 191). Et ils disposent de domestiques logés dans des «*mansardes séparées les unes des autres par une simple*

*planche*» (page 22) ; ils doivent d'ailleurs en employer certains à Londres («*Marie la Suisse*» [page 22, 47], la cuisinière, Mildred), tandis que ne le seraient que sur l'île Kennedy, le jardinier (à qui on reproche «*son incurable paresse*», dont «*la jambe était devenue très mauvaise depuis qu'il était tombé de sa charrette*» [page 191]), Mrs MacNab (qui fait la «*lessive*» [page 190] et «*lave la vaisselle*» les jours de réception [page 191], puis est chargée, avec Mrs Bast, de remettre en ordre la maison qui a été abandonnée [pages 177 et suivantes]). On apprend encore que la réparation du «*toit de la serre*» pourrait coûter «*cinquante livres*» (page 61).

Si «*pence*» et «*livres*» sont des monnaie bien connues, peut intriguer le «*souverain*» qu'il pourrait arriver à Mr Ramsay de «*fourrer dans la main d'une vieille femme transie de froid dans la rue*» (page 246) : c'était une monnaie d'or anglaise de valeur égale à celle de la livre sterling. Ainsi, il ferait impulsivement preuve d'une grande générosité !

- Les différences de classes sociales apparaissent. Les Ramsay sont de grands bourgeois liés à d'autres familles de la bonne société, comme celle des Manning que Mrs Ramsay fréquentait vingt ans auparavant (pages 120-121) et dont elle se souvient avec regret ; comme celle des parents de Minta Doyle, son père étant un député de «*la Chambre des Communes*» où «*il porte une perruque*» tandis qu'«*elle [son épouse] lui fut d'un grand secours en haut de l'escalier*» (pages 82-83), ce qui rappelle, dans l'autre roman de Virginia Woolf, "*Mrs Dalloway*", la magnifique réception que donne cette bourgeois londonienne.

Aussi Mr Ramsay, s'il est flatté d'avoir en Charles Tansley un disciple et un admirateur, n'en déclare pas moins que, s'il «*tombe amoureux de Prue*», sa fille aînée, et si elle l'épouse, «*il la déshériter*» (page 95) ; c'est que cet étudiant vient d'une famille «*nombreuse, neuf frères et sœurs*» ; qu'il a un «*père qui travaille pour vivre, est pharmacien, tient un magasin*» ; que «*lui-même a gagné sa vie depuis l'âge de treize ans*» ; qu'«*il lui arrive souvent de se passer de pardessus l'hiver.*» (page 26). Plus tard, quand il est marié, il «*habite Golder's Green*» (page 262), quartier de la banlieue nord de Londres. De même, le couple que Minta Doyle forme avec Paul Rayley habite une «*petite maison près de Rickmansworth*» page 233), petite ville du district de Three Rivers dans le Hertfordshire.

Ont peu de surface sociale et sont quelque peu des écornifleurs :

- Lily Briscoe qui se définit comme «*une personne insignifiante du quartier de Brompton Road*» (page 73) et qui, se sentant honorée d'être invitée par les Ramsay, se dit qu'«*elle aime tous ces gens, elle aime le monde où nous sommes*» (page 40).

- Mr Carmichaël qui est un poète vivant dans une «*chambre*» à «*Saint John's Wood*» (page 259), quartier du nord-ouest de Londres habité par des artistes,.

L'Empire britannique est entrevu :

- quand sont évoqués «*l'Inde impériale*» (page 19), «*les drapeaux en haillons dans l'obscurité fraîche des caveaux de cathédrale où des lettres d'or sur des pages de marbre parlent de mort sur le champ de bataille et d'ossements blanchis et consumés bien loin, là-bas, sur les sables de l'Inde.*» (page 174).

- quand est mentionné par Mrs MacNab une «*tête d'animal*» (page 186), qu'«*on avait tué dans quelque pays lointain, sans doute. [...] Ils [les Ramsay] avaient des amis dans les pays de l'Orient*» (page 191).

L'actualité se fait jour :

- quand Mr Bankes et Charles Tansley ont une discussion «*sur la politique des Travailleurs*» (page 152), c'est-à-dire le "Labour party" qui, né de l'union du mouvement syndicaliste et des partis socialistes du XIXe siècle, avait été fondé en 1900 ;

- quand se déchaîne la guerre, où :

- Mr Carmichaël aurait pu «*défiler dans Trafalgar Square*» (page 259), ces défilés ayant été ceux de manifestants ou de volontaires.

- En France, «*un obus fait explosion. Vingt ou trente jeunes gens sont tués et parmi eux Andrew Ramsay dont la mort, Dieu merci, est instantanée*» (page 182), et il est encore rappelé qu'il est «*tué en une seconde par un obus*» (page 259).

- Aux Hébrides a lieu «*l'apparition silencieuse d'un navire couleur de cendre*», et, «*sur la calme surface de la mer*», s'étend «*une tache violâtre comme si quelque chose avait bouillonné et saigné, invisiblement, dans ses profondeurs*» (page 182). C'est une allusion aux attaques de sous-marins allemands, en particulier contre la base de la flotte britannique qui se trouvait dans le "Scapa Flow", une baie située entre plusieurs îles de l'archipel des Orcades, où furent installés des filets pour barrer les entrées, ce qui n'empêcha pas le U-18 d'y pénétrer le 23 novembre 1914 avant d'être éperonné et acculé à la reddition, tandis que le UB-116 tenta une dernière incursion le 28 octobre 1918.

### Le milieu universitaire

Sont évoqués «*Balliol*» (page 20), collège universitaire d'Oxford, mais aussi les universités de Bristol, Bedford (page 20), Swansea, Cardiff, Exeter, Southampton, Kidderminster, Cambridge (page 67).

Mr Ramsay, qui a été formé à Oxford, «*a apporté une contribution définitive à la philosophie sous la forme d'un petit livre lorsqu'il n'avait que vingt-cinq ans*» (page 41), ouvrage où il a, apparemment, étudié «*"Le sujet et l'objet et la nature de la réalité"*» (page 40). De ce fait, il est considéré par Charles Tansley «*comme le plus grand métaphysicien de son temps*» (page 58), tandis que, aux yeux de Lily Briscoe, il «*ne peut pas être jugé suivant les lois qui s'appliquent à tout le monde.*» (page 41). Mais, selon William Bankes, «*ce qui a suivi a été plus ou moins un développement, une répétition de ce premier ouvrage*» (page 41) et «*son dernier ouvrage n'est pas tout à fait le meilleur*» (page 61). Pourtant, des «*tributs d'admiration lui arrivent*» de différents endroits. Il invite chez lui des «*jeunes gens*» qui sont «*de grands admirateurs*» (page 18) et qui «*causent béatement*» avec lui (page 31). Son épouse «*ne doute pas que les universités et les gens ont besoin de lui et que les conférences et les livres sont de la plus grande importance*» (page 60), mais elle ne les a pas lus !

S'il prétend «*n'attacher aucune importance aux changements de la mode*» (page 145), s'il affirme : «*Prenons notre plaisir où nous le trouvons*» (page 146), s'il s'emploie à «*tout déprécier, tout dissimuler sous cette expression "quelques petites histoires" parce qu'en réalité il [considère qu'il] n'a pas fait la chose qu'il aurait dû faire*» (pages 67-68), s'il pense qu'«*il aurait écrit de meilleurs livres s'il ne s'était pas marié*» (page 99), son épouse sait qu'«*il se tourmente toujours au sujet de ses propres livres*» (page 159), qu'il a, à leur sujet, une «*extrême susceptibilité*» (page 161), que c'est la raison pour laquelle «*au dîner il est soudainement devenu irritable lorsqu'on s'est mis à parler de la gloire et de la durée de celle des livres*» (page 159). Il est indiqué qu'il veut savoir «*combien de temps on continuerait à le lire*». Il est répété qu'il attache beaucoup «*de prix à la louange d'autrui*» (page 40), qu'il «*a constamment besoin de louanges*» (page 68), qu'il «*demande très ouvertement qu'on le flatte, qu'on l'admire*» (page 69), qu'il «*a besoin de louanges, d'encouragements*» (page 146).

Mais il est conscient d'avoir atteint ses limites, et son épouse craint qu'il songe à «*ce que sa carrière a eu de manqué*» (page 145). Doit-on donc voir un échec de cette carrière dans le fait qu'il donne, à Cardiff (pages 65, 67), université toute récente puisqu'elle avait été fondée en 1883, des cours «*sur Locke, Hume, Berkeley et les causes de la Révolution française*» (page 67), avec le sentiment de faire «*face aux ténèbres de l'ignorance humaine*» (page 66)?

En vacances dans les Hébrides, il se trouve à «*trois cents milles de sa bibliothèque, de ses cours et de ses disciples*» mais il y est tout de même entouré de livres (page 45). Il se félicite de «*son effort pour arriver à une compréhension parfaitement claire des problèmes où s'absorbent en ce moment les énergies de son magnifique esprit.*» (page 53). Il se pose une variété ébouriffante de questions, dont l'énoncé peut faire sourire, à une telle vitesse qu'elles en deviennent oiseuses : «*Si Shakespeare n'avait jamais existé, le monde serait-il très différent de ce qu'il est aujourd'hui? Le progrès de la civilisation dépend-il des grands hommes? La moyenne des hommes est-elle plus heureuse aujourd'hui qu'au temps des Pharaons? Le sort de la moyenne des hommes forme-t-il l'unique critère de la civilisation?*» (page 65). Il est affligeant de le voir rire d'abord «*silencieusement à la pensée que le philosophe Hume, devenu extrêmement gros, s'était embourbé dans un marécage*» (page 92) ; puis «*poursuivre sa méditation sur lui*» (page 97) ; enfin, «*se sentir libre de rire bruyamment*» (page 103). Et Cam se souvient des «*vieux messieurs qui se tenaient dans le cabinet de travail*» de son père (page 252), «*qui tenaient devant eux et froissaient les pages du "Times" [qui] éprouvaient de*

*grandes perplexités à propos de quelque chose que quelqu'un avait dit sur le Christ ; d'un mammoth trouvé dans des fouilles à Londres ; de l'aspect du grand Napoléon.*» (page 253). Lors du dîner, cet érudit grandiloquent, qui a la «*manie de faire des phrases*» (page 99), tient une conversation qui peut porter rapidement «*sur Voltaire et Mme de Staël ; sur le caractère de Napoléon ; sur le système français de propriété rurale ; sur Lord Rosebery [Archibald Philip Primrose, homme d'État britannique qui fut premier ministre libéral du 5 mars 1894 au 22 juin 1895] ; sur les Mémoires de Creevey [et non «Creevly» ; Thomas Creevey fut un mémorialiste de la fin du temps des George].*» (page 144).

Un des invités, Charles Tansley, qui se vante d'«être *"de première force" en vers latins*» (page 20), qui, pour Mrs Ramsay, est «*un affreux pédant [...] un insupportable raseur*» usant de «*ce vilain jargon universitaire*» (page 27), est un disciple «*obséquieux*» (page 66) de Mr Ramsay, et a avec lui de grandes conversations, tout en se disant que «*Ramsay s'est coulé en épousant une beauté qui lui a donné huit enfants*» (page 124). Il «*porte toujours un livre sous le bras*» car «*il "travaille".*» (page 216). C'est qu'il doit publier «*ses Prolégomènes à quelque branche de mathématiques ou de philosophie*» (page 21). D'ailleurs, Mr Ramsay le renvoie «*faire son mémoire*» (page 95). Le jeune homme se plaît à s'imaginer «*en robe de cérémonie s'avançant dans une procession universitaire*», obtenant «*une chaire de fellow [assistant] ou de professeur*» (page 25) ; or Lily Briscoe nous apprend qu'«*il a obtenu son "fellowship"*» (page 262) et qu'il s'est lancé dans une sorte d'action politique (page 263).

Augustus Carmichaël fut à Oxford en même temps que Mr Ramsay (page 149). Il «*s'offre à enseigner le persan ou l'hindoustani*», a fait «*quelques traductions de poèmes*» (page 24-25) et en écrit lui-même.

### La littérature

Elle apparaît sous différentes formes :

- On apprend que les Ramsay et Charles Tansley sont allés «*voir jouer Ibsen*» (page 27). Or c'est dès 1880 que fut représentée pour la première fois en Angleterre une traduction d'une pièce du dramaturge norvégien : "*Samfundets Støtter*" (1877), sous le titre de "*Quicksands*" (en français, "*Les soutiens de la société*").

- Sont mentionnées des lectures des personnages :

- Mr Carmichaël «*lit Virgile*» (page 173).

- Mrs Ramsay lit à James le conte des frères Grimm, "*Le pêcheur et sa femme*" (page 82).

- Mrs Ramsay parle de la romancière anglaise George Eliot (dont sir Leslie Stephen était l'ami) à Minta Doyle, qui avoue ne pas se souvenir de la fin de son roman, "*Middlemarch*" (page 134).

- Lors du dîner, la conversation de Mr Ramsay porte «*sur Voltaire et Mme de Staël*».

- Mr Bankes considère que le satiriste et historien du XIXe siècle Carlyle est «*un des grands maîtres de l'humanité*», tandis que Lily Briscoe «*doit lui avouer à sa honte qu'elle n'a pas lu Carlyle depuis ses années de pension*» (page 69).

- «*William Bankes fait l'éloge des romans de Walter Scott*», et dit qu'«*il en lit un tous les six mois*» (page 144). De ce fait, Mr Ramsay en lit un aussi (page 159), la mention qu'il fait de «*ses pêcheurs*», de «*la pauvre vieille créature innocente dans la cabane de Mucklebackit*», du «*récit de la noyade du pauvre Steenie et du chagrin de Mucklebackit*» (pages 161-162) indiquant qu'il s'agit de "*The antiquary*" ("*L'antiquaire*"), roman où l'écrivain avait voulu dépeindre les mœurs écossaises. Mr Ramsay, qui, dans cette lecture, «*oublie complètement sa propre personnalité*» (page 162), vante l'écrivain : «*sa force et sa santé, le sentiment qu'il a des choses directes et simples*» (page 161), déclare qu'il trouve chez lui une «*extraordinaire sensation de délice et de vigueur*» (page 162). Au contraire, Charles Tansley se met à «*déblatérer contre ces romans dont il ne sait rien, absolument rien*» (page 144).

- Sont mentionnés aussi Jane Austen (page 144), Tolstoï (page 147 ; il est question d'"*Anna Karénine*") et, évidemment, Shakespeare (pages 65, 146).

- Sont cités des vers :

- Ceux qui sont prononcés par Mrs Ramsay et Mr Carmichaël (pages 150-151) et lus par Mrs Ramsay (page 160) sont extraits du poème "A garden song": «Come out and climb the garden-path, Luriana Lurilee, The China rose is all abloom [...] And all the lives to bee / Are full of trees and waving leaves». Il fut composé en 1899 par Charles Isaac Elton (avocat et politicien du XIXe siècle), ne fut longtemps connu que par un cercle étroit d'amis qui le transmettaient oralement, ne fut publié qu'en 1945 dans l'anthologie "Another world than this" ("Un autre monde que celui-ci") établie par les amis de Virginia Woolf, Vita Sackville-West et Harold Nicolson.

- Les deux vers lus par Mrs Ramsay page 161 sont les premiers du poème "Siren's song" ("Chant de la sirène") de William Browne (poète du XVIIe siècle): «Steer, hither steer your winged pines, / All beaten mariners!».

- Le vers «Ni célébrer la rose aux profondeurs vermeilles» isolé page 163, et les deux vers «On aurait dit l'hiver encor. Vous étiez loin. / Je jouais de cette ombre en y mêlant la vôtre» (page 164) appartiennent au "Sonnet XCVIII" de Shakespeare où on lit:

«Nor praise the deep vermilion in the rose [...]

Yet seem'd it winter still, and, you away,

As with your shadow I with these did play.»

- Les mots: «Nous périmes [...] chacun tout seul» (pages 223, 228) puis les deux vers: «Mais moi, sous une mer plus rude, / J'ai roulé plus profondément», que Mr Ramsay, sur le bateau, «dit doucement, d'une voix lamentable» (page 224), dont on s'attend à ce qu'il les reprenne (page 274), sont extraits du poème "The castaway" ("Le naufragé") du poète du XVIIIe siècle William Cowper, qui parle d'un marin qui est balayé à la mer pendant une tempête: «We perished, each alone: / But I beneath a rougher sea, / And whelmed in deeper gulfs than he.»

- Joue surtout un grand rôle le poème d'Alfred Tennyson, "The charge of the light brigade", qu'il écrivit à la suite de la bataille de Balaklava (page 33) qui eut lieu, pendant la guerre de Crimée, le 25 octobre 1854, et où, par suite, dit-on, d'une erreur dans la transmission d'un ordre, se déroula une charge absurde, désastreuse mais héroïque, de la cavalerie anglaise dirigée par Lord Cardigan; le poème, écrit en décembre de la même année, exalta le patriotisme et, en Angleterre, jouit d'une popularité analogue à celle, en France, de "L'expiation" de Victor Hugo. Mr Ramsay, qui se veut un héros, est obsédé par le poème, en cite des passages à plusieurs reprises:

- «sous les balles, sous les obus, rafale ardente» (page 32), traduction de «Storm'd at with shot and shell»;

- «Tous cavaliers hardis et sûrs» (page 33), traduction de «Boldly they rode and well»;

- «Erreur! Erreur fatale!» (pages 35, 43, 49, 52, 53), traduction de «Someone had blundered».

- Il se voit «chevaucher dans toute sa splendeur, implacable comme un coup de tonnerre, traversant avec la férocité d'un oiseau de proie la vallée de la Mort [on lit: «valley of Death» dans le poème] à la tête de ses hommes»; il se dit: «La mitraille s'abat mais rien ne nous arrête, tous cavaliers hardis et sûrs, lancés dans la vallée où la mort se tient prête.» (page 50).

- Des vers sont finalement produits par le vieux poète oublié Augustus Carmichaël qui, manifestant bien qu'«il croit quelque peu à l'inutilité de l'action» (page 262), ne fait que dormir, rêver ou «consacrer ce repos à faire la chasse aux mots» (page 229), à «ruminer ses vers» (page 132), à cultiver «sa poésie et ses énigmes» (page 240), car il croit aussi «à la suprématie de la pensée» (page 229) et recherche la perfection poétique. Lily Briscoe, qui «n'a jamais lu un vers de lui, croit savoir néanmoins que ses poèmes se déroulent avec une lenteur sonore. Ils donnent l'impression d'être mûris, bien à point. Ils parlent du désert et du chameau. Ils parlent du palmier et du coucher du soleil. Ils sont extrêmement impersonnels, parlent un peu de la mort et très peu de l'amour.» (page 260). C'est un aperçu plutôt moqueur d'une poésie qu'on pourrait qualifier de parnassienne. Or voilà que, de façon surprenante, il «publie un recueil de poèmes qui a un succès inattendu» parce que «la guerre a fait revivre le goût des vers» (page 183), et «il est en train de devenir fameux» (page 259), ce qui ajoute encore à la moquerie!

## La peinture

Virginia Woolf connaissant cet art grâce sa sœur, Vanessa, le roman en présente tout un éventail de pratiques diverses.

Si la «*coupe de fruits jaune et violette*» arrangée par Rose, qu'admire sa mère, «*la fait penser à quelque trophée arraché au fond de la mer, au banquet de Neptune, à cette brassée où l'on distingue les feuilles de vigne que Bacchus porte sur son épaule (dans certains tableaux) au milieu des peaux de léopards et des zigzags rouge et or que font les torches.*» (page 132), parmi ces tableaux, on peut mentionner celui de Peiter van Balen, peintre flamand du XVIIe siècle, intitulé "*Banquet de Cérès, Bacchus, Vénus et Neptune*", où Bacchus, qui est debout face à Neptune, porte en effet sur son épaule une «*brassée où l'on distingue des feuilles de vigne*».

Est évoquée la technique ancienne des «*amis de la grand-mère*» de Mrs Ramsay qui «*mélangeaient eux-mêmes leurs couleurs, les broyaient ensuite et, enfin posaient sur elles des lignes humides pour les empêcher de se dessécher*» (page 28), qui faisaient donc des aquarelles.

Puis sont quelque peu ridiculisées par la romancière les œuvres conventionnelles des «*artistes*» qui viendraient en été sur l'île, et qui, suivant l'exemple donné par un certain Paunceforte qui a imposé «*la mode [...] de tout voir sous un aspect pâle, élégant et à demi transparent*» (page 35), font des tableaux «*verts et gris avec des barques couleur citron et des femmes roses sur la plage*» (page 28), leur technique consistant à «*alléger et estomper la couleur, idéaliser les formes*» (page 72). On a indiqué qu'est ainsi décrite la production des peintres de «*l'école de Newlyn*», en Cornouailles.

Surtout, une bonne part du roman est consacrée au travail de la peintre qu'est Lily Briscoe, dont on ne sait si elle s'est déjà livrée à cette activité auparavant, ou si elle ne tient à peindre cet être d'exception que constitue pour elle Mrs Ramsay que pour pouvoir assouvir son besoin de la contempler en la faisant poser. Elle a décidé de se placer en plein air, de travailler «*sur le motif*» pour la montrer assise à la fenêtre du salon et en train de lire pour son petit garçon, James, un conte de Grimm.

Elle manifeste une forte sensibilité à la réalité du spectacle qui l'intéresse, la blancheur de la maison se détachant sur le vert d'une haie :

- «*Tous ses sens avivés, elle regarde avec tant d'intensité que la couleur du mur et, au-delà du jacmanna, se grave dans ses yeux en traits de feu*» (page 34).
- «*Le jacmanna est d'un violet brillant ; le mur déploie sa blancheur. Elle n'aurait pas estimé loyal de se dérober à l'éclat de ce violet ni à cette immense blancheur puisqu'elle les voit ainsi*» (page 35).
- «*Et puis, sous la couleur, il y a la forme. Elle voit tout avec une irrésistible netteté*» (page 35).
- «*L'herbe conserve une couleur verte d'une teinte profonde et douce. [...] La draperie de verdure [de la maison] s'étoile de fleurs violettes de la passion*» (page 36).
- «*Les plants de tritoma [sont] de la couleur de ces braseros où brûle un charbon bien clair*» (page 36).
- Elle ressent «*la pulsation de la couleur [qui] inonde le golfe de bleu*» (page 37).
- De retour dans la maison dix ans plus tard, elle entend «*la voix murmurante de la beauté du monde*» (page 193).

Mais elle est surtout sensible à la mère et son fils : «*Dès qu'elle lève les yeux et les aperçoit, elle est envahie par ce qu'elle appelle "l'état d'amour". Ils appartiennent aussitôt à cet univers irréel qui vous pénètre et vous transporte et qui est le monde vu à travers les yeux de l'amour. Le ciel s'attache à eux ; les oiseaux chantent à travers eux. Et, chose plus passionnante encore, elle sent en outre, en voyant Mrs Ramsay s'avancer puis battre en retraite, et Mrs Ramsay s'asseoir à la fenêtre, et le nuage se mouvoir et l'arbre s'incliner, que la vie, à force d'être faite de ces petits incidents distincts que l'on vit un à un, finit par faire un tout qui s'incurve comme une vague, vous emporte et, retombant, vous jette violemment sur la grève*» (page 70). Elle est donc trop envahie par sa sentimentalité.



De ce fait, s'il est difficile pour tout créateur de passer de l'émotion à la réalisation (pour Matisse, «l'artiste est l'homme capable d'organiser ses sensations»), cela l'est particulièrement pour elle qui constate que *«tout ce qui semble simple en théorie devient en pratique immédiatement complexe»* (page 213). *«Elle subit un assaut de ces démons qui font souvent monter les larmes à ses yeux, et rendent terrible ce passage de la conception à l'exécution»* (page 35). Si elle *«voit la couleur brûler sur une armature d'acier, la lumière d'une aile de papillon posée sur les arches d'une cathédrale, de tout cela, il ne reste que quelques touches jetées au hasard sur la toile.»* (page 72). Elle se plaint amèrement : *«C'est un drôle de chemin à parcourir que celui du peintre. On n'en finit pas d'avancer, plus loin, toujours plus loin, si bien qu'à la fin on a l'impression de se trouver absolument seul, sur une planche étroite qui domine la mer.»* (page 231).

Se disant que *«Mrs Ramsay est sans contredit le plus délicieux des êtres»*, elle se rend compte que, sur sa toile, *«elle est différente de cette forme parfaite»* (page 72), *«qu'elle n'a distingué clairement qu'une fois»* une «vision» qu'elle *«doit maintenant chercher à tâtons au milieu des haies, des maisons, des mères et des enfants, de tout ce qui compose son tableau»* (page 78), Virginia Woolf devant cette notion de vision, c'est-à-dire de la forme qui doit permettre de cerner d'aussi près que possible le sentiment, à son ami, le critique d'art Roger Fry qui voulait que l'artiste parvienne à *«rassembler les données de sa vision en un tout spirituel»*.

*«En grattant sur sa palette tous ces monticules de bleu et de vert qui lui apparaissent maintenant comme de simples mottes d'une substance inerte»*, elle se demande : *«Mais pourquoi différente, et comment différente?»* (page 72).

Elle est troublée encore par l'*«immense blancheur»* (page 35) que déploie le mur de la maison. Dans la première partie comme dans la troisième, elle a du mal avec *«cet espace qui la gêne»*. Au cours du dîner, elle décide : *«Je mettrai cet arbre plus au milieu»*, et, pour s'en souvenir, *«prend la salière et la pose sur une fleur de la nappe»* (page 117).

Elle ne manque pas non plus de rester sous le coup de la condamnation prononcée par Charles Tansley : *«Les femmes sont incapables de peindre»* (page 72). En conséquence, elle ne cesse de déprécier son travail : *«C'est mauvais, c'est mauvais, c'est infiniment mauvais !»*, et *«elle en aurait pleuré»* (pages 71-72). Trop sensible au jugement extérieur, elle a du mal à *«supporter la terrible épreuve de voir quelqu'un examiner sa peinture»* (page 76), même son ami, Mr Bankes. *«Sortant son canif de sa poche [comme le fait Peter Walsh dans "Mrs Dalloway"], il tapote la toile»*, et, *«dans un esprit scientifique, avec une bonne foi complète»* (page 78), il lui pose des questions, demande ce *«qu'elle veut représenter par ce triangle violet»* (page 77) ; elle se défend alors en indiquant qu'*«elle n'a pas cherché à faire de la ressemblance»* (page 77), en expliquant *«qu'une lumière qui se trouve ici appelle une ombre là, et ainsi de suite»* (page 236), en prenant finalement *«son attitude de peintre au regard vague et aux gestes distraits»*, en *«subordonnant toutes ses impressions de femme à quelque chose de plus général»* (page 78). Si elle s'empêtre dans ses explications, elle souffre surtout parce que *«cette toile a été vue ; elle lui a été dérobée»* (page 79). De plus, comme Mr Bankes croit bon de lui parler des tableaux célèbres qu'il a vus dans des musées (à Amsterdam, Rome, Padoue [page 101]), elle se demande : *«Peut-être vaut-il mieux ne pas voir de tableaux : ils ne font que vous rendre à jamais mécontent de votre propre travail»* (page 101).

Mais, figure de l'artiste qui se distingue par sa recherche d'indépendance, elle affirme : *«Je continuerai toujours à peindre parce que cela m'intéresse»* (page 102). *«Elle se jure qu'à tous ces monticules de bleu et de vert elle insufflerait une âme, les obligerait à vivre, à se répandre, à se plier demain à sa volonté.»* (page 72). Au cours du dîner, *«songeant soudainement qu'elle aussi a son travail»* (page 117), exaltée par *«la perspective de peindre le lendemain»* (page 127), *«dans un éclair, elle voit son tableau»* (page 117).

Si elle ne l'a pas terminé lors de son séjour sur l'île avant la guerre, elle a, pour y penser continuellement, *«fait comme un nœud dans son esprit»*, et on apprend qu'alors qu'*«elle s'avancit dans Brompton Road ou se coiffait, elle se surprenait à peindre ce tableau, à promener son regard sur lui et à défaire ce nœud en imagination»* (page 212).

Après la guerre, de retour sur l'île, elle est «*décidée*» à terminer son tableau, à retrouver la scène qu'elle avait peinte auparavant pour enfin faire revivre sur sa toile le personnage de Mrs Ramsay assise à la fenêtre du salon. Elle détermine l'endroit exact où «*elle s'était mise dix ans auparavant*» (page 200). Elle cherche à «*trouver la relation entre ces masses*» dont «*elle n'avait cessé de se préoccuper pendant toutes ces années*» (page 200). Elle «*place sa toile neuve sur son chevalet*» (page 202). Mais, Mr Ramsay présent, «*elle ne peut rien faire*» (page 200).

Quand les excursionnistes sont partis, elle se sent à la fois «*attirée là-bas*», vers le bateau, et «*fixée ici*», par sa toile qui lui «*semble diriger sur sa personne un froid regard*», «*cette blancheur irréductible la dévisageant*» tandis que «*des lignes s'entrecroisent, se découpent, [que] se détache la masse de la haie avec sa verte cavité faite de bleus et de bruns*» (page 212). Si «*elle assure sa main et prend son pinceau*», elle ne sait «*où commencer*» ; puis «*elle donne son premier coup d'un mouvement brusque et décidé*», en ayant cette «*sensation curieuse, celle d'être à la fois poussée en avant et retenue en arrière*» (page 213), car son problème est toujours d'«*échanger la fluidité de la vie pour la concentration de la peinture*» (page 214). Elle entend encore la «*voix qui disait qu'elle ne sait pas peindre, qu'elle est incapable de créer*» (pages 214-215), et le souvenir de Charles Tansley la trouble. Cependant, «*la succession des pauses et des frémissements finit par devenir un mouvement dansant et rythmé*», et elle parvient à «*hacher sa toile de traits nerveux et bruns qui, sitôt posés, contiennent un espace qu'elle sent lui opposer sa présence énorme*» (pages 213-214). On la voit se mettre «*à toucher périlleusement les bleus et les terre de Sienne*», tandis que «*son pinceau s'agite de divers côtés*» (page 215).

Ne pouvant résoudre le problème que lui pose son tableau, il lui faut «*se reposer un instant*», se poser la question du «*sens de la vie*» (page 217), sans compter qu'elle observe la progression du bateau vers le phare, qu'elle médite sur Mrs Ramsay, qu'elle se raconte la triste histoire des Rayley, qu'elle se souvient de Mr Bankes, qu'elle souhaite pouvoir parler à Mr Carmichaël, qu'elle s'amuse à «*tourmenter avec son pinceau*» des fourmis (page 263), que, surtout, elle est toujours obsédée par le souvenir de Mrs Ramsay, qu'elle revoit la scène de la plage qui a «*survécu, d'un contour si net, si bien éclairé, visible jusqu'au moindre détail*» (page 229), ce qui inonde ses yeux de larmes qui l'empêchent de voir son tableau ! Elle est donc beaucoup trop distraite par des pensées parasites qui, pourtant, semble-t-il, nourriraient son œuvre.

Y revenant, si elle dit «*détester traiter la peinture comme un jeu*» (page 203), elle veut que son tableau soit «*beau et brillant sur la surface, duveté, évanescent, fait de couleurs se fondant les unes dans les autres comme celles de l'aile d'un papillon ; mais là-dessous il faut que la texture soit assemblée comme avec des boulons. Ce doit être quelque chose qu'on pourrait agiter d'un souffle et, en même temps, qu'on ne pourrait pas déloger avec un attelage de chevaux.*» (page 230).

Si «*elle presse son tube de peinture verte*» (page 231) ; si «*elle attaque le problème de la haie*» (page 242) ; si elle se dit qu'«*il faut regarder toujours, sans laisser une seconde se relâcher l'intensité de l'émotion [...] il faut tenir son tableau*» (page 269) ; si «*sa toile [...] est là avec tous ses verts et ses bleus, ses zébrures perpendiculaires et latérales*» (page 277), il reste que, «*dans la composition*», «*il y a quelque chose de défectueux*», et qu'elle veut réduire «*la discordance*» (page 258). Elle est toujours obsédée par la blancheur qui subsiste au centre de son tableau, mais, alors qu'elle avait auparavant résolu le problème en y plaçant un arbre, désormais elle ne sait que faire de «*la marche du salon qui est vide*» (page 261). Or, comme elle est obsédée par Mrs Ramsay, elle croit l'y entrevoir, retrouvant «*la silhouette d'une femme, paisible et silencieuse*» mais «*le regard baissé*» (page 237) ; on peut supposer que c'est lorsque lui revient ce regard qu'elle a de nouveau sa «*vision*» (page 278). Et elle, qui se disait que ce tableau, «*on l'accrochera au mur d'une mansarde*», qu'«*il sera détruit*», ajoutant : «*Mais qu'importe?*» (page 277), peut donc, en découvrant ce qui lui manquait pour vivre hors de l'espace et du temps, le finir en y «*traçant un trait*» (page 278).

Ainsi c'est le miracle de la «*vision*» et non la technique qui lui permet d'atteindre la forme idéale du tableau, de le terminer au moment où le bateau des Ramsay touche au phare, comme termine son roman la romancière, qui s'est donc dissimulée derrière son personnage, ses méditations sur la peinture ayant été une façon pour elle d'explorer son propre processus créatif, qui a donc

certainement voulu que la création du tableau soit une sorte de mise en abyme du roman, son symbole.

À part sa prétention intenable de faire du lieu de l'action l'île de Skye, Virginia Woolf a su présenter, dans *"La promenade au phare"*, un riche ensemble de notations diverses, qui vont de simples éléments physiques ou sociaux jusqu'aux plus hautes préoccupations intellectuelles et artistiques.

## Intérêt psychologique

Dans *"La promenade au phare"*, Virginia Woolf voulut saisir l'insaisissable de l'intime en privilégiant l'introspection, les monologues intérieurs, le «courant de conscience», en nous baignant dans les méandres des pensées et des perceptions de personnages qu'elle soumit à la fois à son ironie et à sa tendresse. Elle enregistra leurs ruminations des événements passés, leurs analyses en boucle de scènes vécues ou imaginaires, leurs supputations à propos d'un futur plus ou moins proche qui empêchent de vivre l'instant présent, leurs ambitions, leurs délires et leurs fantasmes. Elle montra l'évolution des sentiments au sein d'un même être au contact d'un autre, ou au contact d'un objet car tout influe sur nos sensations, et nos sentiments font changer notre point de vue sur les objets et les autres, l'interaction étant constante et sans fin. Elle se consacra à cette recherche qu'elle attribua à James : *«Il se met à chercher dans la série infinie d'impressions que le temps a déposées sur son cerveau, feuille à feuille, pli à pli, avec une incessante douceur ; il fouille dans les parfums, les sons, les voix parmi lesquelles il en est d'aigres, de profondes, de délicieuses ; dans le passage des lumières et le tapement des balais ; le froufroutement, le silence de la mer.»* (page 227).

Examinons ces personnages dans un ordre dépendant principalement de l'importance qui leur fut accordée :

### Mr Carmichaël

Si, à Oxford, où il fut le condisciple de Mr Ramsay (page 149), il avait fait *«la connaissance d'une jeune fille»*, il avait eu *«un mariage au commencement de sa carrière»*, avait été chassé de la maison par sa femme qui trouvait qu'*«il était mal tenu ; [qu'] il laissait tomber des choses sur ses vêtements ; [qu']il était assommant comme peut l'être un vieil homme qui n'a rien à faire en ce monde.»* (page 62). Ensuite, il avait connu *«la pauvreté»*, *«un départ pour l'Inde»*, d'*«innombrables misères»* (page 62). Chez les Ramsay, où ce *«pauvre homme malheureux»*, quelque peu écornifleur, *«cherche tous les ans un asile»* (page 62), on le voit *«très grand»*, *«d'aspect monumental»* car son *«ample bedaine»* (page 24) lui donne une *«forme rubiconde»* (page 206). Il est *«très calme»*, *«d'aspect contemplatif»* (peut-être parce qu'*«il prend de l'opium»* [page 61]). *«Ne trahissant jamais rien de ses pensées ni de ses émotions»*, il est *«toujours satisfait et digne»* (page 132). Il *«embrasse»* tous les autres *«dans une vaste et léthargique bienveillance»* (page 24). *«Passant en traînaillant»* (page 61), il va s'étendre *«toute la journée sur la pelouse»* (page 132) où il est gagné par *«une somnolence faite de gris et de vert»*. Il *«se faufile toujours assez maladroitement lorsqu'il passe devant la fenêtre de la salle à manger, un journal sous le bras, pour essayer d'éviter Mrs Ramsay que, pour une raison ou une autre, il n'aime pas beaucoup. [...] Il la salue. Il fait halte de mauvaise grâce. [...] Il y a en elle quelque chose qu'il n'aime pas. Peut-être est-ce son autorité, son assurance, le côté positif de sa nature? Elle va tellement droit au but !»* (page 260). Pourtant, comme elle a vu *«l'odieuse créature»* qu'était sa femme le *«chasser de la maison»* (page 62), elle *«s'ingénie à lui donner des témoignages d'amitié»* (page 62). Mais il *«la tient en suspicion»*, pensant que *«tout ce désir qu'elle a de donner, de venir en aide, n'est que vanité»*, qu'elle veut *«qu'on l'admire»* (page 68). Au cours du dîner, ils portent tous deux intérêt à la *«coupe de fruits»* (pages 132-133). À la fin, il se joint à Mr Ramsay alors qu'il prononce des vers, et s'incline devant Mrs Ramsay *«comme pour lui rendre hommage»* (page 151). Comme on l'a déjà vu, il est lui-même poète. Il fait *«la chasse aux mots»* (page 229), *«fait sans fin des acrostiches»* (page 64), *«rumine ses vers»* (page 132), cultive *«sa poésie et ses énigmes»* (page 240). Selon Lily Briscoe, *«ses poèmes se déroulent avec une lenteur sonore. Ils donnent l'impression d'être mûris, bien à point. Ils parlent du désert et du chameau. Ils parlent du palmier et du coucher du*

soleil. Ils sont extrêmement impersonnels, parlent un peu de la mort et très peu de l'amour.» (page 260). Or voilà que, de façon surprenante, il «publie un recueil de poèmes qui a un succès inattendu» parce que «la guerre a fait revivre le goût des vers.» (page 183), et «il est en train de devenir fameux» (page 259).

Mais, quand il est de retour sur l'île, Lily Briscoe constate qu'«il est comme il a toujours été» (page 259), même si ses «yeux de chat» sont devenus «fumeux, d'un vert vague» (page 238). Sa «forme rubiconde affiche sa prospérité dans un monde endeuillé» (page 206) ; il «souffle et halète comme un monstre marin» (page 255) ; il «balance sa pantoufle au bout de son pied» (page 259). Il est alors, pour elle, «un indéchiffrable vieillard [...], faisant sereinement la traversée d'un monde qui satisfait à tous ses besoins» (page 240). «Il y a en lui quelque chose de distant. Il a très peu besoin des gens.» (page 260). Il continue à dormir, à rêver. Elle pense que, comme elle, «il croit quelque peu à l'inutilité de l'action, à la suprématie de la pensée» (page 262), et que la mort de Mrs Ramsay «donne un coup de pouce à sa conception du monde» (page 262). Elle voit en lui «une créature repue d'existence» (page 238) mais qui y «a perdu tout intérêt» (page 259). Il lui paraît «un dieu antique et païen, avec son poil hirsute mêlé de brins d'herbe et son trident dans la main». [...] Il reste là, étendant les mains sur toute la faiblesse, toute la souffrance de l'humanité.» Il lui semble «laisser tomber de sa grande hauteur une couronne de violettes et d'asphodèles qui, descendant lentement et toute frémissante, finit par se poser sur le sol.» (page 277).

Ne serait-il pas, du fait même de son isolement, le détenteur de la sagesse?

#### Minta Doyle :

Elle est invitée chez les Ramsay vraisemblablement parce qu'elle est la fille d'un député des Communes qu'ils connaissent.

Cette jeune fille de «vingt-quatre ans» (page 87) sent que «son halo de brume dorée flotte autour d'elle» (page 134). En effet, elle montre de «l'ardeur» (page 148), se dégage d'elle une «chaude animation» (page 135). Qu'elle soit «si garçon» (page 83) expliquerait l'intérêt qu'elle montre à l'égard de Nancy, et qui trouble celle-ci (page 104)? Andrew apprécie qu'elle «porte des vêtements plus raisonnables que la plupart des femmes» («des jupes très courtes et des culottes noires» !), qu'elle se révèle «assez bonne marcheuse» et téméraire (page 104), qu'elle «ne paraît pas attacher d'importance à ce qu'elle dit ou fait» (page 105). Ainsi, alors que Mr Ramsay lui parle de George Eliot, elle avoue ne pas se souvenir de la fin de "Middlemarch" (page 134) ; Lily Briscoe se rappelle qu'il lui prêtait des livres, mais se demande si elle les lisait (page 229) ; surtout, «douée d'un instinct pénétrant [c'est de l'ironie !], elle dit lourdement, absurdement qu'elle ne croit pas que personne puisse éprouver un plaisir réel à lire Shakespeare» (page 146). Comme, à la façon de Mélisande qui, dans "Pelléas et Mélisande" de Maeterlinck (puis Debussy), prétend avoir perdu sa bague dans une grotte, elle indique avoir perdu sa broche, «la broche de sa grand-mère», Mr Ramsay la taquine à ce sujet, la traite de «petite sott» (page 135), et «elle n'est pas loin d'être terrifiée par lui - il est tellement intelligent !» (page 134).

Elle est amoureuse de Paul Rayley, qui est, pour Lily Briscoe, un «charmant jeune homme au profil de camée» (page 140), tandis que Mrs Ramsay, qui trouve que «ses façons avec elle sont délicieuses comme sont délicieux son nez aigu et ses yeux bleus brillants», qu'«il est si plein d'attentions» (page 136), sait qu'«aucune femme ne regarderait Charles Tansley tant qu'il serait dans la même pièce» (page 141). Et elle souhaite que la promenade soit l'occasion d'une décision de fiançailles. Or ils y sont découverts «enlacés, probablement en train de s'embrasser» (page 106). Comme, à cette occasion, Minta a perdu sa broche, et que «la marée arrive très vite» (page 107), le jeune homme décide de «planter sa canne à l'endroit où ils s'étaient assis et de revenir le lendemain à marée basse», affirmant qu'«il est célèbre pour son habileté à trouver les choses», tout en pensant qu'«il irait en acheter une autre à Edinburgh» (page 108 ; on aurait dû lire «Édimbourg» !). Toutefois, il est «affolé à la pensée de ce qu'il a osé faire. Ç'a été de beaucoup le moment le plus dur de sa vie lorsqu'il a demandé à Minta de devenir sa femme.» (page 109). Il envisage de confier à Mrs Ramsay : «Ça y est, grâce à vous» car il pense qu'elle semble lui dire : «Oui, vous en êtes capable» (pages

109-110). Elle l'apprécie parce qu'il n'est pas «livresque» (page 147), qu'il est un de ces «*simples d'esprit [...] qui n'ennuient personne avec leurs mémoires*» (page 136) ; d'ailleurs, quand il essaie de parler des «*livres qu'il a lus dans son enfance*» (page 146), qu'il évoque Tolstoï, il n'a que de vagues souvenirs d'"Anna Karénine" (page 147). Et, «*comme tous les gens stupides, il a une espèce de modestie, une façon de prendre en considération les sentiments de son interlocuteur auxquels elle trouve du charme, au moins une fois en passant.*» (page 147). Placé à côté d'elle, il est «*tout tremblant quoique, en même temps, distrait, absorbé, silencieux*» (page 138). Il affirme encore, au sujet de la broche : «*Je la trouverai*» (pages 139). Mais «*il se met à rire*» quand Lily Briscoe déclare vouloir l'aider (page 139). C'est qu'elle est séduite, elle aussi, par celui qu'elle appelle «*un apache*» car il fait «*le flambard et l'insolent*» (page 140), et elle le voit «*prêt pour les aventures, lancé sur les flots et méprisant du danger.*» (page 138).

Or elle découvre plus tard qu'alors que ce fiancé imaginait que lui et Minta, une fois mariés, «*se retireraient dans la solitude et se promèneraient toujours, lui la conduisant et elle se pressant contre lui.*» (page 109), «*les choses [pour eux] s'étaient gâtées après la première année, ou à peu près ; ce mariage n'avait pas bien réussi.*» (page 232) ; elle avait pu, quand elle était allée «*les voir*» (page 233), assister à «*une succession de scènes*», «*construire tout un édifice*» parce que «*Paul avait dit qu'il "jouait aux échecs au café"*» (page 232) ; elle avait pu constater que «*les rapports entre mari et femme étaient horriblement tendus*» (page 233), qu'«*il s'était épris d'une autre femme*», mais que «*cette alliance, loin de briser l'union du ménage [...] l'avait consolidée*» (pages 233-234).

Ce couple apporte donc une nette contradiction à la conception idyllique du mariage que se fait Mrs Ramsay !

### Charles Tansley

Appartenant à une «*famille nombreuse, neuf frères et sœurs*», «*son père travaillant pour vivre : il est pharmacien. Il tient un magasin*» (page 26), c'est un jeune homme pauvre qui «*a gagné sa vie depuis l'âge de treize ans*», qui «*s'est chargé de l'éducation de sa petite sœur*» (page 263). «*Il lui arrive souvent de se passer de pardessus l'hiver*» (page 26) ; il ne porte que de «*vieux pantalons de flanelle*» (page 119). Il se sent lui-même «*très fruste, très isolé, très solitaire*» (page 119), «*à l'écart de la vie des autres*» (page 23), «*méprisé par tout le monde*» (page 119).

En effet, ces bourgeois que sont les Ramsay trouvent qu'il «*fait parade de sa pauvreté, de ses principes*» (page 216). Les enfants se moquent de lui en l'appelant «*le petit athée*» (page 18), estiment qu'il est «*un bien misérable échantillon de l'espèce humaine, tout en bosses et en creux. Il ne sait pas jouer au cricket ; il a des façons fouineuses et fuyantes. Avec ses airs sarcastiques, il n'est, dit Andrew, qu'une sale bête.*» (page 20), Ils se plaignent de son constant «*souci de défendre son moi*» (page 26), de son besoin systématique de monopoliser la parole quel que soit le sujet de conversation, dans le seul but de briller ; de sa volonté de détruire un à un les arguments des autres, de réduire tout le monde au silence, de «*bouleverser les proportions du monde dans l'esprit de chacun*» (page 262).

Il est vrai que, «*pour se mettre en avant*», pour complaire au maître de maison, lui aussi «*rebuffe le petit garçon*» qu'est James (page 32), assène lui aussi qu'«*il n'y aura pas moyen d'aller au Phare demain*» (page 118). Pour cette raison, Mrs Ramsay est heureuse de constater qu'au cours d'une discussion entre hommes «*il a dû être débarqué*» (page 32), et elle méprise, elle aussi, celui qui est, au contraire de Paul Rayley, un homme «*livresque*» (page 147), qui ennue tout le monde avec son mémoire (page 136), qui est de ces «*gens très forts qui font des thèses*» (page 81), un de «*ces jeunes gens qui singent son mari*» (page 31) ; au cours du dîner, elle pense qu'«*il pourrait leur donner instantanément tous les renseignements dont ils ont besoin sur les livres. Mais ce qu'il dit est tellement rempli de "Est-ce que je dis bien ce qu'il faut? Produis-je une bonne impression?" qu'on est à la fin mieux fixé sur son compte à lui que sur celui de Tolstoï.*» (page 147).

Pour sa part, il éprouve, «*pour la première fois de sa vie, une extraordinaire fierté*» en accompagnant, lors d'une de ses visites de charité, celle qui est «*la plus belle personne qu'il ait jamais vue.*» (page 29). Au cours du dîner, il tente de briser son isolement en s'adressant à elle, «*aurait voulu pouvoir trouver quelque chose à lui dire qui lui montrerait qu'il n'est pas un pédant tout sec.*» (page 120). Or,

comme elle lui pose la question : «*Vous ne craignez pas la mer?*», il est prêt à y répondre avec beaucoup d'agressivité ; mais, se rendant compte que celle-ci est tout à fait inappropriée, «*il se contente de dire qu'il n'a jamais eu de nausées de sa vie.*» (page 125). Selon elle, il est agressif parce que sa fille, Prue, dont elle craint qu'«*il ne tombe amoureux*» (page 95), «*ne veut pas se montrer gentille avec lui*» ; elle pense encore qu'«*il veut se mettre en avant et qu'il fera toujours la même chose jusqu'à ce qu'il ait obtenu sa chaire de professeur ou se soit marié ; alors il n'aura pas toujours besoin de dire : "Moi, moi, moi".*» (page 144). Selon Lily Briscoe, qui, il est vrai, pourrait être animée par la jalousie, «*il aimait*» Mrs Ramsay, et «*jouait pour elle le rôle de ces pages qu'on fouettait pour les fautes d'autrui. Elle se surprenait à flageller ses maigres flancs lorsqu'elle était en colère.*» (page 263). Pourtant, plus tard, elle se rend compte qu'«*il est complètement délaissé ; aucune femme ne le regarderait tant que Paul Rayley serait dans la même pièce*» (page 141). Lily Briscoe, ayant cru que «*le regard*» de Mrs Ramsay l'incite à être «*gentille*» avec lui, se contente d'un bref propos aimable (page 126). C'est que, si ces deux jeunes gens de milieu populaire devraient pouvoir s'accorder, elle trouve qu'«*il est l'être le plus dénué de charme qu'elle ait jamais rencontré*» (page 118) ; que «*tout en lui a une maigre fixité, un caractère nu et ingrat.*» (page 117). Pourtant, elle se souvient qu'un jour, sur la plage, il avait montré à son égard «*toute la gentillesse dont il était capable*» en faisant avec elle des ricochets (page 216).

Or il se montre tout à fait misogynne, car, pour lui, «*le cerveau masculin conserve sa grandeur même dans sa déchéance, toutes les femmes doivent rester dans l'ombre des travaux de leurs maris*» (page 25). Il déclare : «*Les femmes sont incapables de peindre ; les femmes sont incapables d'écrire.*» (pages 72, 119, 215.). Au cours du dîner, il se dit qu'«*il ne va pas se soumettre à la condescendance de ces niaisées de femmes.*» (page 118) ; il pense que, si «*on ne fait que causer, causer, causer et manger, manger, manger, c'est la faute des femmes. Elles rendent la civilisation impossible avec tout leur "charme", toutes leurs fadaises.*» (page 118) ; il estime que «*Ramsay s'est coulé en épousant une beauté qui lui a donné huit enfants*» (page 124).

En fait, ce qui l'anime, c'est une misanthropie fondée sur son sentiment de supériorité intellectuelle qui n'est que la compensation de son infériorité sociale. Au cours du dîner, lui qui, comme Mr Bankes, préférerait «*être seul dans sa chambre en train de travailler au milieu de ses livres*» (page 119), trouve «*idiot*» ce que ses commensaux disent (page 117) : comme Mrs Ramsay et Mr Bankes se seraient apparemment exprimé en français, lui, «*qui n'a aucune connaissance de cette langue, même parlée dans le cas présent en mots d'une seule syllabe, soupçonne aussitôt qu'on s'en sert sans sincérité*» ; croit pouvoir statuer : «*Ils en disent des sottises, ces Ramsay !*» ; envisage de «*faire une description sarcastique de ce qu'est la vie chez les Ramsay et de toutes les sonnettes qu'ils débitent*» (page 124).

Sa volonté de s'opposer systématiquement aux autres fait que, la discussion s'étant portée sur les problèmes des pêcheurs, il se met à «*déblatérer contre le gouvernement*» (page 128), Plus tard, comme il est question de Walter Scott, il «*déblatère contre ces romans*» (page 144), Enfin, Lily Briscoe l'entendra, «*pendant la guerre*», «*déblatérer encore contre quelqu'un*», «*prêcher l'amour universel*» (page 262), et cela même s'«*il s'est marié*» (page 262), ce qui apporte une contradiction à la conception de la vertu lénitive du mariage que se faisait Mrs Ramsay !

Or William Bankes s'était demandé si «*ce jeune homme un peu trop sûr de lui*» (page 129) ne serait pas «*l'homme qu'il faut*», le chef dont on a besoin puisqu'«*il semble dire : "Vous avez gaspillé vos existences. Tous, tant que vous êtes, vous avez tort. Pauvres vieux débris, vous êtes trop en retard pour pouvoir rattraper votre époque."*» ; «*pour un peu, il aurait pitié de ces personnes insignifiantes et cultivées qui, un de ces jours, seraient projetées dans l'espace comme des balles de laine ou des barriques de pommes par l'explosion de la poudre qu'il porte en lui.*» (page 126).

Virginia Woolf s'est donc plu à faire, un peu trop facilement, de Charles Tansley une tête de Turc, sinon un paria.

### William Bankes

Ce «*veuf*» qui «*dépasse la soixantaine*» (page 70), se sent se dessécher et se ratatiner. Mais il «*sent le savon*» (page 34), a «*l'aspect bien brossé*» (page 41), se signale par «*son air d'exactitude*

*scrupuleuse*» (page 41), par «*la propreté de sa mise, l'impersonnalité de ses manières et la blancheur scientifique dont il semble vêtu*» (page 70).

Il avait été un ami de Mr Ramsay, mais, désormais, «*la pulpe s'est retirée de leur amitié*» (page 38). Il a vu Mrs Ramsay «*pour la première fois*» alors qu'«*elle n'avait pas plus de dix-neuf ou vingt ans et était d'une beauté étonnante*» (page 237). Mais ce «*parfait gentleman*» (page 236), pour qui, selon Lily Briscoe, un «*trou dans le bas*» de Minta Doyle «*représente l'annihilation de la féminité, évoque des visions de malpropreté et de désordre [...] tout ce qu'il abhorre le plus.*» (page 231), a pour Mrs Ramsay un «*amour filtré et distillé, un amour qui jamais ne s'efforce d'atteindre son objet*» (page 70), sinon, aux yeux jaloux de Lily Briscoe, une véritable adoration (page 72). Se livrant à une «*contemplation silencieuse qui lui fait éprouver une immense gratitude*» (page 71), il lui trouve «*un pouvoir sublime, un don divin*» (page 71). Elle, elle l'apprécie parce qu'«*il a des amis dans tous les cercles de la société*» (page 121), qu'il connaît en particulier les Manning qu'elle fréquentait vingt ans auparavant (pages 120-121). Comme il voit dans le «*bœuf en daube*» «*un triomphe*», «*toute son affection, toute sa révérence pour lui étaient revenues*» (page 137).

Lily Briscoe fait de lui un éloge dithyrambique : «*Quelle sévérité, quelle belle intégrité dans cette nature ! "Je vous respecte [...] dans tous les atomes dont vous êtes fait ; vous n'êtes pas vain ; vous êtes entièrement dépourvu de considérations personnelles ; vous êtes plus fin et plus noble que Mrs Ramsay ; vous êtes le plus fin et le plus noble de tous les êtres humains que je connaisse ; vous n'avez ni femme ni enfant [...] vous vivez pour la science [...] ; vous louer serait vous insulter, héros au cœur pur et généreux !"*» (page 42).

Ce «*botaniste*» (page 34), «*si accaparé par son laboratoire*» (page 237), capable de «*dissenter prosaïquement pendant des heures [...] sur la présence du sel dans les légumes et l'abomination de la cuisine anglaise*» (page 42), est à la recherche de la vérité scientifique, et se dit, «*quand il a absolument démontré quelque chose sur le système digestif des plantes, que la barbarie est vaincue et le règne du chaos supprimé*» (page 71), ce qui est d'une ironie mordante ! Cependant, il est «*complètement à l'abri d'une vanité semblable*» à celle de Mr Ramsay (page 145), car «*il n'aime pas les compliments, étant différent en cela de la plupart des hommes*», juge Lily Briscoe (page 102). S'il sait, au cours du dîner, «*conserver une attitude d'exquise courtoisie*», il se dit, car «*il n'apprécie pas la vie de famille*» : «*Voilà quels sont les sacrifices qu'il faut faire à l'amitié*», et il pense : «*Que tout ceci a donc peu d'importance et est donc ennuyeux, quand on le compare à cette autre chose : le travail !*» (page 122). Et, assis à côté de Mrs Ramsay, «*une de ses plus vieilles amies*», il se reproche bientôt de «*n'avoir absolument rien d'autre à lui dire*», «*sent en lui la présence d'une ingrate rigidité*» (page 123), veut «*se forcer à parler*» (page 123), est même «*envahi par le sentiment du caractère désagréable de l'existence*» (page 128).

Ce scientifique n'en est pas moins féru de littérature (il «*fait l'éloge des romans de Walter Scott*», et déclare en lire «*un tous les six mois*» [page 144]) et amateur de peinture (il a visité des musées à Amsterdam, Rome, Padoue [page 101]). Voilà qui le rapproche de Lily Briscoe, et c'est par politesse et «*avec une bonne foi complète*» qu'«*il désire qu'elle lui donne des explications*» sur son tableau qu'il «*examine scientifiquement*» (page 78). Or Mrs Ramsay, qui «*songe qu'il est en train de prendre des allures de vieille fille*» (page 128), qui le plaint parce qu'«*il n'a ni femme ni enfants*» (page 116), voudrait les marier. En fait, lui, qui «*aurait pu être son père*» (page 34), s'il «*aime*» Lily Briscoe, s'il estime que «*son amitié pour elle a été un des grands plaisirs de sa vie*» (page 236), c'est parce qu'«*il peut parler avec elle de Ramsay sans aucunement se gêner*» (page 69). Et elle, qui se félicite de n'avoir pas cédé à l'incitation de Mrs Ramsay, avait constaté en allant le voir «*qu'il n'y a rien de joli chez lui*» (page 235), se rappelle leurs promenades à Hampton Court où «*il lui donnait des explications sur la perspective, l'architecture*», où il lui parlait (encore !) de son admiration pour la beauté de Mrs Ramsay (page 237).

William Bankes figure donc surtout pour fournir un contrepoint à Mr Ramsay.

### Les enfants Ramsay

Ils sont huit, très différents les uns des autres. Selon leur mère, qui voudrait qu'ils ne grandissent pas (page 85), ils sont évidemment «*tous pleins de promesses*» (page 84), Lors du dîner, «*presque*

*silencieux mais savourant une plaisanterie bien à eux», «ne se joignant pas facilement à la conversation, ressemblant à des guetteurs, à des experts, séparés des grandes personnes et installés au-dessus d'elles», ils sont unis par «quelque chose d'entièrement à part de tout, quelque chose qu'ils conservent jalousement comme un trésor pour s'en délecter dans leurs chambres» (page 148). Ils ont pour leur mère «ce sentiment profond, enseveli, inarticulé, que nous avons eu pour notre mère» (pages 112-113).*

Parmi eux, ceux qu'on ne connaît qu'alors qu'ils sont très jeunes ne reçoivent que peu d'attention. De Roger on ne sait que le nom. Jasper ne fait guère que se consacrer à la «*chasse aux oiseaux*» (pages 39, 43, 44, 94, 113) ou «*lancer des balles*» avec Prue. De Rose, on apprend que son «*amusement préféré*» est le choix qu'elle fait, chaque soir, des bijoux que sa mère va porter lors du dîner (page 112) ; qu'elle est dotée d'une «*sensibilité profonde*» qui, prévoit sa mère, la ferait souffrir (page 113).

Nancy joue un rôle plus important puisqu'elle est l'enfant qui se montre particulièrement moqueuse à l'égard de Charles Tansley, se faisant d'ailleurs alors réprimander par sa mère ; et, surtout, parce qu'elle part en promenade avec Minta, Paul et Andrew. C'est qu'elle se sent liée à celle-ci : «*Lorsque Minta lui prend la main et la met dans la sienne, Nancy, à son corps défendant, voit le monde entier s'étendre sous elle, comme si elle avait aperçu Constantinople*» (page 104), ce qui n'est pas une mention sans importance sous la plume de Virginia Woolf : en effet, elle était allée en Turquie en 1906 et en 1911, et elle aurait pu y faire une expérience sensuelle troublante dont le souvenir se retrouverait quand le nom de cette ville apparaît dans "*Mrs Dalloway*" et surtout dans "*Orlando*" ; d'autre part, son amie, Vita Sackville-West, avait écrit un recueil intitulé "*Constantinople : Eight poems*", qui avait été publié en 1915, et où étaient chantées les amours saphiques. Mais, quand Minta s'intéresse à elle, l'innocente petite fille qu'est Nancy se demande : «*Qu'est-ce que c'est qu'elle veut?*» (page 104). Et, plus tard, quand, sans l'avoir voulu, elle trouve «*Paul et Minta enlacés, probablement en train de s'embrasser*», elle est, comme son frère, gênée, et ils «*ne soufflent mot de qu'ils ont vu*» car «*ils n'ont nullement désiré que cette chose détestable se produise*» (page 107), cette scène rappelant celle où, dans "*La chambre de Jacob*", le petit garçon, qui parcourt les rochers de la plage à la recherche de crabes, découvre un couple d'amoureux allongés sur le sable. Au cours de la promenade encore, cette nouvelle Alice au pays des merveilles qu'est Nancy joue dans une flaque d'eau de mer, se sent «*comme hypnotisée*» par «*cette force [celle de la nature] dont l'irruption est terrible et la retraite inévitable*» ; elle ressent une «*immense émotion qui réduit au néant et pour toujours son propre corps, sa propre vie et les vies de tous les êtres qui sont au monde.*» (page 106).

Les deux enfants les plus âgés, Prue et Andrew, disparaissent pendant la guerre.

Prue est caractérisée par la «*beauté*» que lui attribue sa mère (page 99), mais aussi Mr Bankes qui l'appelle «*Prue la Belle - car Prue aurait de la beauté, pense-t-il. Comment pourrait-elle faire autrement?*» (page 40). Sa mère dit craindre que Charles Tansley «*tombe amoureux*» d'elle ; mais Mr Ramsay assure que, si elle l'épousait, il la déshériterait (page 95) ; or on apprend plus loin qu'elle «*méprise*» Charles Tansley (page 119), qu'elle «*ne veut pas se montrer gentille avec lui*» (page 144). Mais «*il y a sur son visage un rien de lumière qui semble être le reflet de l'ardeur de Minta [...] d'une animation heureuse, d'une anticipation de bonheur [...] Sans savoir de quoi il s'agit [...], elle «salue la venue» du «soleil de l'amour des hommes et des femmes», «regardant toujours Minta avec une curiosité timide*» (page 148). cependant, étant l'aînée, elle est, au cours du dîner, «*si occupée à veiller à ce que tout se passe bien, que c'est à peine si elle-même parle*» ; elle se reproche ce qui met son père en colère ; elle «*a l'air abattue pendant ces longs silences qui s'établissent entre ses parents*» (page 268). Voyant venir leur mère rendre visite aux enfants au moment de leur coucher, elle déclare : «*Voici l'être qu'il nous faut, comme s'il n'y eût eu qu'une seule personne au monde qui répondît à cette nécessité, sa mère. [...] Elle sentit le caractère extraordinaire du hasard heureux qui lui avait donné une mère pareille, et combien il lui serait impossible de jamais grandir et de quitter la maison.*» (page 157). S'étant mariée, elle meurt en couche.



Andrew est appelé par Mr Bankes «*Andrew le Juste*» car il aurait «*de l'intelligence*» (pages 39-40), mais son père voudrait «*le faire travailler un peu plus*» car «*il va perdre toutes ses chances d'obtenir une bourse*» (page 96). Il semble préférer le plein air, et, guide de l'excursion à travers l'île, il dit ne pas apprécier «*ces promenades qu'on fait avec des femmes*» (page 105). Cependant, il trouve que Minta «*est assez bonne marcheuse*», «*aime sa témérité tout en se rendant compte qu'elle ne lui sert guère*» (page 104), et il se plaint qu'elle «*ne peut pas maîtriser ses émotions*», statuant que «*les femmes en sont incapables*» (page 107). Il est tué en France (page 182) «*en une seconde par un obus*» (page 259). Il aurait pu devenir «*un grand mathématicien*» (page 259).

Après la guerre, on ne retrouve guère que deux enfants (Nancy n'est mentionnée que parce qu'elle a «*oublié de commander les sandwiches*» [page 198]), des adolescents désormais, que leur père oblige à l'accompagner vers le phare, ce qui fait qu'ils concluent un «*grand pacte - résister à la tyrannie jusqu'à la mort*» (page 220), qu'ils sont «*toujours irrités et silencieux, toujours fidèles à leur engagement de lutter contre la tyrannie jusqu'à la mort*» (page 221), qu'«*ils sont enchaînés à leur grief. On les a forcés ; on les a obligés à venir. Il les a dominés, une fois de plus avec son air sombre et son ton autoritaire ; il les a soumis à sa volonté, les a fait venir, par cette belle matinée, suivant son désir, pour apporter des paquets au Phare.*» (page 222).

Cam (diminutif de «*Camilla*») est d'abord une enfant «*sauvage et farouche*» (page 39), une «*terrible polissonne*» (page 79), qui «*grimpe sur les épaules de son père pour regarder un tableau*» (page 40), qui «*s'agite*» et «*se bat*» avec James (page 82), mais refuse de voir pendre dans la chambre l'«*horrible crâne*» d'un sanglier (page 154) car il est, pour elle, «*une terrible apparition qui étend ses cornes vers elle*», ce qui fait que sa mère doit l'entourer de son propre châle, avant de parvenir à la faire s'endormir (page 155).

Dans la troisième partie, alors qu'elle est âgée de «*dix-sept ans*» (page 201), elle aussi une nouvelle Alice au pays des merveilles, elle apprécie, au cours du voyage en bateau, «*la sensation d'aventure et de sauvetage*», l'«*évasion*» (page 252) ; elle est fascinée par «*la mer où tant de trésors sont contenus*» ; «*la vitesse l'hypnotise*» (page 222). À l'approche du phare, elle rêve d'une «*extraordinaire aventure*» (page 272). Le passage rapide «*le long des rochers*» lui donne l'impression de «*fuir devant la tempête*», et elle «*se raconte une histoire tout en sachant bien ce qui en est*» (page 273).

Si elle respecte d'abord «*le pacte*» de la résistance contre celui-ci (pages 220, 221, 222), comme elle est fascinée par la mer, «*le lien qui l'enchaîne à James se détend un peu*» (page 222). Cependant, quand son père, qui représente pour elle «*la supplication dans ce qu'elle a de plus pathétique*» (page 226), «*joue son rôle - celui d'un homme désolé, privé de sa femme, privé de tout*» (page 223), elle est «*choquée, outragée*» (page 224). Or il se met à la taquiner, se moque d'elle parce qu'«*elle ne connaît pas les divisions de la boussole*» ; James se rend alors compte qu'«*elle va capituler*» (page 225) ; et, en effet, elle se demande «*comment elle va répondre à la question de son père [...] comment elle va résister à la prière qui s'y trouve contenue*» (page 226). Elle vit donc un conflit de loyautés : si «*elle reste farouchement fidèle à son pacte, elle fait passer à son père, à l'insu de James, un gage secret de l'affection qu'elle a pour lui*» (page 227) car «*personne ne l'attire plus que lui ; elle admire ses mains, comme elle admire ses pieds, sa voix, ses paroles, sa précipitation, son caractère, ses bizarreries, son emportement, sa façon de dire carrément, devant tout le monde : "Nous périssons, chacun tout seul", et le caractère lointain de toute sa personne*» (page 228) ; dans son cabinet de travail, «*elle éprouvait une sorte de transe*», elle le trouvait «*délicieux et très savant, ni vaniteux ni tyrannique car [...] il lui demandait, avec toute la douceur possible, s'il y avait quelque chose qu'il pouvait faire pour elle.*» (page 253). «*Mais [elle considère que] ce qui demeure intolérable chez lui [...] c'est ce grossier aveuglement, cette grossière tyrannie qui avaient empoisonné son enfance et suscité tant d'amers orages*» (page 228) ; elle ne pourrait plus «*supporter une nouvelle explosion de la passion qui bout en lui*» (page 274).

Elle constate que son frère n'est pas «*exposé à cette pression, cette division de sentiment, cette extraordinaire tentation*» (page 228). Et elle voit en lui un «*édicteur de lois, les tablettes de l'éternelle sagesse ouvertes sur ses genoux*» ; il «*représente la divinité dans ce qu'elle a de plus austère*» (page 226). Quand le père reconnaît son habileté à la barre, elle, qui, «*de toutes les qualités humaines,*

*révère le plus la justice*» (page 226), devrait se réjouir ; mais elle dit plutôt à son frère, in petto : *« Vous avez fini par l'avoir, votre compliment »* ; et elle sait qu'*« il est si content qu'il ne voudrait regarder ni elle, ni son père, ni personne. »* (page 274). Elle continue à l'observer, à se demander ce qu'il peut voir au loin, ce qu'il peut penser (page 275).

### James

Inspiré à Virginia Woolf par son frère, Toby, il est d'abord l'enfant de *« six ans »* (page 15) dont, parce qu'il colorie des images, sa mère pense qu'il va *« devenir un grand artiste ; et pourquoi pas ? Il a un front magnifique »* (page 50) ! Elle pense qu'il est *« le mieux doué, le plus sensible de ses enfants »* (page 84) car il appartient déjà à *« la grande famille des êtres incapables de séparer leurs sentiments les uns des autres et d'empêcher la perspective de l'avenir, avec tout ce qu'elle contient de joies et de peines, d'obscurcir la réalité présente »*, ces êtres pour lesquels *« le tour le plus léger de la roue des sensations a la faculté de cristalliser, de transpercer et de fixer le moment sur lequel il a posé son ombre ou sa lumière »* (page 15) ; elle pense encore que *« chacune de ces sensations a dans son esprit une couleur si nette, un aspect si distinct, qu'il possède déjà son code particulier, son langage secret »* (page 16), qu'*« il apparaît comme l'image de la sévérité inflexible et sans mélange avec son front haut, ses farouches yeux bleus d'une pureté et d'une candeur impeccables, ses légers froncements de sourcils devant le spectacle de la fragilité humaine, et cela au point qu'[elle] l'imagine assis sur un fauteuil de juge, tout en rouge et en hermine, ou en train de diriger quelque grave et formidable entreprise dans une heure critique du gouvernement de son pays. »* (page 16).

Or il croit que le phare, *« la merveille contemplée depuis des années et des années, se trouve maintenant à portée de sa main ; il n'en est plus séparé que par une nuit de ténèbres et une journée de navigation. »* (page 15), et ce désir d'aller au phare lance l'action du roman. Devant *« la remarque caustique de son père sur le mauvais temps qu'il ferait »*, il est *« attristé »* au point qu'il aurait voulu avoir *« à sa portée une hache, un tisonnier ou toute autre arme susceptible de fendre la poitrine de son père et de le tuer sur place »* (page 16). Plus loin, toujours en colère contre lui, il ne le laisse pas lui *« chatouiller son mollet nu avec une baguette »* (page 50). Sa mère se demande : *« Quel démon le possède, lui, son plus petit, son amour chéri ? »* qui est *« un paquet de nerfs »* (page 64), qui *« hait son père »* (pages 51, 57), alors que c'est bien elle qui a fabriqué ce mâle, créé ce petit monstre, par son adoration et son indulgence béates. Et lui *« sent toute la force de sa mère monter comme une flamme pour être absorbée et éteinte par ce bec de cuivre, ce froid cimenterre du mâle qui ne cesse de frapper impitoyablement »* (pages 58-59). D'ailleurs, se montrant lui-même capricieux et autoritaire, au moment du coucher, il tient à ce que l'*« horrible crâne »* du sanglier reste pendu dans la chambre (page 154), et demande encore : *« Est-ce qu'on irait au Phare demain ? »*, sa mère devant encore le décevoir tout en lui laissant subsister un espoir : *« Non, pas demain ; mais bientôt, à la première belle journée. »* (page 156).

Quand on le retrouve, alors qu'il est âgé de *« seize ans »*, il mérite bien le nom de *« l'Implacable »* que lui donnait Mr Bankes (page 39), car il est devenu à son tour *« ce bec de cuivre, ce froid cimenterre du mâle qui ne cesse de frapper impitoyablement »* (page 59). En effet, c'est *« farouchement »* qu'il se plie à la volonté de ce père oppressant qui, après l'avoir empêché d'aller au phare, l'oblige à y aller maintenant qu'il n'est plus celui de son rêve d'enfant. Il éprouve un profond ressentiment, dont il s'est armé comme d'un instinct de conservation. Tandis qu'il *« gouverne avec un air farouche, il commence à se dire qu'il peut échapper, être quitte de tout »* (page 223). S'il pense à une mystérieuse *« elle »* qui exerce sur lui une *« perpétuelle attraction »*, qui est *« quelqu'un à qui on peut dire tout ce qui vous passe par la tête »* (page 250), sa mère, semble-t-il, se rendant compte que Cam *« va capituler »*, il lui trouve cette expression qu'il a remarquée chez les femmes : elles *« baissent les yeux sur leur ouvrage ou ce qu'elles ont entre leurs mains. Puis, soudainement, elles lèvent les yeux »* (page 227). Aussi se dit-il : *« Je resterai seul pour combattre le tyran »* (pages 225-226), voyant en son père *« une brute avec ses façons sarcastiques. Il s'arrange pour ramener toujours la conversation sur lui-même et sur ses livres. Son égoïsme est intolérable »* (pages 253-254). Comme, alors que le bateau est immobilisé, son père continue à lire son livre, il est prêt, s'*« il pose une question »*, à *« prendre un couteau et à le frapper au cœur »* (pages 254-246), *« une hache, un couteau, n'importe quoi de pointu »* (page 249). Il

«le regarde avec une rage impuissante» (page 246). Hypocritement, il prétend sentir encore une douleur «à l'endroit où il l'avait frappé quand il était enfant» (page 246). Plus que contre son père, «un vieillard très triste qui lit un livre», il est décidé à lutter toujours contre «cette chose qu'il appelle tyrannie, despotisme, et qui consiste à imposer aux gens ce qu'ils n'ont pas envie de faire, à mutiler leur droit de parler» (page 246). Il ne pourrait plus «supporter une nouvelle explosion de la passion qui bout en lui» (page 274). James est prêt, s'«il pose une question», «à le frapper au cœur» ; est décidé à lutter toujours contre sa «tyrannie», faisant d'un pied écrasé par une roue le symbole de l'oppression qu'il exerce. Il constate qu'il peut «se montrer très raisonnable», généreux, spontané ou, au contraire, silencieux tout au long du dîner. Il estime aussi qu'«ils sont les seuls à se connaître réciproquement» (page 247).

Alors qu'il tient la barre, et qu'à l'approche du phare, la navigation devient plus périlleuse, «il commence à dire à mi-voix, exactement à la façon de son père : "Nous fuyons devant une tempête - nous n'échapperons pas au naufrage".» (page 271). Comme Macalister apprécie : «Il fait très bien tenir le cap à son bateau», il se plaint : «Mon père ne me fait jamais de compliments» (page 272). Or, cette fois, celui-ci, peut-être pour ne pas être en reste, le talent de son fils ayant été reconnu par un loup de mer, s'exclame sur un ton de triomphe : «Bravo ! James nous a barrés comme un vrai marin !» (page 274). Le jeune homme est «content» de recevoir un éloge de son père, mais veut faire croire que cela le laisse «indifférent» (page 275).

Dans ce continuel jeu d'oppositions entre volontés, qui marquent les relations familiales sinon toutes les relations humaines, James et Cam, si longtemps hostiles à la «tyrannie» de leur père, au moment de l'arrivée au phare attendent qu'il leur «demande» quelque chose qu'ils sont prêts à lui donner. Mais il ne le fait pas (page 276) !

### Lily Briscoe

D'abord, une «jeune fille» (page 33), en fait âgée de «trente-trois ans» (page 77), en fait aussi une «vieille fille» (pages 125, 200), selon elle-même «devenue pour elle-même un juge cruel», «une vieille fille maussade, acariâtre et desséchée» (page 205) puisqu'elle célibataire, elle a le sentiment de «sa propre insuffisance» (page 36), se dit «une personne insignifiante du quartier de Brompton Road» (pages 73, 212), «obligée de tenir le ménage de son père» (page 36). Elle se demande «pourquoi elle sent son être tout entier se courber comme le blé sous le vent et ne pouvoir se relever de cette prostration que par un grand effort assez douloureux» (page 119). Se comparant à Paul Rayley qui est auréolé par son aventure, elle se voit «attachée au rivage, solitaire, abandonnée - et toute prête à implorer sa part de la catastrophe si catastrophe il y a» (page 138). Regrettant «la pauvreté» de sa propre nature (page 138), elle croit qu'il y a «un secret [...] indispensable à connaître si l'on veut que la vie poursuive son cours» (page 75). Mais, si elle est «à l'écart de ce qui se passe», elle «conserve sa faculté de critiquer» (page 138), pense ainsi «qu'il n'existe aucun attachement, aucun lien entre elle» et l'agitation des Ramsay (page 198). Elle est surtout, comme on l'a vu, la figure de l'artiste qui se distingue par sa recherche de liberté.

Si Mr Ramsay considère qu'elle est «peu de chose» (page 135), elle-même le trouve «mesquin, égoïste, vain, incapable de sortir de lui-même», statue : «C'est un tyran.» (page 43) ; elle «n'aime pas son étroitesse, son aveuglement» (page 69) ; elle le craint, s'efforce de «tenir à distance Mr Ramsay et ses exigences [car s'] il peut même ne pas parler et même ne pas vous voir, il ne pénètre, ne domine, ne s'impose pas moins. Cet homme ne donne jamais, il prend. [...] Elle, par contre, elle serait forcée de donner» (page 202). «Elle ne peut arriver à équilibrer avec une précision absolue ces deux forces opposées, Mr Ramsay et sa peinture» (page 257).

Mrs Ramsay, avec «cette touche légère d'ironie grâce à laquelle elle vous file toujours entre les doigts», concède «qu'elle a l'esprit scientifique, qu'elle aime les fleurs, qu'elle est d'une grande exactitude» (page 235). Mais elle estime qu'avec «ses petits yeux de Chinoise» (pages 33, 44, 125, 141, 212) et «son visage tout plissé» (pages 33, 141), «elle ne se marierait jamais» (à moins que «son charme» ne réside justement «dans ses yeux de Chinoise» [page 44] !). «L'éclat de Minta la fait paraître plus pâle ; elle devient encore plus insignifiante que jamais dans sa petite robe grise [...] Tout en elle est petit» (page 141) ; mais elle pense aussi que, «quand toutes les deux auront quarante ans,

c'est Lily qui l'emportera sur l'autre» car il y a en elle «une veine de quelque chose, une flamme de quelque chose qu'elle aime en vérité beaucoup mais qui, elle le craint, ne plairait à aucun homme, à moins qu'il ne s'agisse d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, comme William Bankes» (page 142). Et justement, comme une sorte de relation mère-fille spéciale s'est établie entre elles, Mrs Ramsay rend visite, la nuit, à «sa petite Brisk» (page 74) pour essayer de la persuader de se marier, «quelques lauriers pourrait-il lui échoir, quelque conquête pourrait-elle faire» (page 73). Mais cette «petite créature indépendante» (page 33) «réclame d'être exemptée de la loi universelle», déclare qu'elle «aime la solitude, aime se sentir elle-même» (page 74), qu'«elle n'a besoin d'épouser personne» (page 236), reprochant d'ailleurs à la mariée sa tendance à «régenter» (page 74). Elle repousse d'autant plus l'idée d'épouser Mr Bankes qu'il «aurait pu être son père» (page 34) ; que, «sans aucun sentiment sexuel», elle a «envie de chérir la solitude» dans laquelle il vit (page 42) ; qu'elle a conscience de la différence entre leurs niveaux de culture puisqu'elle «doit lui avouer à sa honte qu'elle n'a pas lu Carlyle depuis des années de pension» (page 68). Même si elle admire sa «grandeur» (page 43), si elle apprécie sa «belle intégrité», le fait qu'il n'est «pas vain», qu'il est «entièrement dépourvu de considérations personnelles», qu'il est «le plus fin et le plus noble de tous les êtres humains» qu'elle connaisse, un «héros au cœur pur et généreux» (page 42), elle ne peut faire de lui que son «allié» pour des promenades au fond du jardin (pages 36, 235), pour une appréciation, qu'elle redoute cependant, de son travail de peintre, et, surtout, pour une communion dans leur adoration mutuelle pour Mrs Ramsay car «elle se dit qu'aucune femme ne peut en adorer une à la façon dont lui l'adore» (page 72). En fait, elle n'apprécie pas qu'il lui parle de l'«étonnante beauté» de Mrs Ramsay (page 237), et elle se dit alors que «la beauté n'est pas tout», qu'elle «a son mauvais côté» (page 238). Et, quand, au cours du dîner, elle voit l'attention que lui accorde Mrs Ramsay, elle se montre jalouse au point que, quand celle-ci, heureuse qu'il ait déclaré son admiration pour «le bœuf en daube», est «excitée par le sentiment que son affection lui est revenue, que tout se trouve en ordre, que son inquiétude est finie et qu'elle peut maintenant à la fois triompher et railler, [qu'] elle rit, gesticule [...], elle trouve qu'elle est puérile et absurde», avant de penser que «toute sa beauté s'épanouit de nouveau» (pages 137-138). Plus tard, elle se félicite de ne pas s'être pliée à sa volonté de les voir se marier.

Elle a pourtant quelques velléités de rapprochements avec d'autres invités, qui sont jeunes. Ainsi, avec Charles Tansley. Pourtant, au cours du dîner, «elle se moque» de lui, le «méprise» (page 119). Or voilà qu'elle croit qu'il sollicite silencieusement son aide. D'abord, elle se rebiffe, se demandant : «Pourquoi lui viendrais-je en aide?» (page 125) ; et elle se rappelle ses railleries à l'égard des femmes. Mais, comme elle s'imagine que, silencieusement aussi, Mrs Ramsay lui demande d'être «gentille» avec lui (page 126), elle le fait, son désir secret de plaire au jeune homme ayant ainsi reçu l'accord tacite de l'être adoré. Beaucoup plus tard, «pendant la guerre», elle l'entend «prêcher l'amour sur une estrade», et ne peut comprendre «comment il peut aimer son espèce, lui qui ne sait pas distinguer un tableau d'un autre, qui est resté derrière elle à fumer du tabac commun [...] et s'est chargé de lui dire que les femmes sont incapables d'écrire, incapables de peindre» (page 263). Pourtant, elle se souvient alors de ce jour où, sur la plage, il avait montré à son égard «toute la gentillesse dont il est capable» en faisant avec elle des ricochets, où elle avait «tout d'un coup éprouvé du plaisir» avec lui. Mais n'est-ce pas parce que Mrs Ramsay était là et «riaient de les voir» (page 216)?

Il y a encore et surtout Paul Rayley, pour lequel, au cours du dîner, elle éprouve «cette émotion, ce frémissement de l'amour» (page 138), un amour qui «est si beau, si passionnant», mais dont elle sait pourtant que c'est «la plus stupide, la plus barbare des passions humaines [...] en l'honneur de laquelle, depuis le commencement du monde, on chante des odes, on accumule les guirlandes et les roses» alors qu'«il n'y a rien de plus ennuyeux, puéril, inhumain.» (page 140). Mais il est pour elle un «charmant jeune homme au profil de camée» (page 140), qui est «prêt pour les aventures», «lancé sur les flots et méprisant du danger» (page 138). Quand il déclare vouloir retrouver la broche, elle a «envie de proclamer violemment et sans aucun égard pour les convenances son désir de l'aider» (page 139). Même s'«il se met à rire», «il fait sentir à sa joue la chaleur de l'amour, ce qu'il y a en lui d'affreusement cruel et de peu scrupuleux. Elle en est toute brûlée» (page 139). Mais il est fiancé à

Minta. Après la guerre, quand elle reprend son tableau, elle «rassemble ses impressions sur les Rayley» (page 231) car ils se sont mariés, et elle les a retrouvés. «Elle éprouve de nouveau son ancien désir de se jeter de la falaise et de se noyer en cherchant une broche sur une plage. Et les cris et le pétilllement la font reculer avec crainte et dégoût, comme si, tout en voyant la splendeur et la force de ce feu, elle aurait vu aussi qu'il se nourrit du trésor de la maison avec une répugnante avidité qui lui fait horreur. Mais en tant que spectacle, en tant que magnificence, il surpasse tout ce qu'elle connaît ; il continue à brûler à travers les années comme un signal sur une île déserte à l'extrémité de la mer, et il suffisait de dire "amour", pour qu'aussitôt, comme dans le cas présent, monte de nouveau la flamme de Paul.» (pages 235-236). Mais elle constate la déchéance dans laquelle le couple est tombé. S'imaginant la raconter à Mrs Ramsay, qui «avait fait ce projet de mariage» (page 235), elle pense qu'elle «éprouverait un certain sentiment de triomphe en lui disant que ce mariage n'avait pas été un succès.» (page 234). Et elle se moque de «cette manie de marier les gens» (page 235). Toutes ces velléités s'évanouissent quand, reprenant conscience de sa nature d'artiste, elle se dit qu'«elle n'est pas obligée de se marier ; elle n'est pas contrainte de subir cette dégradation, cet affaiblissement spirituel» (page 139).

Son amour, elle dit le porter aux Ramsay, devant s'efforcer «de conserver son sang-froid au milieu» d'eux, car «elle est envahie par ce qu'elle appelle "l'état d'amour"», s'exalte à la pensée qu'«ils appartiennent à cet univers irréel qui vous pénètre et vous transporte et qui est le monde vu à travers les yeux de l'amour. Le ciel s'attache à eux ; les oiseaux chantent à travers eux» (page 70). Obsédée par le couple, elle imagine leur première rencontre, se disant : «Ce serait une erreur [...] de simplifier les rapports qui existaient entre eux. Il ne s'agissait pas dans leur cas d'une félicité monotone - qu'auraient rendue impossible les impulsions subites, les vivacités de Mrs Ramsay, d'une part, les frémissements et les humeurs noires de son mari, d'autre part.» (page 265).

En fait, cet amour, elle l'a pour Mrs Ramsay, dont «la beauté lui coupe la respiration» (page 261), devant laquelle elle a «bien du mal à réprimer son envie de se jeter» à ses pieds, et de lui déclarer : «Je vous aime» (page 36). Si elle a été «froissée par une manifestation chez elle de l'esprit d'autorité», elle se dit qu'elle est «sans contredit le plus délicieux des êtres» (page 72). Quand elle lui rend visite, elle «pose sa tête sur ses genoux» (page 74), «se serre le plus possible contre elle, sourit à la pensée qu'elle ne saurait jamais pourquoi elle se serre ainsi» (page 75) ; c'est qu'elle veut «éprouver son «contact physique», pour «obtenir, grâce à une inextricable fusion, de ne plus faire qu'un avec l'objet adoré», de «faire un seul être d'elle et Mrs Ramsay», car c'est «l'unité» qu'elle désire, «l'intimité elle-même qui, à elle seule, est la connaissance» (pages 75-76).

Mais Mrs Ramsay consent seulement à poser pour le tableau, qui, d'ailleurs, est peut-être le seul que, tourmentée par le sentiment de son absence de talent, l'artiste ait jamais peint, et qu'elle aurait peint afin de pouvoir ainsi contempler à son aise, longuement et comme innocemment, l'idole adorée (et, puisqu'elle considère que «cette toile, ayant été vue, lui a été dérobée» [page 79], garder cette image pour elle seule). Elle se donne le prétexte que ce portrait de Mrs Ramsay «en train de faire la lecture à James», ce sujet de «la mère et l'enfant», est un de «ces objets d'universelle vénération» (page 77). Mais «ce "transport", cette contemplation silencieuse lui font éprouver une immense gratitude» (page 71). En même temps, ce travail est aussi une occasion de rivaliser avec Mrs Ramsay ; en effet, au cours du dîner, comme elle trouve un refuge pour échapper à ses frustrations en pensant à son tableau, elle ressent «une immense exaltation, et a l'impression que désormais elle se trouve à égalité avec Mrs Ramsay» (page 236).

Si, au cours du dîner, elle trouve que la maîtresse de maison «a l'air vieille, usée et lointaine» (page 116), c'est qu'elle la voit converser presque exclusivement avec Mr Banks. Mais, plus loin, elle croit pouvoir interpréter «ce que dit le regard de ses yeux», et imagine les paroles qu'elle lui dirait pour l'inciter à être «gentille» avec Charles Tansley (page 126).

Après la guerre, qui «a émoussé en elle le dard de sa féminité» (page 216), «devenue pour elle-même un juge cruel», elle se caricature : «Je ne suis pas une femme, mais apparemment une vieille fille maussade, acariâtre et desséchée» (page 205), une «chétive vieille fille» (page 242).

Mais cela n'empêche pas Mr Ramsay, qui veut avoir «*de la sympathie*», de la regarder «*à sa façon égarée, farouche et pourtant si pénétrante*», et elle cherche à «*se soustraire à l'exigence de ce regard*» (page 199). Quand il «*laisse s'échapper un gémissement*», «*elle reste figée*» (page 204), mais se le reproche car elle se dit que «*c'est en sa qualité de femme qu'elle a provoqué cette scène affreuse ; [qu']en sa qualité de femme elle aurait dû savoir comment se comporter*» (page 206), se traite même de «*pauvre pécheresse*» (page 207). Alors qu'«*il lui demande de consoler son âme*», elle ne peut que «*faire l'éloge de ses souliers*» (page 207). Or, quand «*Cam et James paraissent*», tandis qu'elle voit «*une tragédie*» dans «*ces enfants réduits au silence, ces vaincus*» (page 201), il n'a plus besoin d'elle, et elle «*se sent méprisée*» (page 209). Le bateau parti, elle y imagine Mr Ramsay dont elle se dit qu'«*elle l'a toujours trouvé difficile*», qu'elle n'a «*jamais pu le complimenter en face*», que leur «*amitié*» a été «*réduite à quelque chose de neutre*» (page 229). Tout en travaillant à son tableau, elle suit du regard la barque qui se dirige vers le phare. Au moment où elle y aborde, où se réalise ainsi l'excursion prévue dès les premières lignes du livre, elle se sent «*épuisée*» par l'effort mis à regarder Mr Ramsay (page 276), mais «*soulagée*» d'avoir pu lui «*donner*» quelque chose (page 277).

En fait, tout ce temps, son esprit est surtout demeuré obsédé par la pensée de Mrs Ramsay. Elle lui fait des reproches : «*C'est de la faute de Mrs Ramsay si elle a quarante-quatre ans, gaspille son temps, est incapable de rien faire, se plante là pour jouer au peintre.*» (page 203). Elle se dit : «*Il y avait dû y avoir des gens qui avaient beaucoup d'antipathie pour Mrs Ramsay [...] qui la trouvaient trop sûre d'elle-même, trop tranchante, [à qui] sa beauté portait ombrage, [qui lui reprochaient d'être] faible avec son mari, le laissant faire ses scènes bien connues, [d'être] réservée*» (page 261), ce qui pourrait bien être ce que la peintre ressentait et ressent encore ! Elle s'en veut de «*s'efforcer toujours de provoquer en elle une émotion qu'elle ne ressent pas.*» (page 203). Elle l'«*invective en raison de ce qu'elle est partie et, une fois partie, revenue*» (page 239).

Il y a évidemment là une grande insincérité car elle est toujours animée par cette passion que la mort qui est survenue rend désormais vraiment sans retour ! Elle se souvient de son fantôme «*portant une couronne à son front et s'en allant à travers champs*» qu'elle avait vu «*pendant plusieurs jours après avoir appris la nouvelle de sa mort*» (page 243). Elle la voit encore «*assise, là, très simplement, dans son fauteuil ; elle fait aller ses aiguilles, tricote ses bas rouge sombre, projette son ombre sur la marche.*» (page 269). Elle célèbre sa charité : «*Mrs Ramsay avait donné. Elle avait donné, donné, donné et puis elle était morte.*» (page 202), lui adresse, «*dans son for intérieur*» [évidemment !] cet hymne : «*Des yeux qui se ferment sous la souffrance vous ont regardée. Vous êtes restée près d'eux*» (page 261). Elle fait d'elle une intercesseuse disposant d'un pouvoir extraordinaire : elle «*résolvait tout en simplicité, faisait tomber ces irritations et ces colères comme de vieilles guenilles ; elle rapprochait ceci, cela, et puis encore ceci ; de ces misérables manifestations de sottise et d'aigreur [...] elle tirait ainsi quelque chose [...] qui demeurerait dans l'esprit un peu à la façon d'une œuvre d'art*» (page 217). Elle fait d'elle un «*être essentiel*», une «*sorte d'abstraction*», mais aussi «*un jouet dont on peut facilement s'amuser et sans aucun inconvénient à toute heure du jour et de la nuit*» (page 239). Elle va jusqu'à crier : «*Mrs Ramsay ! Mrs Ramsay !*» avant de sentir «*diminuer la souffrance que lui causent sa privation et son amère irritation*» (page 242). Enfin, comme on l'a vu, elle peut parvenir à l'achèvement de son tableau grâce à une «*vision*» finale qui est celle de la figure aimée qui lui échappait auparavant.

Quand elle dit vouloir «*retrouver dans sa mémoire et imiter l'ardeur, le transport, l'abandon qu'elle a vus sur le visage de tant de femmes (sur celui de Mrs Ramsay) [lorsqu'elles] s'abandonnent à l'ivresse de la sympathie, du ravissement de la récompense reçue et qui, pour une raison qui lui échappe leur confère la plus haute félicité dont soit susceptible la nature humaine*» (pages 203-204), il semble bien que sont ainsi désignées et célébrées ce à quoi aspire profondément Lily Briscoe, sans peut-être en avoir vraiment conscience : des amours saphiques.

Du fait de cet aspect comme de celui de la création artistique, Lily Briscoe est le personnage par lequel Virginia Woolf exprima le plus de pensées, qui la représente le plus.

## Mr Ramsay

«*Maigre comme un couteau, étroit comme une lame*» (page 16), «*maigre comme une perche*» (page 190) selon Mrs McNab, avec un «*grand front*» et un «*grand nez*» (page 271), il est, selon son épouse, un homme «*un peu dégingandé*» (page 136). De ses «*yeux de presbyte*» (page 275), il regarde les autres d'une «*façon égarée, farouche et pourtant si pénétrante*» (page 199). Il «*secoue la tête en parlant tout seul sur la pelouse*» (page 190). Il fait preuve de «*précipitation*», de «*bizzareries*», d'«*emportement*» (page 228), gesticulant et se signalant par sa voix qui précède sa marche frénétique.

Dans la première partie du roman, il a «*dépassé la soixantaine*», et Mrs Ramsay l'admire parce qu'«*on aurait pu prendre son bras pour celui d'un jeune homme tant on le sent mince et résistant*», qu'«*il reste vigoureux*» (page 99). Dans la troisième partie, il est âgé de «*soixante et onze ans*» (page 273), mais, à la fin, «*saute sur le rocher avec la légèreté d'un jeune homme*» (page 276). Il est toujours «*négligé dans sa mise, simple dans ses manières, et se nourrit de pain et de fromage*» (page 274).

Mr Bankes, qui l'a connu alors qu'il était jeune, l'a vu «*couronné de gloires d'isolement et d'austérité*» (page 40), le voit encore «*drapé dans cet isolement qui semble son vêtement naturel*» (page 37). Il est d'ailleurs resté un philosophe «*lointain*» (page 228) dont on a vu que l'œuvre, dont on ne connaît pas la valeur réelle, semble quelque peu ésotérique. Plein de «*vanité*» (page 50), tirant une «*vanité secrète de la rectitude de son propre jugement*», il considère que «*ce qu'il dit est la vérité. C'est toujours la vérité. Il est incapable de ne pas dire la vérité*» (pages 16-17). Il pense jouir de cette «*faculté*», de ce «*don qui lui sont personnels*», et qui sont de pouvoir «*se dépouiller soudainement de toutes superfluités*», comme de se tenir «*face aux ténèbres de l'ignorance humaine*» (page 66).

Cet intellectuel imbu de lui-même, empreint d'un égocentrisme supérieur («*le sentiment qui domine en lui est qu'il faut songer à lui*» [page 206]), impose son despotisme intellectuel, éprouve un «*ressentiment enfantin*» quand il a été «*interrompu*» (page 44). Pourtant, il doute de sa valeur, s'interroge sur la longévité de ses ouvrages, sur la trace qu'il va laisser dans l'Histoire ; il a un grand besoin de reconnaissance. Aussi souffre-t-il de savoir qu'il «*assomme sa femme avec ses livres*» (page 95). Or il se piège car, s'imposant l'obligation d'être brillant, il est ainsi amené à vivre d'autant plus violemment des situations où les autres constatent qu'il ne l'est pas, ou qu'il ne l'est pas toujours. Lily Briscoe, qui constate qu'«*il lui faut d'abord être assuré de son génie, puis être ramené, réchauffé et consolé, dans le cercle de la vie*» (page 58), s'étonne qu'«*un homme d'une pareille valeur intellectuelle puisse s'abaisser comme il le fait [...] puisse attacher tant de prix à la louange d'autrui*» (page 40). Elle et William Bankes se demandent «*pourquoi il a constamment besoin de louanges ; pourquoi un homme si brave en pensée est si timide dans la vie*» (page 68).

Elle se demande encore «*par quel étrange phénomène il peut être à la fois si vénérable et si ridicule*» (page 68). En effet, selon une traditionnelle situation comique, cet intellectuel brillant et risible prête encore plus à rire dans la vie quotidienne, au point que Mr Bankes voudrait qu'il ait «*un peu plus les façons de tout le monde*» (pages 68-69), pense qu'«*il s'enlise dans ses habitudes, commet des excentricités, a des faiblesses*» (page 40). En effet :

- Ce philosophe tenant de la raison, qui «*s'exprime avec tant de sagesse, [qui] a l'air de savoir si bien tout ce qui se passe dans le monde*» (page 273), est pourtant un invétéré mythomane. Ainsi, obsédé par le poème de Tennyson, "*La charge de la brigade légère*", il le cite sans cesse, «*carrément, devant tout le monde*» (page 228), répétant des vers qui reviennent comme un leitmotiv (pages 35, 43, 49, 52, 53), car il se compare à ces héros de la guerre de Crimée sacrifiés à cause d'un malentendu, s'imagine, «*sur les hauteurs de Balaklava*» (page 33), «*chevauchant dans toute sa splendeur, implacable comme un coup de tonnerre, traversant avec la férocité d'un oiseau de proie la vallée de la Mort à la tête de ses hommes*» (page 50), ne cessant de se «*jeter dans la vallée où la Mort se tient prête*» (page 51), se disant, après s'être mis en colère, qu'«*il a chargé à la tête de ses troupes*» (page 52).

Parti sur un autre imaginaire, maritime cette fois, il pense avoir «*des qualités qui auraient sauvé un équipage abandonné sur une mer brûlante avec six biscuits et une bouteille d'eau - endurance, justice, prévoyance, dévouement, habileté.*» (page 54). Et, pour sa fin, «*il trouverait quelque arête de rocher et y mourrait debout, les yeux fixés sur la tempête et s'efforçant jusqu'à la fin de percer*

*l'obscurité*» (page 55), tandis que *«l'expédition de secours qui se serait mise à sa recherche le retrouverait mort à son poste en beau soldat»* (page 56).

Sur cette lancée, il s'inquiète du *«péril fatal»* qui menace *«sa femme et son fils à la fenêtre»* et *«que lui peut apercevoir»* (page 54). Alors que sir Leslie Stephen avait été un alpiniste téméraire qui fut un des premiers membres du Club alpin, le personnage qu'il a inspiré se veut encore capable de vivre une aventure, et, ayant *«envie d'un peu de solitude»*, annonce qu'*«il a l'intention de s'en aller se promener toute une journée»* (page 97), dans *«les champs d'un pays qu'il connaît depuis l'enfance»* où *«tout lui est familier»*, *«les moindres coins de vieux sentiers, de vieilles promenades auxquelles adhère partout l'Histoire»* (page 66), expédition qu'il avait menée *«avant son mariage»* (page 98). Il envisage même de vivre *«dans une maisonnette, tout seul»* (page 98), et James se moque de sa prétention à pouvoir *«vivre dans une cabane et flâner dans le port et cracher avec les autres vieux marins»* (page 272).

- On voit cet érudit grandiloquent, qui a la *«manie de faire des phrases»* (page 99), se poser une variété ébouriffante de questions d'intérêt culturel, à une telle vitesse qu'elles en deviennent oiseuses (page 65), s'amuser d'une mésaventure arrivée à Hume (pages 92, 97, 103), signaler que *«la racine carrée de 1253 se trouve être le numéro de son billet de chemin de fer»* (page 143) !

- Il évalue la puissance intellectuelle d'un individu sur l'échelle d'*«un alphabet composé de vingt-six lettres rangées bien en ordre»* (page 53), et pense *«arriver à R»*, ajoutant : *«Très peu de gens dans toute l'Angleterre vont jamais jusque-là»* (page 53). Il est encore mentionné qu'il fait *«cette vieille distinction entre les deux classes d'hommes ; d'une part ceux qui avancent régulièrement grâce à leur force surhumaine et qui, persévérant dans leur marche laborieuse, répètent tout l'alphabet dans l'ordre, les vingt-six lettres [...] ; et, d'autre part, ceux qui ont le don, l'inspiration qui, dans un éclair miraculeux, absorbent toutes les lettres à la fois, à la façon dont procède le génie»*, et qu'il reconnaît qu'*«il n'a pas de génie, aucune prétention.»* (page 55).

- Celui sur lequel Lily Briscoe porte ce jugement sévère : *«Il est mesquin, égoïste, vain, incapable de sortir de lui-même ; c'est un tyran. Il use Mrs Ramsay jusqu'à la corde ; il a un mépris ardent du monde»* (page 43) se montre en effet acariâtre, *«irascible»*. Capable de tous les dérapages, il connaît, dès le matin, des *«accès de rage»* (page 51), des colères où *«les assiettes volent»* et *«les portes claquent»* (page 266) ; il l'est en particulier quand *«il trouve un perce-oreille dans le lait de son breakfast»* (page 266). Imposant son despotisme affectif, se conduisant en goujat brutal, il va jusqu'à apostropher violemment sa femme : *«Allez vous faire fiche !»* (pages 51, 96). Et elle attend en vain qu'il s'excuse ; même s'il déclare *«ne pas aimer qu'elle parût triste»* (page 96), il n'a pas un geste vers elle.

- Véritablement enfantin, il a, après ses accès de rage, ses terribles colères, un peu honte de s'être emporté si rapidement. Aussi, *«un tantinet hypocrite»* (page 69), il montre alors un *«nouvel état d'esprit»* (page 53), vient *«timidement tourner autour»* de sa femme, *«devient doux comme de la soie, affable, courtois, et s'efforce de la gagner ainsi»* (page 266). Comme il essaie de se faire pardonner, ils *«ont leur explication»* (page 267).

Surtout, éprouvant une *«immense pitié pour lui-même»* (pages 206-207), un inaltérable besoin d'être aimé et reconnu, de façon constante, il réclame *«de la sympathie»* (pages 57, 204, 207), montre un *«insatiable appétit de sympathie»* (page 205), représente pour Cam *«la supplication dans ce qu'elle a de plus pathétique.»* (page 226). Il se plaît à imaginer recevoir *«en abondance la sympathie de femmes [qui seraient] en train de le calmer, de lui exprimer leurs sentiments»* (page 224). S'il se dit que *«la vie ne consiste pas tout entière à aller se coucher avec une femme»* (page 163), il a besoin de son épouse car, puisant dans ses yeux l'assurance de sa propre valeur, il est devenu psychiquement très dépendant d'elle, se sent même dominé par elle, *«dans sa beauté, dans sa mélancolie»* (page 93). Cependant, pensant qu'*«il ne peut pas la protéger»* (page 92), il prétend qu'*«elle sait qu'il a envie de la protéger»* (page 94), et que cela doit donc lui suffire ! Enfin, il ose *«l'accuser d'être sans cœur»* (page 166). Ayant obtenu la sympathie demandée, il se sent *«tout*



ragaillardi et remonté», et, «se désistant à la façon d'un enfant repu», il peut alors «s'en aller faire un tour, voir les enfants jouer au cricket» (page 59), se promener, pendant des heures, «avec sa pipe, le soir» (page 66).

Quand, dans la troisième partie, il est privé de son épouse, qui pouvait le louer et le rassurer dans ses périodes de crainte et d'angoisse, «il se trouve poussé par un énorme besoin de s'approcher d'une femme quelle qu'elle soit pour l'obliger, peu importe par quel moyen tant son besoin est grand, à lui donner ce qu'il cherche : de la sympathie» (page 204). Il se tourne donc vers Lily Briscoe pour recevoir d'elle un réconfort : il «laisse s'échapper un gémissement tel que n'importe quelle femme au monde aurait fait quelque chose en l'entendant» (page 205) ; il «exerce la pression immense de son chagrin concentré», en invoquant «son âge, la fragilité de sa santé, la désolation de sa vie» (page 207) ; il estime qu'elle et lui «sont les seuls à se connaître réciproquement» (page 247). Pour elle, il «ressemble à un lion cherchant quelqu'un à dévorer, et on perçoit dans son visage cet élément de désespoir, d'excès dans l'émotion.» (page 211). Mais, à différentes reprises, elle refuse de le prendre en pitié ; elle ne sait qu'admirer, de façon tout à fait inappropriée, ses souliers, ce qui l'amène à vanter les nœuds qu'il pratique, nœuds dans lesquels on peut d'ailleurs voir le symbole de la supériorité exercée par les hommes (pages 204-208). Pourtant, quand «il attache ses souliers», il «prend à ses yeux un aspect infiniment pathétique» (page 209). Mais, comme «Cam et James paraissent», il n'a plus besoin de Lily Briscoe, prend «l'aspect d'un chef qui se prépare pour une expédition» (page 209), ayant, au moment où il propose à ses enfants de se rendre au phare, «l'air d'un roi en exil» (page 201). À Lily Briscoe, il «semble qu'il s'est dépouillé de toutes ses préoccupations, de toutes ses ambitions, de son espérance de sympathie et de son désir de louange» parce qu'«une sorte de curiosité l'entraîne au loin» (page 211).

- Lui, qui peut aussi parfois «se montrer très raisonnable» (page 246), généreux, spontané, est capricieux, versatile, Lily Briscoe étant effrayée par «sa façon de passer si brusquement d'une humeur à l'autre» (page 68), constatant que «son humeur change sans cesse et qu'il n'en cache rien» (page 211), qu'il aime dire «des choses très tristes», et que, «dès qu'il les a dites, il a toujours l'air plus joyeux qu'à l'habitude. Toutes ces phrases ne représentent pour lui qu'un jeu» (page 98). Elle «sent qu'il joue la comédie», qu'il «se donne en spectacle» (page 205). En effet, sur le bateau, à la fois, «il joue son rôle - celui d'un homme désolé, privé de sa femme, privé de tout. [...] Il se joue à lui-même [...] un petit drame qui exige de sa part de la décrépitude, de l'épuisement et de l'affliction» (pages 223-224), et affecte de se montrer enthousiaste, désinvolte, de lire son livre.

Au cours du dîner, son comportement fluctue. Au début, il est «tout affaissé» (page 115), demeure silencieux. Puis il montre un «air menaçant», «fronce les sourcils, rougit de colère» car «il a horreur de voir manger les gens quand il a fini» (page 130), mais veut «rester maître de lui» (page 131). Puis, soudain, à l'arrivée de Minta, il s'anime (page 135), se met à tenir des propos désordonnés (pages 143-144), enfin à prononcer des vers (page 150-151).

- «Absorbé en lui-même» (page 70) au point qu'on peut voir en lui une sorte d'autiste, ayant de plus en plus l'«habitude de se parler ou de se réciter des vers» (pages 99-100), il montre, quand «il est outragé et torturé», «un curieux repliement de toute sa personne qui lui donne l'air de s'envelopper dans lui-même et de chercher une retraite dont il a besoin pour retrouver son équilibre» (page 50). Il est si «incapable de sortir de lui-même» (page 43) qu'il se montre indifférent à :

- La nature : Mrs Ramsay demande : «Remarque-t-il les fleurs? Non. Remarque-t-il la vue sur la mer?» (page 99), et commente : «Il ne regarde jamais rien. S'il le faisait, il se contenterait de dire : "Pauvre petit monde !" avec un de ses soupirs.» (page 100).

- Les réalités communes : Elle «a parfois l'impression que son mari n'est pas fait comme tous les hommes ; qu'il est né aveugle, sourd et muet pour les choses de la vie ordinaire, mais possède un regard d'aigle dès qu'il s'agit de choses extraordinaires. Sa faculté de compréhension l'étonne souvent. [...] Remarque-t-il s'il y a du pudding ou du roastbeef sur son assiette?» (page 99)

- Les autres :

- Tandis que sa femme est alarmée par le retard des promeneurs partis sur l'île, il estime qu'«il est absurde de s'inquiéter d'Andrew», et préfère «poursuivre sa méditation, se raconter à

*lui-même l'histoire de Hume*» (page 97). Or Virginia Woolf indiqua dans son essai "*Leslie Stephen*" que c'était son père qui se souciait de la sécurité des enfants dès qu'ils étaient en retard d'une minute pour le dîner. Elle avait donc choisi de le noircir ici !

- Elle demande encore : «*Remarque-t-il même la beauté de sa fille?*», constate : «*Il se met à table avec sa famille à la façon d'un rêveur. Et son habitude de se parler ou de se réciter des vers grandit, elle le craint. Il en résulte parfois des situations embarrassantes.*» (pages 99-100).

En fait, cette indifférence est évidemment relative :

- Il n'est pas indifférent aux femmes. Dans ses relations avec elles, il a même dû toujours faire le joli cœur. Il en a rencontré une, qu'il trouve «*d'une beauté étonnante*» (page 164) et dont il est fier, et, à ce moment-là, selon elle, il était «*plein de galanterie*», «*avait des façons délicieuses*» (page 136). Il l'a épousée, se conduit souvent très mal à son égard, mais, après son décès, c'est par fidélité pour elle qu'il «*apporte des paquets au Phare*», car il veut ainsi suivre un rite «*qu'il observe pour sa propre satisfaction, en souvenir de gens disparus*» (page 222). Cependant, de son vivant même, il pouvait se montrer attiré par la «*magnificence lustrée*» de jeunes filles dont il «*fait ses favorites*», avec lesquelles il peut paraître «*un homme plein d'attraits pour les femmes, non point alourdi, harassé par la grandeur de ses travaux, les chagrins de ce monde, le souci de sa gloire ou de son échec*», avoir «*l'air étonnamment jeune*» (page 135) ; il est en particulier sensible «*à cette chaude animation qui se dégage de Minta*» (page 135), et Lily Briscoe, quelque peu jalouse, constate que «*de leur amitié est absent cet élément sexuel qui mettait tant de galanterie et presque de gaieté dans ses façons avec Minta*» (page 229).

Son intérêt pour les femmes ne l'empêche évidemment pas d'être misogyne. Il proclame «*l'absurdité de l'esprit féminin*» (page 51). «*Il se dit : "Les femmes sont toujours ainsi : le vague de leur esprit est incurable [...] Elles ne peuvent rien fixer clairement dans leur esprit."*» Mais il a «*un faible pour ce vague féminin. Il fait partie de leur charme extraordinaire.*» (page 225). À l'égard de son épouse, «*il lui plaît de se dire qu'elle n'est ni brillante, ni savante.*» (page 163).

- S'étant marié, il s'est, selon Mr Bankes, condamné «*définitivement à glousser et battre des ailes autour de sa petite famille*» (page 40). Il est même devenu «*le père de huit enfants*», ce dont, d'ailleurs, il se plaint (page 67). Mais, quand il envisage de vivre «*dans une maisonnette, tout seul*», il se rappelle tout de même qu'«*il n'en a pas le droit, lui le père de huit enfants*» (page 98). Et il se plie à «*la discipline domestique*» (page 50). En fait, c'est tout à fait relativement, car, si sa femme peut considérer qu'«*il est dans l'ensemble plus heureux plus optimiste qu'elle*» (page 86), il est ajouté, en quelque sorte, par la romancière qu'il aurait «*peut-être mieux valu dire*» qu'il est «*moins exposé aux tracasseries de la vie*», car «*il peut toujours se rabattre sur son travail*» (page 86). Il lui laisse complètement le souci et l'inquiétude des «*choses de la vie ordinaire*» (page 99), avec le résultat que «*l'existence de tant d'horreurs, loin de le déprimer, paraît au contraire le ragaillardir*» (page 99). On peut avancer aussi qu'il est optimiste parce que, tout philosophe qu'il soit, il est superficiel, moins profond, que sa femme !

- Avec ses enfants, qui ne semblent l'intéresser que sur le plan de leurs études (il voudrait «*avoir assez d'influence sur Andrew pour le faire travailler un peu plus*» car «*il va perdre toutes ses chances d'obtenir une bourse*» [page 96]), il est exigeant, autoritaire, «*injuste*» (page 70), intransigeant, rigide, incapable de dire autre chose que la vérité (il la «*poursuit avec un manque de considération surprenant pour les sentiments d'autrui*» [page 51] et, s'«*il n'altère jamais un fait, ne modifie jamais un mot désagréable pour la commodité ou l'agrément d'âme qui vive*», il ne le fait surtout pas pour «*ses propres enfants, chair de sa chair*» [pages 16-17]). Il aime leur répéter que la vie est difficile et qu'elle requiert courage et endurance. «*Tyrannique*» (page 70), il tient à les admonester, les dominer :

- Dans la première partie, il se plaît à contrarier James en s'opposant à son désir d'aller vers le phare, en troublant la communion parfaite qu'il vit avec sa mère : il a «*le sourire sarcastique que provoque en lui le plaisir de désillusionner son fils et de ridiculiser sa femme*» (page 16). S'il se rend compte que James le «*hait*», il pense que c'est «*à cause de l'exaltation et de la sublimité de ses gestes, de la magnificence de sa tête, de ses exigences et de son égoïsme*» (page 57).

- Dans la troisième partie, il décide de faire le voyage au phare non seulement par fidélité à sa femme mais comme poussé par une sorte de satisfaction sadique à imposer sa volonté à James et Cam. Comme Nancy a «*oublié de commander les sandwiches*», pouvant s'en prendre à elle, il «*se met en colère, et part en faisant claquer la porte*» (page 198). Sur le bateau, James et Cam se plaignent : «*Il les avait dominés, une fois de plus avec son air sombre et son ton autoritaire ; il les avait soumis à sa volonté*» (page 222), et ils se révoltent contre sa «*tyrannie*». James voit encore en lui «*une brute avec ses façons sarcastiques. Il s'arrange pour ramener toujours la conversation sur lui-même et sur ses livres. Son égoïsme est intolérable*» (pages 253-254). Cependant, s'il veut à toute force que Cam lui sourie, pour se contraindre, il «*serre les poings et décide que sa voix, son visage et tous les gestes pleins de vivacité et d'expression dont il avait disposé pour se faire plaindre et louer par les gens depuis tant d'années recevaient désormais une sourdine.*» (page 225). Mais il l'empêche de «*jeter un sandwich dans la mer*», car, énonce-t-il, «*il ne faut pas gaspiller*» (page 273). Il impose encore sa volonté de façon égoïste et capricieuse en se déclarant impatient d'arriver au phare parce qu'il «*a faim*» (page 272). Cependant, le mâle, qui avait interdit à son fils l'accès à cette tour du phare, qui est d'ailleurs un symbole phallique, doit bien le lui permettre quand il lui faut admettre que James est devenu à son tour un mâle ; c'est alors que lui, qui est avare en compliments, lui en accorde un, semble-t-il, à la fin de la navigation vers le phare (page 274), doit reconnaître sa compétence de navigateur parce que l'a déjà fait avant lui un spécialiste en la matière : Macalister !

- Avec les Macalister père et fils, il se conduit en grand bourgeois victorien, en villégiateur anglais hautain, les obligeant à venir sur la barque, et leur commandant de ramer (page 219). C'est qu'«*il aime que des hommes besognent, la sueur au front, la nuit, sur la plage balayée par le vent, opposent leurs muscles et leur intelligence aux vagues et aux rafales ; il aime que les marins s'emploient ainsi, se fassent noyer au large, dans la tempête, pendant que les femmes gardent la maison et demeurent assises auprès de leurs enfants endormis.*» (pages 221-222). Et il est encore indiqué que, pour lui, «*il est bien naturel que des hommes se noient au cours d'une tempête*» (page 274).

Comme l'a indiqué Virginia Woolf, Mr Ramsay, cet intellectuel, ce mari et ce père ridicule, pitoyable même, lui a été inspiré par son père qui était écrasant, violent, suscitait des sentiments ambivalents. Elle le poursuit donc ici des traits de sa cruelle moquerie, réglant ses comptes avec lui en le présentant comme un fantoche, tout cela en vue de mieux exalter sa mère !

#### Mrs Ramsay :

Comme il se doit, elle aurait «*dans ses veines le sang d'une maison d'Italie très noble encore que légèrement fabuleuse*» dont les membres «*n'avaient rien de la lenteur anglaise ni de la froideur écossaise*» (pages 22-23). D'ailleurs, ne descend-elle pour le dîner «*semblable à une reine*» (page 114)? Et elle s'évade en «*revenant au pays des rêves, dans cet endroit irréel mais fascinant, le salon des Manning à Marlow, il y avait vingt ans*» (page 127) dont William Bankes lui a rappelé le souvenir. Pour essayer de bien dessiner son portrait, on peut distinguer en elle :

#### - La femme

Elle «*voit, à cinquante ans, ses cheveux gris et sa joue creuse*» (page 19). Aussi «*il lui arrive, lorsqu'elle se contraint à se regarder à la glace, d'en vouloir un peu à la destinée d'être devenue vieille*» (page 135). Pourtant, elle a conservé une certaine juvénilité : devant l'affiche qui annonce la venue d'un cirque, elle s'écrie : «*Allons-y tous !*» (page 26) ; quand elle entend Prue souhaiter «*aller sur la plage regarder les vagues*», elle, «*semblable à une jeune fille de vingt ans*», ressent «*une grande envie de s'amuser*» (page 157) ; Lily Briscoe se souvient d'une journée où, sur la plage, alors que Charles Tansley faisait des ricochets, elle le regardait et parut «*heureuse de se reposer en silence sans rien communiquer de ce qu'elle éprouvait ; de se reposer dans l'obscurité extrême des relations humaines*» (page 230).

Surtout, elle est, aux yeux des autres, rayonnante d'une beauté presque surnaturelle, «*avec son air grec, ses yeux bleus, son nez droit*» (page 48). Si certains lui reprochent «*une incomparable beauté derrière laquelle elle passe sa vie et qu'il lui est impossible de troubler*» (page 48), elle est admirée

sans réserve par la plupart. Elle est, pour Charles Tansley, «*la plus belle personne qu'il eût jamais vue*» (page 29). Mr Bankes croit pouvoir dire qu'«*elle n'a pas plus conscience de sa beauté qu'une enfant*» (page 48) et «*a toujours un élément incongru à introduire dans l'harmonie de son visage. Elle se campe sur la tête un feutre de chasseur ; elle court en caoutchoucs à travers la pelouse pour empêcher un enfant de se faire mal. Aussi, lorsqu'on ne songe qu'à sa beauté, il faut se rappeler cette touche de vie, de frémissement*», d'où «*un caractère original*» (page 49).

Elle-même «*éprouve le sentiment de sa propre beauté*», «*porte avec elle le flambeau de sa beauté*» (page 63), «*prend de ces grands airs orgueilleux, apanage de sa beauté*» (pages 266-267). Elle sait la mettre en valeur, ayant «*des étoiles dans les yeux, des voiles dans les cheveux*», étant «*parée de cyclamens et de violettes des bois*», «*encadrant sa beauté*» d'une fourrure (page 73), choisissant avec soin, chaque soir, les bijoux qu'elle va porter pour le dîner (page 112). Y descendant, elle accepte, de la part de tous les assistants, «*leur tribut d'admiration à l'adresse de sa beauté*» (page 114). Aussi ne croit-on guère à, «*en elle, un désir latent de se dépouiller de cette royauté de la forme*» (page 49), à une «*simplicité [qui] va à ce fond des choses que falsifient les gens habiles*» (page 48) !

Sa sensibilité la conduit à :

- suivre «*des corneilles s'efforçant de choisir l'arbre sur lequel se poser*» (page 111), imaginer même à leur propos des relations à l'intérieur d'une famille (pages 111-112, 113) ;
- s'émouvoir devant «*la chute monotone des vagues sur la plage dont, la plupart du temps, le roulement cadencé fait à ses pensées un accompagnement reposant.*» (page 31) ;
- être «*hypnotisée par le spectacle*» (page 93) que donne le phare, par le «*rayon de lumière*» qu'elle préfère, «*le dernier des trois qui est son rayon à elle*» (page 90) «*cette longue lumière calme*» (page 91) ;
- attendre «*les premières vibrations d'une étoile qui se trouve alors au plein de sa vie frémissante*», spectacle qui «*lui donne un plaisir aigu*» (page 100), qu'elle regarde «*au point de devenir la chose même qu'elle regarde*» (page 91), dont elle se dit qu'il «*fouille dans son esprit et dans son cœur [...] qu'il la purifie de tout mensonge*» (page 91) ;
- lire des poèmes qui lui font connaître une «*ascension*» où se présente à elle «*l'essence de la vie même*» sous «*une forme devenue soudainement entière entre ses mains, belle et raisonnable, claire et complète*» (page 163).

- L'épouse

Elle aurait peut-être, selon une rumeur, conduit un «*premier amoureux*» à «*se faire sauter la cervelle [...] dans la semaine précédant son mariage*». Mais, même si, «*dans une heure d'intimité où se présentent à elle des histoires de grande passion, d'amour déçu, d'ambition traversée, il lui aurait été facile de dire elle aussi ce qu'elle a connu, senti ou supporté, elle ne parle jamais d'elle-même.*» (page 48).

Lors de cette première rencontre qu'imagine Lily Briscoe (page 265), elle décida donc de s'unir à Mr Ramsay. Elle déclare qu'«*elle ne regretterait jamais la décision prise*» (page 19) ; mais rappelons-nous que, de toute façon, les mœurs du temps ne permettaient pas d'envisager quelque moyen de s'y soustraire.

Avec le temps, elle a appris à connaître dans les recoins les plus intimes le caractère de son mari. Elle peut déterminer à quelques signes qui lui sont familiers ses humeurs changeantes et souvent violentes, et elle sait les calmer par une habile manipulation, ce rôle de nounou d'un enfant dont les colères laissent tomber entre eux «*de longs et rigides silences*», la faisant toutefois passer par un «*état d'esprit*» où «*se mêlent la plainte et la rancune*» (page 266), et ne manquant pas de la lasser. Elle ne tient pas compte de ses rodomontades, dont son projet de «*s'en aller se promener toute une journée*» qu'elle le laisse exprimer car elle se doute bien «*qu'il ne l'exécuterait jamais*» (page 99). À tous ses errements elle trouve des excuses, car elle s'efforce de le ménager, en sachant qu'il est psychiquement dépendant d'elle, qu'elle lui est supérieure, ce qui la gênerait («*elle n'aime pas, même une seconde, se sentir plus fine et plus noble que lui*» [page 60]), car, dans l'esprit du temps, il va de soi qu'un époux vaut beaucoup mieux qu'une épouse. Elle prétend («*speaking with the tongue in the cheek*»?) que, du fait d'ailleurs de sa position sociale de professeur d'université (à une époque où

toute activité professionnelle est interdite à une femme), il «*est infiniment le plus important des deux, et que, comparée avec lui, ce qu'elle donne au monde est négligeable*» (pages 60-61), qu'«*il n'y a personne qu'elle révère autant que lui*» (page 52), qu'il est «*sensé et juste*» (page 94). À elle, chez qui la soumission exigée de la femme à cette époque est vraiment intériorisée, il faut d'ailleurs «*cette aspérité dans le ton de son mari qui agit sur elle comme un reproche*» (page 166).

En fait, il arrive aussi qu'elle «*ne peut comprendre comment elle a jamais pu éprouver la moindre émotion, la moindre affection à l'égard*» de son mari (page 115). Et la soumission ne va pas jusqu'à ce que, s'«*il veut qu'elle lui dise qu'elle l'aime*», elle le fasse. «*Elle ne peut pas le faire*», dit-elle, en prétendant que «*ce silence vient simplement qu'elle ne peut dire ce qu'elle éprouve*», ce qui, en effet, était interdit par les règles de convenances qu'on imposait alors aux femmes. Elle s'y refuse même si «*elle sait qu'il est en train de se dire : "Vous êtes plus belle que jamais" et qu'elle se sent très belle.*» (page 166).

Il reste qu'elle admire qu'«*ayant dépassé la soixantaine, il reste vigoureux*» (page 99). Et Lily Briscoe encore, qui a tant observé le couple, a pu constater qu'il lui arrivait d'«*être parcourue par un choc étrange [...] lorsque Mrs Ramsay, s'arrêtant, abaissait son regard sur elle*» (page 264). N'est-elle donc pas simplement sensible à une puissance sexuelle, qui est d'ailleurs concrétisée par les huit enfants?

#### - La mère

Ayant déjà huit enfants, qu'elle porte comme une couronne, elle «*voudrait toujours avoir un bébé*» (page 85). Elle se demande : «*Pourquoi faut-il qu'ils grandissent, qu'ils perdent ce qu'ils possèdent maintenant?*» (page 87). Elle voudrait que James et Cam, «*affreux petits démons, anges délicieux*», ne deviennent jamais «*des monstres à grandes jambes*» (page 84). Sachant que «*les enfants n'oublient jamais*», se disant «*qu'il faut faire tellement attention à ce qu'on dit ou à ce qu'on fait*» (page 89), manifestant bien cette vanité des mères de famille qui ont l'impression de régler le sort du monde par leurs petits gestes affectueux, elle leur montre une grande tendresse :

- Elle leur récite «*les paroles d'une vieille berceuse murmurées par la nature*» (page 31).

- Elle veut plaire à James, qui veut aller au phare, en lui assurant : «*Oui, bien sûr, s'il fait beau demain*» (page 15) - «*Il peut faire beau - je crois qu'il fera beau*» (page 17) - «*Peut-être fera-t-il beau demain*» (page 30) - «*Même s'il ne fait pas beau demain [...] ce sera pour une autre fois.*» (page 44).

- Elle lui lit le conte de Grimm, «*l'histoire du Pêcheur et de sa Femme*» (page 82).

- Elle les apaise, calme leurs cauchemars.

- Elle pense que «*tous sont pleins de promesses*» (page 84) ; mais elle ne leur cache pas qu'«*il faudra en passer par là*», la mort (page 86).

- Elle doit tenir compte de «*l'usure quotidienne des souliers et des bas dont ont nécessairement besoin ces "grands garçons", tous bien poussés, anguleux et terribles*» (page 39).

#### - La maîtresse de maison

Elle s'inquiète du «*mauvais état*» de la demeure, constate «*chaque été qu'elle se dégrade davantage*» (page 46), que les «*chaises*» sont «*dans un état affreux*» (page 45), que le «*toit de la serre*» s'effondre, la réparation pouvant coûter «*cinquante livres*» (page 61). Hautaine bourgeoise londonienne, elle prétend «*qu'il est impossible de trouver dans toute l'Écosse un serrurier capable de réparer un verrou*» (page 46). Elle choisit un «*appareil frigorifique*» ou «*quelque râteau ou faucheuse*» (pages 30-31), paie les factures, arrose les fleurs, pense aux «*oignons*» qu'elle pourrait faire planter par le jardinier (page 95). Avec une «*calme certitude*» (page 74), elle veille à ce que tout se passe bien dans le domaine qui lui a été imparti, que rien n'altère l'harmonie dont elle est responsable. Elle pense que «*les fenêtres doivent être ouvertes et les portes doivent être fermées*» (pages 46-47), marquant ainsi, d'une part, sa volonté d'empêcher l'accès intempestif des hommes dans les espaces réservés aux femmes, et, d'autre part, son souci d'une ventilation par laquelle serait éloigné le bacille de la tuberculose, maladie dont la menace l'obsède. Surtout, sachant, selon Lily Briscoe, faire «*de l'instant présent quelque chose de permanent*», disant à la vie : «*Arrête-toi !*» (page 218), elle organise et préside un grand repas où elle triomphe en particulier grâce à la recette du «*bœuf en daube*», «*recette française de sa grand-mère*» (page 137), ce qui pourrait être un trait propre à Julia

Princep Duckworth, la mère de Virginia Woolf, puisqu'elle appartenait à une famille d'éditeurs de lointaine ascendance française.

#### - La bonne hôtesse

Si elle est l'archétype de la mère de famille, elle est maternelle aussi avec ses invités, avec «*des jeunes gens en particulier, pauvres comme des rats d'église*», et qui sont «*de grands admirateurs*» de son mari (page 18). Ayant «*des antennes qui se projettent hors d'elle*» (page 145), envoyant «*une colonne vaporisée d'énergie*» (page 57), cherchant à «*éprouver une communauté de sentiment avec autrui*» (page 154), voulant entretenir la convivialité et l'harmonie, entendant faire de la maison un havre de douceur et de paix, «*jetant un charme à tous rien que par sa façon si simple, si directe de désirer les choses*» (page 138), elle rassemble tous les personnages dans sa tendresse inquiète, se montre habile à réunir les nombreux fils de son existence sociale. Par sa présence unifiante, elle est le centre rayonnant de ce petit monde. Elle est capable de comprendre chacun, lui «*enlevant son voile*», «*découvrant ses pensées et ses sentiments*» (page 145), lui donnant ce qu'il cherche, en saisissant, grâce à une mystérieuse intuition, son intimité la plus profonde. Elle déplore que surgissent «*luttres, discordes, différences d'opinions, préjugés tissés dans la trame même de l'être. Cela lui semble si absurde d'inventer des différences entre les gens alors qu'ils sont - qui ne le sait? - bien assez différents les uns des autres comme cela.*» (page 22).

Pourtant, si «*elle prend sous sa protection la totalité du sexe qui n'est pas le sien*», c'est pour un ensemble de raisons dont l'accumulation est ironique (pages 18-19). Et la même misoandrie, exercée non seulement à l'égard de son mari, lui fait «*prendre toujours les hommes en pitié comme s'ils avaient manqué de quelque chose - et les femmes jamais*» (page 118).

Lors du dîner, elle se dit que «*c'est à elle qu'incombe l'effort de fusion, de mise en train, de création*» (ne réalise-t-elle dans sa vie d'hôtesse l'ambition de l'artiste?) alors que «*chacun a l'air séparé de son voisin*» (page 115). On la voit chercher à flatter le solennel Mr Bankes en lui disant : «*Que vous devez détester de dîner au milieu de tous ces fauves !*» (page 123). Elle, qui, d'habitude, est ennuyée par la «*manie*» de son mari «*de faire des phrases*» (page 99), «*aurait voulu*» qu'au cours de ce dîner, il «*parle un peu*» (page 130). Cependant, elle connaît un moment où «*elle vient d'atteindre à la sécurité*», «*dans un principe d'allégresse qui envahit tous les nerfs de son corps avec une douce plénitude*» (page 142), car, pour elle, «*il existe un élément soustrait au changement et qui s'oppose, avec sa clarté de rubis, à ce qu'il y a dans le monde de fluide, de fugace et de spectral*» (page 143) ; de ce fait, elle ressent «*une impression de paix et de repos*» (page 143). À la fin du dîner, voilà soudain qu'«*elle aime Charles Tansley ; elle aime son rire ; elle aime sa maladresse*» ; elle se dit que Lily «*a toujours une plaisanterie à elle*», qu'«*on n'a jamais besoin de se préoccuper d'elle*» ; elle trouve que «*son mari est très en train*», apprécie qu'il «*ait fait la paix avec le vieil Augustus Carmichaël*» (page 149) qui se joint à lui pour prononcer des vers, et s'incliner devant elle «*comme pour lui rendre hommage*», ce qui lui donne «*l'impression qu'il l'aime plus qu'il ne l'a jamais fait*» (page 151). Au moment de partir, alors qu'elle a «*un pied posé sur le seuil de la porte, elle demeure un instant encore dans cette scène de sa vie qui s'évanouit*» (page 151). Elle cherche alors, en se demandant au sujet de ce qui vient de se passer : «*Est-ce bon, est-ce mauvais, est-ce bien, est-ce mal? Où allons-nous? et ainsi de suite*», à retrouver «*son équilibre après le choc causé par l'évènement qui vient de se produire*» (page 152), qui «*est fini, accompli*», qui lui donne une «*sensation d'accomplissement qui prend un caractère solennel*» (page 153), mais qui lui a fait constater que «*son monde est en train de changer*» (page 153).

#### - La dame de charité

«*Elle a souvent l'impression de n'être qu'une éponge imbibée d'émotions humaines*» (page 52), et il est indiqué que «*son instinct la fait infailliblement se tourner vers la race humaine*» (page 262). Consciente du rôle social qu'elle doit jouer, elle «*rumine le problème des riches et des pauvres*», est «*une investigatrice penchée, pour l'élucider, sur le problème social*» (page 23). Dévouée, «*n'escamotant jamais ses devoirs*» (page 19), elle manifeste sa sollicitude et même sa commisération pour :

- Charles Tansley, qui, bien qu'elle l'ait rejeté en tant que «livresque», l'inquiète parce qu'il «se sent complètement délaissé [qu']aucune femme ne le regarderait tant que Paul Rayley serait dans la même pièce» (page 141).

- Mr Carmichaël, pour elle, un «pauvre homme malheureux» auquel elle propose de lui «acheter des timbres, du papier, du tabac» (page 62), proposition qu'il décline toujours, ce qui ferait que, selon Lily Briscoe, elle «s'efforçait toujours de l'arrêter» car elle «était ennuyée qu'il ne voulût rien d'elle» (page 260).

- Le poseur d'affiches dont «le bras gauche a été sectionné dans une machine à battre il y a deux ans» (page 26).

- Les gardiens du phare, auxquels elle a «l'habitude d'envoyer des objets» (page 205), tricotant des chaussettes (page 17) pour leur fils qui «est menacé de tuberculose de la hanche» (pages 17, 205), tricotage qu'en fait elle trouve «assommant» (page 51).

- Le père de la domestique «Marie la Suissesse» qui «se meurt d'un cancer dans une vallée des Grisons» (page 22).

- «Une femme en train de mourir du cancer» au village (page 86).

«Décrivant avec une chaude éloquence les horreurs du système qui prévaut en Angleterre pour la fourniture du lait» (page 141), elle envisage d'établir sur l'île «une laiterie modèle» ainsi qu'un hôpital (page 84).

Elle fait même des visites de charité dans les environs : «Sans dire un mot et un panier au bras pour tout signe de sa mission, elle s'en va en ville voir ses pauvres, s'installer dans quelque chambrette sentant le renfermé» (page 261). Mais «elle ne parle jamais de ses visites» (page 262).

- La méditative

Sa pensée peut prendre son essor à des moments privilégiés, comme ceux où la nature l'apaise. Ainsi :

- «La chute monotone des vagues sur la plage [...] semble lui répéter, pour la consoler, les paroles d'une vieille berceuse murmurées par la nature : "Je veille sur vous - je suis votre appui".» (page 31).

- «Le rayon de lumière du Phare» (page 90) soulève «certaines petites phrases qui reposent au fond de son esprit.» (page 91).

- «Lorsqu'elle est seule, elle se sent attirée vers les choses, les objets inanimés [...] a l'impression qu'ils l'expriment, qu'ils deviennent elle-même, la connaissent, et, en un certain sens, sont elle-même.» (page 91).

Sa pensée s'élève aussi tandis qu'elle tricote, «bien droite sur sa chaise», qu'elle «n'a plus besoin de songer à personne», qu'elle «peut être elle-même, à elle-même», qu'elle «se réduit, avec un sentiment de solennité, à n'être plus que soi» (page 89), car, commente la romancière, «lorsque la vie baisse ainsi un moment il semble que le champ de la conscience s'élargisse à l'infini» (page 90). Remarquons cependant qu'il est peu plausible (et d'une totale gratuité) qu'alors sa pensée «embrasse tous les endroits qu'elle n'a pas vus ; les plaines de l'Inde» ; qu'elle se sente «écarter l'épais rideau de cuir d'une église romaine» (page 90).

Sa pensée s'élance encore «d'autres fois, soudainement, inopinément, [quand] son esprit se dégage un peu de la tâche présente» et que, pour elle, «le roulement cadencé» des «vagues sur la plage» «bat d'impitoyable façon la mesure de la vie, à la façon d'un tambourinement de fantômes». (page 31). Ainsi, au moment où commence le dîner, elle se demande : «Qu'ai-je fait de ma vie?» (page 114), comme insatisfaite de cette royauté de peu d'éclat dont elle jouit. Puis, plus tard, elle constate «à quel point cela va mal ensemble, ce à quoi elle songe, d'une part, et ce qu'elle fait, d'autre part - servir la soupe - et elle se sent, avec une force grandissante, en dehors du tourbillon» (page 115). Enfin, alors qu'est encore indiqué que «le bœuf en daube est un triomphe», qu'elle assure à William Bankes qu'«il y en a largement pour tout le monde», qu'elle demande à Andrew de «baisser son assiette», elle se réfugie dans «la région tranquille cachée au cœur des choses où elle peut se mouvoir et se reposer» (page 143).

Elle peut alors se poser des questions fondamentales :

- Elle considère que *«la vie, c'est quelque chose de réel, quelque chose de privé qu'elle ne partage ni avec ses enfants ni avec son mari [...] Elle se trouve d'un côté et la vie de l'autre ; elle s'efforce toujours d'être la plus forte, comme s'y efforce son adversaire. [...] La vie [est] un être terrible, hostile, toujours prêt à se jeter sur elle à la première occasion»* (page 86).

- Elle a conscience de la fuite du temps : *«Le roulement cadencé des vagues»* la *«fait songer à la destruction de l'île par la mer, à son engouffrement, et l'avertit, elle dont les jours s'absorbent dans la rapide succession de ses tâches, que tout dans notre existence a le caractère éphémère d'un arc-en-ciel, cette rumeur jusque-là obscurcie, cachée par les autres bruits, remplit tout d'un coup ses oreilles de son grondement caverneux. et la fait lever les yeux dans un mouvement de terreur.»* (pages 31-32).

- Elle se résigne à la mort : *«Cela finira, cela finira. Cela viendra, cela viendra. Puis soudainement elle ajoute : "Nous sommes entre les mains du Seigneur"»*, (page 91). Mais, plus loin, elle s'étonne de cette parole, et s'irrite de *«l'insincérité qui se glisse dans les vérités»* (page 92). Et elle tombe dans le pessimisme : *«Il n'y a ni raison, ni ordre, ni justice ; il n'y a que de la souffrance, de la mort, de la pauvreté ; il n'y a si basse perfidie que le monde ne puisse la commettre [...] Aucun bonheur ne dure.»* (page 92).

Mrs Ramsay serait donc une femme d'une grande profondeur d'esprit en même temps qu'un parangon de vertu, pour tout dire une sainte, si quelques faiblesses et défauts, plus ou moins graves, n'apparaissaient pas aussi.

Si elle a une certaine culture picturale (comme le prouve le sentiment que lui donne la *«coupe de fruits jaune et violette»* arrangée par Rose puisqu'elle se souvient alors de *certains tableaux»* [page 132], tandis qu'on ne sait comment interpréter le fait qu'elle *«se fiche complètement de la peinture»* de Lily Briscoe [page 73], qu'elle pense qu'*«il est impossible de prendre sa peinture très au sérieux»* [page 33]), non seulement elle dit n'être pas *«livresque»* (page 147), mais elle montre une opposition aux gens qu'elle juge l'être, *«préfère infiniment, au fond du cœur, les hommes simples à ces gens très forts qui font des thèses, comme par exemple Charles Tansley»* (page 81), *«les simples d'esprit qui n'ennuient personne avec leurs mémoires»* (page 136). De ce fait, elle n'a jamais lu les livres de son mari, pas même ceux qu'il lui a dédiés (page 45), alors que ce serait de la plus élémentaire courtoisie ! et elle ne se soucie pas qu'Andrew ne travaille pas assez, et ne puisse obtenir de bourse (page 96).

Elle est accusée de *«vouloir dominer, vouloir se mêler des affaires des autres, faire faire aux gens ce qu'elle veut»* (page 83). Elle se déclare évidemment *«ni dominatrice ni tyrannique»* (page 84) ; puis elle confirme inconsciemment l'accusation en déclarant qu'*«on peut bien dire si on en a envie qu'elle est tyrannique, dominatrice, autoritaire, peu lui importe»* (page 85). Mais Lily Briscoe a été *«froissée par une manifestation chez elle de l'esprit d'autorité»* (page 72) car, dit-elle, *«elle est volontaire, aime commander»* (page 73) ; ainsi, elle se souvient qu'*«elle était mécontente parce que quelqu'un était en retard, le beurre n'était pas frais, la théière ébréchée»* (page 261) ; elle se souvient aussi que, pour Mr Carmichaël, *«il y avait quelque chose en elle qu'il n'aimait pas. Peut-être était-ce son autorité, son assurance, le côté positif de sa nature? Elle allait tellement droit au but !»* (page 260) ; quand il *«s'écarte d'elle»*, elle est *«rebuffée dans son instinct»*, sent *«qu'on lui ouvre les yeux sur la mesquinerie d'une certaine partie de sa nature et des relations humaines tout entières»* (page 64). Élargissant le réquisitoire, Lily Briscoe se dit : *«Il y avait dû y avoir des gens qui avaient beaucoup d'antipathie pour Mrs Ramsay [...] qui la trouvaient trop sûre d'elle-même, trop tranchante»* (page 261), [à qui] *«sa beauté portait ombrage»* (page 261) [qui lui reprochaient d'être] *«faible avec son mari, le laissant faire ses scènes bien connues»*, [d'être] *«réservée»* (page 261), ce qui pourrait bien être ce que la peintre ressentait et ressent encore ! Pourtant, auparavant, l'adoratrice qu'elle est *«rend hommage à l'extraordinaire pouvoir que Mrs Ramsay exerçait sur les gens. Faites ceci, disait-elle, et on le faisait.»* (page 236) !



Or, entendant «*présider avec un calme imperturbable à la conduite de destinées qu'elle est absolument incapable de comprendre*», voulant envahir d'amour tout ce qu'elle touche, apaiser les cœurs malades, réunir les solitaires, elle a l'agaçante manie d'arranger des mariages :

- Le mariage de Minta Doyle et Paul Rayley (pages 81, 87, 135 où, pensant : «*Ils sont fiancés*», elle en éprouve «*de la jalousie*» ; page 136 où elle se dit qu'ils allaient employer le mot «*nous*» «*toute leur vie*» ; page 137 où naît en elle «*un sentiment curieux où se mêlent l'espièglerie et la tendresse d'être en train de fêter ces amoureux*» ; page 153 où elle est heureuse de se dire qu'ils conserveraient le souvenir de cette nuit «*si longtemps qu'ils vivent*», où elle voudrait «*s'incorporer à la trame même de leur existence*» ; page 158 où, les quittant, tandis que Paul se rend compte qu'«*elle est au courant de ce qui est arrivé*», elle se réjouit : «*Quelle veine extraordinaire a Minta ! Elle épouse un homme qui a une montre en or dans une pochette de peau de chamois !*», s'écrie même : «*Comme je voudrais aller avec vous !*», mais «*est retenue par quelque chose*». Or Lily Briscoe nous apprend que ce mariage «*n'a pas été un succès*» (page 234).

- Le mariage de Lily Briscoe et Mr Bankes (pages 73-74, 101,142), même s'ils sont «*tous deux froids, distants et un peu cantonnés en eux-mêmes*» (page 142) ; même si elle se dit que, chez Lily, qui est, en quelque sorte, pour elle, une neuvième enfant plus dépourvue, «*tout est petit*», que «*l'éclat de Minta la fait paraître plus pâle et devenir encore plus insignifiante*» (page 141) ; même s'il lui semble que Mr Bankes est «*attiré vers elle-même, depuis la mort de sa femme.*» (page 142).

- Le mariage de sa fille, Prue, à laquelle, au cours du dîner, elle s'adresse intérieurement pour lui dire : «*Vous serez beaucoup plus heureuse que Minta parce que vous êtes ma fille*», et que «*sa fille devait être plus heureuse que les filles des autres gens.*» (pages 148-149).

En effet, elle, qui est si mal mariée, prétend qu'«*une femme qui ne s'est pas mariée [...] a manqué ce qu'il y a de meilleur dans la vie*» (pages 73-74), que Mr Bankes est un «*pauvre homme*» car «*il n'a ni femme ni enfants*» (page 116), «*qu'il faut que les gens se marient, qu'ils aient des enfants*» (page 87), tout en se disant que «*le mariage exige oh ! toutes sortes de qualités*» (page 87).

Lily Briscoe se moque de «*cette manie de marier les gens*» (page 235).

À celle qui se veut altruiste, certains reprochent de faire ses visites de charité non sans un certain souci de «*paraître*» (page 48), de «*se donner du mal pour produire de l'effet*» (page 83). Charles Tansley, qui l'a accompagnée pour une de ces visites, se dit qu'«*elle a joué un rôle*» après lequel «*elle se permit d'être un peu elle-même*» (page 29). On se demande si ce n'est pas «*sa propre lassitude qui est pour une part tournée en commisération d'autrui*», ce qui serait «*un exemple de ses erreurs de jugement qui semblent instinctives chez elle et prennent leur source dans un besoin personnel plutôt que dans celui d'autrui.*» (page 117).

Ainsi est tout de même nuancé l'hommage que rendit Virginia Woolf à sa mère par l'intermédiaire du personnage, le portrait pouvant longtemps paraître relever de la pure hagiographie. Si, de toutes ses héroïnes, Mrs Ramsay, par les liens qui l'unissent à son histoire personnelle, est la plus réelle, la plus fidèle à son original, il reste que cette ambivalence constante, que cette ambiguïté totale, qui caractérisent tous les personnages, font que ce roman nourri de données autobiographiques s'inscrit bien dans l'ensemble d'une œuvre qui fut consacrée à la complexité et à la fragilité des relations humaines, et ici, plus spécialement, à l'importance des émotions ressenties durant l'enfance, comme au rôle de la création artistique. Et, dans ce roman certes peuplé de nombreux personnages, ce ne sont pas les présences charnelles qui marquent le lecteur, mais bien les pensées profondes, les perceptions variées du réel, la conscience de soi et du monde.

## Intérêt philosophique

Dans "*La promenade au phare*", Virginia Woolf se livra spécialement à une satire, et traita aussi les grands thèmes qui, d'un bout à l'autre, ont irrigué son œuvre.

On trouve :

### Une condamnation de la conception victorienne de la femme

Sous le très long règne, la reine Victoria, on avait mis un fort accent sur des valeurs morales répressives, on avait sévèrement condamné des conduites considérées comme contraires aux bonnes mœurs. Si ces restrictions s'appliquèrent de manière égale aux deux sexes, les femmes se trouvèrent réduites à la fonction qu'elles seules peuvent remplir du fait de leur physiologie, furent confinées aux rôles d'épouse et de mère, et, en conséquence, n'eurent pas accès à l'instruction que recevaient les hommes, car on allait même jusqu'à prétendre que le fait d'étudier n'est pas dans leur nature, voire peut les rendre malades ; on se contentait de les préparer au mariage et de leur faire acquérir des «accomplishments», ces talents d'agrément (aquarelle, broderie, chant, connaissance du français...) destinés à leur permettre d'orner dignement la maison de leur époux. Elles n'avaient ni le droit d'occuper un emploi (hormis dans l'enseignement), ni celui de posséder un compte bancaire car elles étaient dépourvues de toute capacité juridique, la loi considérant le couple comme étant une seule et même personne morale, l'époux étant responsable de sa femme, et ayant l'obligation légale de la protéger, tandis que, la soumission étant vue comme une qualité primordiale de la femme, elle lui prêtait obéissance, et qu'il devenait le propriétaire des biens qu'elle apportait lors du mariage. Elle devait se consacrer à ses enfants, et tenir le rôle de garde-malade auprès des membres de la famille, sinon des gens de son entourage. Étaient donc requis de sa part un caractère avenant, ainsi que de la compassion et de l'empathie, des dons de dévouement, une bonne aptitude à maintenir une hygiène et un ordre rigoureux.

Le rôle de la bourgeoise maîtresse de maison avait été spécialement décrit, en 1861, dans le "*Mrs Beeton's book of household management*", où était indiqué qu'elle pouvait être comparée au commandant d'une armée ou à un chef d'entreprise ; que, pour faire en sorte que sa maison soit respectable, et assurer à sa famille bonheur, confort et bien-être, elle devait remplir ses devoirs avec intelligence et minutie, savoir définir les tâches et les déléguer à ses domestiques, organiser des réceptions et des dîners pour, en étant un ornement social auprès de lui, assurer la bonne réputation sociale de son époux, et lui permettre de rencontrer de nouvelles personnes afin qu'il puisse établir des relations utiles.

Ainsi, Virginia Woolf, en dressant de sa mère un portrait si élogieux, fit bien de Mrs Ramsay une icône de la femme victorienne, dévouée à son mari et à ses enfants, victime de la société patriarcale, et cela plutôt paradoxalement puisqu'elle se construisit en s'opposant à ce modèle, et lutta dans toute son œuvre contre cet asservissement.

Elle poursuivit aussi, à travers tout le roman, de façon paradoxale encore, une satire du mariage.

Elle se dessine déjà dans le choix qu'elle fit du conte de Grimm, «*l'histoire du Pêcheur et de sa Femme*» car en est cité un extrait qui illustre la plainte d'un mari contre sa femme «*qui s'insubordonne, Rit de l'ordre que je lui donne*» (page 82).

Surtout, on voit les désastreux couples que forment les Ramsay et les Rayley, ceux-ci étant suivis depuis leurs idylliques fiançailles (Mrs Ramsay se dit qu'ils allaient employer le mot «*nous*» «*toute leur vie*» [page 136], se réjouit à l'idée qu'ils conserveraient le souvenir de cette nuit «*si longtemps qu'ils vivent*» [page 153]), jusqu'à l'échec qu'a découvert, non sans satisfaction, la célibataire Lily Briscoe ! Et celle-ci, faisant des Ramsay «*des figures symboliques du mariage*», se dit : «*Voilà donc ce qu'est le mariage : un homme et une femme en train de regarder une fillette jeter une balle.*» (page 102). Est donc posée cette question : le mariage est-il nécessaire à une vie heureuse? ce que croit la marieuse Mrs Ramsay, qui, tombée dans le piège, veut que tous y tombent !

Le couple étant conduit à avoir des enfants (épreuve apparemment épargnée aux Rayley !), c'est donc la famille qui se trouve elle aussi examinée, en particulier à travers le désaccord sur l'éducation des enfants, sur le type de conduite à avoir avec eux, entre l'homme, qui est sévère, et les femmes, qui sont laxistes. Mrs Ramsay s'oppose au désir de James d'aller au phare, voudrait «avoir assez d'influence sur Andrew pour le faire travailler un peu plus» car «il va perdre toutes ses chances d'obtenir une bourse» (page 96). Mais lui et sa femme «ne sont jamais d'accord sur ce sujet» (page 96). Mrs Ramsay est en adoration devant ses enfants dont elle fait des enfants-rois ; «fabrique» ce mâle qu'est James, craignant, quand elle doit lui indiquer : «Nous n'irons pas au Phare demain», «qu'il s'en souvienne toute sa vie» (page 89 - c'est du Françoise Dolto avant la lettre !). Lily Briscoe, quand James et Cam sont obligés par leur père à partir vers l'île, voit «une tragédie [...] en ce qu'il y a là des enfants réduits au silence, des vaincus» (page 201) ; ils lui paraissent encore des «enfants voués par le destin à quelque sévère entreprise» (page 209).

La famille est critiquée aussi à travers les relations entre les deux adolescents, James et Cam, et leur père, celui-ci ne pensant qu'à les dominer, ceux-là ne faisant que détester sa «tyrannie», James et Cam, apparemment unis, s'opposant en fait l'un à l'autre !

La vie en famille n'est donc qu'une suite d'«irritations et de colères comme de vieilles guenilles», selon Lily Briscoe (page 217) qui pense d'ailleurs que «les relations humaines ne sont pas satisfaisantes ; les plus parfaites ont un défaut et ne supportent pas l'examen auquel elle [Mrs Ramsay] les soumettait dans son amour pour son mari et avec son besoin de vérité» (page 61) ; elle fustige «la mesquinerie des relations humaines tout entières. Les meilleures de celles-ci sont impures, méprisables, fondées sur l'égoïsme.» (page 64).

Virginia Woolf exprima, une fois de plus, son féminisme. Avec une ironie constante, elle opposa l'éternel masculin et l'éternel féminin, deux manières d'interpréter le monde, la masculine tendant à la domination, et se caractérisant par le raidissement, la féminine étant fluide car elle épouse le rythme des choses, et s'accommodant d'une soumission qui est même intériorisée.

Elle caricatura sévèrement les mâles :

- Si Mrs Ramsay «prend sous sa protection la totalité du sexe qui n'est pas le sien», c'est pour s'opposer à l'emprise masculine dans un ensemble de domaines dont la liste constitue une accumulation ironique : «Les hommes sont chevaleresques et vaillants, négocient des traités, gouvernent l'Inde, dirigent les finances» (page 19).

- Elle stigmatisa «la fatale stérilité du mâle» que montre Mrs Ramsay, et à laquelle elle opposa à ce qui définit sa femme (et toutes les femmes?) : «cette délicieuse fécondité, cette fontaine, cette vaporisation de vie» (page 58).

- Elle statua que la plupart des hommes aiment «les compliments» (page 102). Et elle montra une Lily Briscoe qui «voit, comme dans une radiographie, toute l'ossature du désir qu'éprouve ce jeune homme [Charles Tansley] de s'affirmer.» (page 124) ; qui se dit que le rôle de la femme est de permettre à l'homme «de mettre au jour, de soulager les fémurs, les côtes, toute l'ossature de sa vanité, de son pressant désir de se mettre en avant» (page 125) ; qui se refuse à venir en aide à Charles Tansley, même si Virginia Woolf s'amuse à indiquer qu'existe «un code de bonnes manières dont l'article sept (vraisemblablement) édicte que dans une occasion semblable il incombe à la femme, quelle que soit sa propre occupation, d'aller au secours du jeune homme assis en face d'elle, de façon à lui permettre [...] de soulager [...] son pressant désir de se mettre en avant» (page 125) ; qui pense enfin «que les relations humaines [...] les pires [...] sont celles qui existent entre hommes et femmes. Celles-ci sont forcément d'une extrême insincérité» (page 127), y étant obligées par les règles qu'impose la société !

- Elle se moqua de «cet admirable édifice élevé par l'intelligence masculine» à un moment où, Mrs Ramsay se livrant à une brillante conversation sur différents sujets érudits, son épouse se dit : «Que ce petit homme est donc assommant !» (page 144), alors que la romancière, qui avait eu, dès l'enfance, libre accès à la bibliothèque de son père, n'a pourtant pas manqué d'explorer et d'utiliser cet «édifice», s'illustrant même comme un redoutable bas-bleu, tout en s'excusant souvent, sous forme de boutade, de n'avoir pas fait d'études, d'être ignorante !

- Elle dénonça la misogynie de :

- Charles Tansley :

- Il «*laisse entendre que le cerveau masculin conserve sa grandeur même dans sa déchéance ; que toutes les femmes doivent rester dans l'ombre des travaux de leurs maris*» (page 25)

- Il affirme : «*Les femmes sont incapables de peindre ; les femmes sont incapables d'écrire.*» (pages 72, 119, 215), les considérant donc comme d'intelligence inférieure, les dissuadant de se livrer à la pensée et à la création, pour mieux les vouer aux tâches du ménage.

- Au cours du dîner, il se dit qu'«*il ne va pas se soumettre à la condescendance de ces niaisées de femmes.*» (page 118) ; il pense que, si «*on ne fait que causer, causer, causer et manger, manger, manger, c'est la faute des femmes. Elles rendent la civilisation impossible avec tout leur "charme", toutes leurs fadaises.*» (page 118).

- Il estime que «*Ramsay s'est coulé en épousant une beauté qui lui a donné huit enfants*» (page 124).

- Mrs Ramsay :

- Il proclame «*l'absurdité de l'esprit féminin*» (page 51).

- «*Il se dit : "Les femmes sont toujours ainsi : le vague de leur esprit est incurable."*», la romancière commentant d'ailleurs, de façon surprenante : «*il n'avait jamais pu comprendre cela, qui n'en est pas moins bien réel.*» Et il ajoute : «*Elles ne peuvent rien fixer clairement dans leur esprit.*» Enfin, il s'enfonça encore plus dans la misogynie en avouant avoir «*un faible pour ce vague féminin. Il fait partie de leur charme extraordinaire.*» (page 225).

- À l'égard de sa femme, «*il lui plaît de se dire qu'elle n'est ni brillante, ni savante.*» (page 163).

- Andrew : S'il considère que Minta «*porte des vêtements plus raisonnables que la plupart des femmes*», et apprécie qu'elle soit «*assez bonne marcheuse*» et téméraire (page 104), comme il la voit s'arrêter sans raison, il se dit : «*C'est ce qu'il y a d'ennuyeux dans ces promenades avec les femmes*» (page 105).

- James : Il a remarqué que les femmes «*baissent les yeux sur leur ouvrage ou ce qu'elles ont entre leurs mains. Puis, soudainement, elles lèvent les yeux*» (page 227).

La résistance ou même la contre-attaque des femmes revêt différents aspects :

La victorienne qu'est Mrs Ramsay, qui est vénérée par les hommes parce qu'ils voient en elle le symbole de la femme belle et féconde, se contente d'une grande condescendance à leur égard : «*Elle prend toujours les hommes en pitié comme s'ils avaient manqué de quelque chose - et les femmes jamais.*» (page 118). Devant subir leurs humeurs et leurs demandes, chercher à leur plaire et les reconforter, elle peut émettre une plainte implicite contre le rôle qu'elle tient pourtant à jouer : «*Elle est femme et, en conséquence, on vient naturellement la trouver toute la journée, tantôt pour une chose et tantôt pour une autre*» (page 52). «*C'est à elle qu'incombe l'effort de fusion, de mise en train, de création*» à cause de «*la stérilité des hommes, car si elle n'agit pas personne ne le ferait*» (pages 115-116) : mais elle serait profondément mécontente qu'on le fasse à sa place ! Elle s'oblige à tricoter des chaussettes pour le fils du gardien du phare, l'évocation revenant régulièrement ; or les travaux d'aiguille peuvent être considérés comme la passive occupation que, traditionnellement, les hommes imposent aux femmes. C'est au point qu'elle se nie elle-même pour devenir un instrument et une complice du discours hégémonique des mâles.

Ses filles, montrant «*la virilité contenue dans leurs cœurs de jeunes filles*» (page 20) pourraient s'émanciper. Jeunes, elles «*se permettent de jouer avec d'hétérodoxes notions, venues toutes seules dans leurs cervelles, d'une vie [...] dans laquelle on n'est pas toujours obligée de veiller au bien-être de quelque homme*», «*ont toutes dans l'esprit une défiance muette de ce que représentent la déférence, la chevalerie, la Banque d'Angleterre, l'Inde impériale, les doigts ornés de bagues et la dentelle*» (pages 19-20). Cependant, Prue se marie et meurt en donnant naissance à un enfant. L'adolescente qu'est devenue Cam constate que son frère n'est pas «*exposé à cela, à cette pression, cette division de sentiment, cette extraordinaire tentation*» (page 228), qui est le lot des femmes.

Le flambeau du féminisme est donc tenu par Lily Briscoe, même si, parfois, elle semble pouvoir tout de même accepter de tenir la conduite traditionnellement attendue des femmes :

- D'une part, quand Mr Banks regardant son tableau, elle «*s'abrite derrière la révérence qui s'attache à toutes les femmes*» (page 71).

- D'autre part, quand, Mrs Ramsay «*laissant s'échapper un gémissement*», elle «*reste figée*» (page 204) mais se le reproche, se disant que «*c'est en sa qualité de femme qu'elle a provoqué. cette scène affreuse ; [qu']en sa qualité de femme elle aurait dû savoir comment se comporter*» (page 206). Et voilà que surgit en elle «*la sympathie qu'elle éprouve pour lui*» car «*occupé à nouer son cordon, il prend à ses yeux un aspect infiniment pathétique*», qu'«*elle se penche à son tour*» (page 209), que, tous deux penchés, ils se trouvent donc à égalité.

C'est évidemment ironiquement qu'avec «*son honnêteté de vieille fille*» elle considère «*qu'il est du devoir des hommes [...] de venir au secours [des femmes], si, par exemple, un incendie éclate dans le métro*» (page 125). Même si la romancière la ridiculisa quelque peu en lui donnant un physique et un caractère peu séduisants, elle fit d'elle celle qui ose briser le schéma de la soumission féminine, mener une vie de femme indépendante qui se dit qu'«*elle n'est pas obligée de se marier ; elle n'est pas contrainte de subir cette dégradation, cet affaiblissement spirituel*» (page 139) parce qu'elle est à la poursuite de l'émancipation et de l'égalité en sacrifiant l'amour et le confort, en rejetant les valeurs auxquelles tient Mrs Ramsay ; parce qu'elle est une artiste dont le pinceau s'oppose d'ailleurs aux aiguilles de la tricoteuse, une artiste qui se consacre à une activité qui, pendant des siècles, a (comme l'écriture) été réservée aux hommes, même si, dans son tableau, la gêne l'éblouissante blancheur qui demeure au centre du tableau, et qui suggérerait l'absence du moyen de s'exprimer qui ferait des femmes des aphasiques, privées, longtemps en Occident et toujours privées souvent ailleurs, du droit de raconter, elles aussi, l'Histoire humaine, qui est constituée à la fois par les hommes et par elles, alors qu'elles ont été exclues de son écriture, et confinées aux rôles d'épouse et de mère.

Si elle ne peut pas comprendre l'œuvre de Mrs Ramsay ni l'explication qu'Andrew prétend lui en lui donner (page 40), et qui est typique du discours masculin, et si, de la même façon, elle ne peut comprendre la peinture de l'artiste conventionnel qu'est Mrs Paunceforte qui, d'ailleurs, privilégie le rose, la couleur qui, traditionnellement, pour les hommes, désigne le domaine féminin, c'est qu'elle est réfractaire au discours dont usent les hommes, discours dominant qu'ils ont structuré pour asseoir leur puissance hégémonique.

Elle affirme : «*L'amour, les femmes, à en juger par ma propre expérience [voilà qui réduit considérablement la valeur de l'assertion !] ont tout le temps l'impression que ce n'est pas là ce dont elles ont besoin.*» (page 140). Mais cet «*amour*» semble bien être celui qui peut exister entre les deux sexes, et on a vu que cette femme en laquelle «*la guerre a émoussé le dard de sa féminité*» (page 216), veut «*retrouver dans sa mémoire et imiter l'ardeur, le transport, l'abandon qu'elle avait vus sur le visage de tant de femmes [qui] s'abandonnent à l'ivresse de la sympathie, du ravissement de la récompense reçue et qui, pour une raison qui lui échappait, leur confère la plus haute félicité dont soit susceptible la nature humaine*» (pages 203-204), ce qui a permis de se demander s'il ne faut pas voir là, ce qui confirmerait l'attirance sexuelle qu'elle éprouve pour Mrs Ramsay, une célébration des amours saphiques, ce qui ne doit pas étonner de la part de Virginia Woolf.

Chez la romancière, «*le dard*» du féminisme n'était donc pas du tout «*émoussé*». Mais on peut considérer qu'il est disqualifié par la hargne qu'elle mit dans le tableau des personnages masculins qui sont constamment ridicules sinon détestables ; par la misoandrie qu'affichent ses personnages féminins ; par le sexisme qu'elle prétendait pourtant combattre !

Remarquons qu'aucun des deux aspects de la condition féminine, ni celui que représente Mrs Ramsay, ni celui que représente Lily Briscoe, n'est la situation idéale de la femme.

S'il nous est dit que l'âme humaine a de «*sombres profondeurs*» (page 47) ; si on voit James «*scruter le cœur de cette forêt*» qui est constituée des «*si nombreuses feuilles que le passé a pliées en lui*», forêt «*où la lumière et l'ombre s'entrecroisent au point que tout est déformé et qu'on ne peut que trébucher avec, dans les yeux, cette rapide succession de soleil et d'obscurité*» (page 247), on

constate encore que l'ambivalence constante, l'ambiguïté totale, évidentes chez tous les personnages, conduisent à l'idée de l'impossibilité de connaître les autres.

Mrs Ramsay pense que *«ce qui de nous apparaît aux autres, ce par quoi ils nous connaissent, ne représente qu'une puérole réalité. Sous cette apparence tout est sombre, tout s'étend, tout a d'insondables profondeurs. Mais de temps en temps nous montons à la surface et c'est cela qu'on aperçoit de nous.»* (page 90).

Procédant à une analyse plus profonde, Lily Briscoe se rend compte de :

- La difficulté de l'observation : *«Il faudrait cinquante paires d'yeux pour bien voir. On n'aurait même pas eu assez de cinquante paires d'yeux pour faire le tour»* de Mrs Ramsay (page 264).

- La possibilité d'être dépassé par *«l'intensité de la perception»* : *«Brusquement, comme libérée par le mouvement de sa main, la masse accumulée des impressions que Lily a de lui [Mr Bankes] bascule, et tout ce qu'elle éprouve à son égard s'écroule en une lourde avalanche. Cela représente une sensation. Puis s'élève, telle une fumée, l'essence de la personnalité de Mr Bankes. Et cela représente une autre sensation. Elle se sent transpercée, clouée par l'intensité de sa perception.»* (pages 41-42).

- Le conflit entre ce qu'on ressent et le sentiment qu'on a de ce que l'autre peut ressentir, *«ces deux sentiments se faisant la guerre dans son esprit.»* (page 140).

- L'intervention de l'imagination. Elle, qui a *«rassemblé ses impressions sur les Rayley»* (page 231), se dit : *«Ces scènes que nous imaginons à propos des gens sont ce que nous appelons les "connaître", "penser à eux", les "aimer" !»* (page 232).

- La difficulté de l'expression verbale. Reviennent constamment des expressions telles que : *«Elle aurait voulu lui dire [...] mais elle se retient»* - *«Mais elle ne peut pas»* - *«Mais elle ne sait pas comment»* - *«Mais il n'écouterait pas»*. Pour Lily Briscoe : *«Sous la pression du besoin particulier qui fait parler à un moment déterminé on manque toujours le but essentiel. Les mots dans leur agitation perdent leur direction et s'en vont frapper le but beaucoup trop bas. Alors on y renonce ; l'idée retombe au fond de la conscience [...] Car comment peut-on traduire en paroles ces émotions corporelles, la sensation de ce vide-là?»* (pages 238-239). C'est encore elle qui, à Mrs Ramsay, qui s'était demandé : *«Si l'on sait, peut-on dire ce que l'on sait?»* (page 75), lui prête ces pensées où à l'incertitude psychologique se joint la difficulté de l'expression : *«Qui sait ce que nous sommes, ce que nous éprouvons? Qui sait, même au moment de l'intimité, si ceci représente une connaissance? Ne gâtons-nous pas les choses en les exprimant?»* (page 230). Mais n'est-ce pas la romancière elle-même qui se plaint?

- Le manque de communication. Lily Briscoe se demande : *«Comment peut-on savoir quoi que ce soit sur les gens, quand on songe à la façon dont ils se barricadent? C'est uniquement à la façon d'une abeille, attirée par une douceur ou une alacrité de l'air inaccessible au toucher ou au goût, qu'on fréquente le dôme de la ruche. On parcourt seul l'étendue des airs au-dessus des pays qui forment le monde, puis on se met à fréquenter les ruches pleines de murmures et d'agitations ; ces ruches que sont les hommes.»* (page 76). Si elle n'échange avec Mr Carmichaël que de banals propos au sujet du temps qu'il fait, elle y voit pourtant *«une façon de connaître les gens : on connaît le contour et pas le détail.»* (page 260). Elle se dit encore : *«La moitié des notions que nous nous formons sur les gens sont en somme grotesques. Elles servent nos propres buts.»* (page 263).

Lily Briscoe aboutit à ces questions par lesquelles elle reconnaît son incapacité : *«Comment juge-t-on les autres, comment pense-t-on à eux? Comment ajoute-t-on tel trait à tel autre et conclut-on que c'est en définitive de la sympathie ou de l'antipathie que l'on éprouve?»* (page 42).

Au-delà des rapports avec les autres s'impose, de façon plus générale, la complexité de la perception de la réalité. De grandes parts du roman ne concernent pas les objets de la vision, mais s'intéressent aux moyens de les appréhender, essaient de comprendre les gens dans l'acte de regarder. Est posée cette question : Est-ce que ce qu'on ne peut appréhender directement avec nos sens est réellement présent à notre être? Lily Briscoe constate : *«Tout ce qui semble simple en théorie devient en pratique immédiatement complexe ; de même que les vagues lorsqu'on les voit du haut de la falaise prennent des formes symétriques mais paraissent au nageur qui se trouve au milieu d'elles divisées par des gouffres profonds et des crêtes écumantes»* (page 213). Elle se dit que *«les choses deviennent*

parfois irréelles. Ainsi lorsqu'on revient d'un voyage, ou après une maladie, avant que les habitudes se soient tissées sur la surface de notre vie, on sent cette même irréalité qui est d'un effet saisissant ; on sent que quelque chose émerge. C'est à ces moments-là que la vie est le plus vivante. On peut être alors à son aise.» (page 256). Elle se rend compte que le souvenir qu'elle a des impressions qu'elle a reçues est un terrain instable. Et James, à l'approche du phare pense : «Rien n'est simplement quelque chose» (page 249).

Joue un grand rôle, dans les représentations que se fait l'esprit, la distance. Lily Briscoe constate que «son sentiment pour Mrs Ramsay change à mesure qu'il s'éloigne» (page 255). Sur le bateau, Cam se rend compte que «la petite distance qu'ils ont parcourue les a déjà mis bien loin de la terre, et a donné à celle-ci l'aspect changé, fixé, des choses qui s'éloignent de nous et dans l'existence desquelles nous ne jouons plus aucun rôle.» (page 223) ; puis elle considère que la forme de l'île «ressemble quelque peu à celle d'une feuille placée sur son extrémité.» (page 251), à «une feuille posée sur sa queue» (page 252) ; à l'approche du phare, elle constate que l'île est «devenue si petite qu'elle n'a plus guère la forme d'une feuille» (page 271).

On voit encore l'effet que, les bougies étant allumées dans la salle à manger, la nuit extérieure a sur les convives : «Un changement s'opère aussitôt en eux tout comme si le phénomène apparent s'était réellement produit. Ils ont tous conscience de former un groupe humain réuni dans un creux du terrain, sur une île ; ils se trouvent ligüés contre la fluidité extérieure.» (page 133).

Si la plus grande part de ces réflexions sont celles de Lily Briscoe, c'est que, du fait de son activité picturale, elle s'interroge sur la nature de la création artistique, sur la difficulté de créer, sur le rôle de l'art. Son travail lui permet d'explorer en profondeur la mémoire, de faire revenir le passé, de retenir les heures qui passent, de saisir dans sa miraculeuse spontanéité «un moment d'être», d'essayer de «faire de l'instant présent quelque chose de permanent» (page 218), de lutter contre le chaos, de vaincre la mort. Car l'art est ce qui accomplit, qui permet à toutes les choses de trouver leur parfait achèvement. En prétendant parler de «l'amour» qui «peut prendre mille formes. Il peut y avoir des amoureux qui ont le don de choisir et d'extraire les éléments des choses ainsi que de les assembler. Ils leur donnent ainsi une unité qu'ils n'ont pas dans la réalité et font d'une scène ou de la rencontre de gens (maintenant tous partis et séparés) une de ces masses arrondies et compactes sur lesquelles la pensée aime s'attarder et l'amour jouer.» (page 257), elle parle en fait de l'art.

Son problème est toujours d'«échanger la fluidité de la vie pour la concentration de la peinture» (page 214). Elle se dit que l'art doit se défendre de «la trompeuse puissance de la beauté [qui] capture toutes les perceptions dans ses mailles d'or quand elles ne sont encore qu'à mi-chemin de la vérité» (page 75) ; que «la beauté a son mauvais côté - elle vient trop vite et trop complètement. Elle fige la vie, la glace. On oublie les petites agitations, la montée du sang, la pâleur, une déformation curieuse, une lumière, une ombre qui, pendant un instant, rendent le visage méconnaissable mais lui ajoutent une qualité qu'on continue toujours à voir. Il est plus simple d'effacer tout cela sous le masque unificateur de la beauté.» (page 238). Elle affirme la pérennité des œuvres : «Rien ne dure ; tout change ; mais pas les mots, pas la peinture», et elle pense que «ce gribouillage [...] resterait toujours» (page 240).

Comme elle emploie le mot «gribouillage» qui peut s'appliquer à la fois au travail de la peintre et au travail de l'écrivaine, et qu'elle considère «ce gribouillage» important «non point peut-être pour ce qu'il représente en fait mais tout au moins pour ce qu'il s'efforce d'exprimer» (page 240), on peut se demander si le travail de la peintre n'est pas une métaphore de celui de la romancière, qui aurait pu dire elle aussi : «À la fin on a l'impression de se trouver absolument seul, sur une planche étroite qui domine la mer» (page 231), qui se serait distanciée en ironisant sur cet unique tableau, dont la réalisation se poursuit sur dix ans, qui n'est réussi que grâce à une «vision» obtenue in extremis (page 278), qui pourrait être «accroché au mur d'une mansarde» (page 277), «finir au grenier» (page 240), ou même «être détruit» (page 277), et cela tandis que Mr Carmichaël, lui, devient fameux avec un recueil de poèmes définis comme médiocres !

Au-delà encore de tous ces aspects de l'œuvre est posée «la vieille question qui ne cesse de traverser le ciel de la pensée», «une question bien simple, une question qui tend à nous hanter à

*mesure que les années passent*», «*la question vaste et générale [du] sens de la vie*» (page 217). Elle lui passe par l'esprit dans un moment où «*leur travail fini, elle laisse ses facultés se détendre*», qu'elle ressent le besoin de se reposer, ce qui prouve bien qu'il faudrait ne pas cesser de travailler pour s'éviter les errements métaphysiques, qu'il faudrait donc suivre la leçon donnée dans "Candide" : «Cultivons notre jardin» !

Elle avait auparavant senti que «*la vie, à force d'être faite de ces petits incidents distincts que l'on vit un à un, finit par faire un tout qui s'incurve comme une vague, vous emporte et, retombant, vous jette violemment sur la grève*» (page 70). Elle avait cru que «*la beauté [...] enferme en elle un secret [...] indispensable à connaître si l'on veut que la vie poursuive son cours*» (page 75). Elle pense désormais que la vie est «*le saisissant, l'inattendu, l'inconnu*» (page 241), qu'il est inutile de se demander quelle en est la signification, car elle a constaté que «*la grande révélation ne vient jamais. La grande révélation ne vient peut-être jamais. Elle est remplacée par de petits miracles quotidiens, des révélations, des allumettes inopinément frottées dans le noir*» (pages 217-218).

Cette «*vieille question*» du «*sens de la vie*» se la sont aussi posée :

- William Bankes qui, de façon tout à fait improbable et impromptue, au cours du dîner, alors qu'il converse avec Mrs Ramsay tout en regrettant le temps perdu au détriment de son travail, «*se demande : Pourquoi vivons-nous? Pourquoi se donner tant de mal pour que la race humaine continue à exister? Est-ce tellement désirable? Sommes-nous attirants en tant qu'espèce?*» (pages 122-123).

- Mrs Ramsay qui, au moment où commence le dîner, comme insatisfaite de cette royauté de peu d'éclat dont elle jouit, se demande : «*Qu'ai-je fait de ma vie?*» (page 114). Plus loin, elle constate «*à quel point cela va mal ensemble, ce à quoi elle songe, d'une part, et ce qu'elle fait, d'autre part - servir la soupe - et elle se sent, avec une force grandissante, en dehors du tourbillon*» (page 115). Elle considère que «*la vie, c'est quelque chose de réel, quelque chose de privé qu'elle ne partage ni avec ses enfants ni avec son mari [...] Elle se trouve d'un côté et la vie de l'autre ; elle s'efforce toujours d'être la plus forte, comme s'y efforce son adversaire. [...] La vie [est] un être terrible, hostile, toujours prêt à se jeter sur elle à la première occasion*» (page 86). Elle a conscience de la fuite du temps : «*Le roulement cadencé des vagues*» la «*fait songer à la destruction de l'île par la mer, à son engouffrement, et l'avertit, elle dont les jours s'absorbent dans la rapide succession de ses tâches, que tout dans notre existence a le caractère éphémère d'un arc-en-ciel, cette rumeur jusque-là obscurcie, cachée par les autres bruits, remplit tout d'un coup ses oreilles de son grondement caverneux. et la fait lever les yeux dans un mouvement de terreur.*» (pages 31-32). Elle se résigne à la mort : «*Cela finira, cela finira. Cela viendra, cela viendra. Puis soudainement elle ajoute : "Nous sommes entre les mains du Seigneur"*» (page 91). Mais, plus loin, elle s'étonne de cette parole, et s'irrite de «*l'insincérité qui se glisse dans les vérités*», se demande : «*Comment un Seigneur quelconque a-t-il pu créer ce monde?*» (page 92). Et elle reconnaît qu'elle «*s'est toujours rendu compte qu'il n'y a ni raison, ni ordre, ni justice ; qu'il n'y a que de la souffrance, de la mort, de la pauvreté ; il n'y a si basse perfidie que le monde ne puisse la commettre*» ; elle sait qu'«*aucun bonheur ne dure*» (page 92), que «*l'habitude psalmodie sa plainte apaisante*» (page 50).

La romancière a donc investi ce personnage de grande bourgeoise, de femme à la beauté éclatante, d'épouse d'un homme éminent, de mère de nombreux enfants, entourée d'invités, de ce pessimisme total qui était bien le sien, qu'elle attribue aussi à Mr Bankes qui «*se sent envahi par le sentiment du caractère désagréable de l'existence*» (page 128), à Mrs Ramsay pour qui les espoirs sont des «*barques fragiles*» [qui] «*s'engloutissent dans les ténèbres*» (page 17) et qui partage avec James le sentiment que «*la solitude exprime la vérité des choses*» (page 270).

C'est Virginia Woolf qui, directement :

- D'une part constate «*l'insensible fertilité de la nature*» (page 187) à laquelle rien ne peut mettre obstacle, comme on le voit quand la maison désertée, laissée à l'abandon, sans protection, est soumise à sa force, à sa vitalité exubérante, à son effrayante indifférence qui contraste avec les drames subis par les êtres humains pendant la guerre. D'où la question qui est posée : «*La Nature ajoute-t-elle à ce que l'homme a produit? Achève-t-elle ce qu'il commence?*» et la constatation : «*Avec la même complaisance, elle voit sa misère, excuse sa bassesse, acquiesce à ses tortures.*» (page 182). De même, «*les vagues*» se meuvent «*à la façon de créatures sauvages et parfaitement*



*libres de se secouer, s'écrouler et s'amuser ainsi pour l'éternité*». (page 275). Pourtant, la paix revenue entre les humains influe sur la nature : «*Les souffles de la mer apportent au rivage de pacifiques messages*» (page 192). «*Doucement, les vagues se brisent ; tendrement tombe la lumière*» (page 193). «*Le soupir de toutes les mers se brisant en mesure autour des îles exerce son influence apaisante*» (pages 193-194).

- D'autre part dénonce la prétendue «*bonté divine*» qui «*écarte le rideau pour faire voir [...] le lièvre [...] la vague [...] le bateau [...], puis tire le rideau d'un coup sec ; il ne lui plaît point de nous montrer ce spectacle ; elle couvre ses trésors [...] et les brise, les mêle de telle façon qu'il semble impossible qu'ils puissent jamais recouvrer leur calme ni que nous puissions jamais composer avec leurs fragments un tout parfait ou lire dans leurs morceaux dispersés les claires paroles de la vérité. [...] Aucune apparition dont l'air évoque une serviable et divine promptitude n'arrive pour mettre la nuit en ordre et faire réfléchir par le monde toute l'amplitude de l'esprit. [...] Il est inutile de poser à la nuit des questions fondamentales.*» (pages 174-175). Et elle exerce son ironie sur «*les mystiques, les visionnaires [qui] se demandent : "Qu'est-ce que je suis?", "Qu'est-ce que cela?" [...] reçoivent une réponse (mais sans pouvoir dire en quoi elle consiste)*» (page 179).

Il apparaît donc qu'il n'y a pas de solution définitive à l'angoisse, à moins qu'on ne se dépouille de tout désir, qu'on tende à l'ataraxie, comme le fait Mr Carmichaël qui, «*très calme [...] d'aspect monumental et contemplatif [...] toujours satisfait et digne*» (page 132), «*embrasse*» tous les autres «*dans une vaste et léthargique bienveillance*» (page 24), «*croit quelque peu à l'inutilité de l'action*» (page 262). Mais peut-être est-ce parce qu'«*il verse dans son verre, au lunch, quelques gouttes d'une certaine drogue*» (page 24) qui serait de «*l'opium*» (page 61) !

## Destinée de l'œuvre

À la date du dimanche 23 janvier 1927, Virginia Woolf indiqua dans son "*Journal*" que son mari, Leonard, avait lu "*To the Lighthouse*", et ajouta : «*Il avait dit que c'est de loin mon meilleur livre, et que c'est un chef-d'œuvre. Il me l'a dit sans que je lui demande. Il le qualifie d'extrêmement nouveau et lui a trouvé le nom de "poème psychologique"*» ; c'était évidemment simple politesse conjugale au nom de laquelle il lui avait dit ce qu'elle voulait entendre. Elle-même considérait le roman comme le meilleur de ses livres, le plus abouti, le plus réussi, le trouvait plus cohérent que "*La chambre de Jacob*", moins superficiel, moins tendu que "*Mrs Dalloway*". Le lundi 21 mars 1927, elle confia encore à son "*Journal*" : «*Ah, comme certains passages de "La promenade au Phare" sont charmants ! Doux, flexibles, et, je crois, profonds, et parfois, pendant toute une page, pas un mot qui ne soit juste. Cela peut s'appliquer au dîner de réception...J'aime la fin.*»

Le 5 mai 1927, le livre parut simultanément à Londres (où Il fut publié par la maison d'édition des Woolf, "Hogarth press") et à New York. Cette première édition fut tirée à trois mille exemplaires.

Le même jour, elle envoya son livre à son amie, Vita Sackville-West, avec cette dédicace : «*Pour Vita, de la part de Virginia (à mon avis le meilleur roman que j'ai jamais écrit).*»

Sa soeur, Vanessa Bell, écrivit qu'à la lecture des parties du roman qui décrivent Mrs Ramsay elle avait eu l'impression de voir leur mère se lever de parmi les morts.

"*To the Lighthouse*" reçut un accueil triomphal de la part de la critique.

Un deuxième tirage eut lieu en juin, et quatre autres dans la suite de l'année. Les ventes de la première année dépassèrent les totaux atteints par "*La chambre de Jacob*" et par "*Mrs Dalloway*". D'ailleurs, les droits d'auteur permirent au couple d'acheter une voiture.

En 1998, la maison d'édition "The modern library", spécialisée dans la publication d'œuvres classiques, plaça "*To the Lighthouse*" au quinzième rang sur sa liste des cent meilleurs romans de langue anglaise du XXe siècle.

En 2005, le roman fut choisi par le magazine "Time" parmi les cent meilleurs romans de langue anglaise publiés de 1923 à nos jours.

"*To the Lighthouse*" fut plusieurs fois traduit en français :

En 1926, Charles Mauron traduisit, pour le cahier daté "Hiver 1926" de la revue "Commerce" (revue littéraire fondée en 1924 par la princesse di Bassiano), la partie intitulée "*Le temps passe*", que Virginia Woolf considérait comme une nouvelle à part entière.

En 1929, Maurice Lanoire lui donna le titre "*La promenade au phare*". Il n'évita pas :

- les barbarismes «*rebuffé*» (pages 32, 64), «*poissonnets*» (page 105) ;
- l'anglicisme «*isolation*» (page 57) à la place d'«*isolement*» ;
- des répétitions dues à sa maladresse :
  - Mrs Ramsay «*bat d'impitoyable façon la mesure de la vie, à la façon d'un tambourinement de fantômes*» (page 31), alors que le texte originel est : «*like a ghostly roll of drums remorselessly beat the measure of life*».

- Alors que les Ramsay sont sur le bateau, «*parfois un frémissement passait entre eux, semblable au balancement d'une lame passant entre eux*» (page 267), alors que le texte originel est : «*save only for some quiver, as of a blade in the air, which came and went between them.*»

- Lily Briscoe pense qu'il faut «*sentir tout simplement que ceci est une chaise et cela une table, tout en sentant en même temps que c'est un miracle et une extase*» (page 269), alors que le texte originel est : «*to feel simply that's a chair, that's a table, and yet at the same time, it's a miracle, it's an extasy.*»

Surtout, le traducteur ne respecta pas la division en chapitres voulue par Virginia Woolf puisqu'il inclut dans son chapitre 17 l'épisode de la chambre des enfants où Mrs Ramsay se rend après le dîner, ce qui a pour conséquence que la première partie du livre ne compte que dix-huit chapitres au lieu de dix-neuf dans le texte originel.

Le roman reçut alors le prix Femina-Vie Heureuse.

Cette traduction fut reprise dans le premier tome de "*L'œuvre romanesque*" publiée par Stock en 1973, avec une préface de Monique Nathan.

En 1993, Magali Merle adopta le titre "*Voyage au phare*" pour sa traduction qui figura dans le recueil "*Romans & nouvelles*" publié dans la collection "Pochothèque" du Livre de Poche, avec une préface de Pierre Nordon.

En 1996, Françoise Pellan adopta le titre "*Vers le phare*", et rédigea également la préface du livre publié dans la collection "Folio classique" chez Gallimard.

En 2009, Anne Wicke donna le titre "*Au phare*", pour sa traduction parue dans la collection "La cosmopolite" chez Stock.

Le roman fut adapté :

- En 1983, au cinéma, dans le téléfilm "*The lighthouse*", réalisé par Colin Gregg, avec Rosemary Harris, Suzanne Bertish et Kenneth Branagh. On y voit, qui, juste avant la Première Guerre mondiale, passent l'été dans une maison isolée de Cornouailles, un conférencier sévère, Mrs Ramsay, qui réprimande chacun, son épouse qui maintient la famille unie, la tante célibataire, Lily, qui fait de la peinture, l'étudiant Charles Tansley. Et il est question d'aller en bateau jusqu'au phare, mais la promenade est toujours remise.

- Du 11 au 15 août 2014, la radio de la BBC donna des dramatisations de quinze minutes dues à Linda Marshall Griffiths :

- Épisode 1 : Dans l'été qui précéda la Première Guerre mondiale, les membres de la famille Ramsay et leurs invités qui passent leurs vacances avec eux sur l'île de Skye sont excités à la perspective d'une expédition à un phare.

- Épisode 2 : Mrs Ramsay pense que chacun doit être marié, mais la jeune peintre Lily Briscoe a d'autres idées.

- Épisode 3 : Paul et Minta ne sont pas de retour, et Mrs Ramsay trouve difficile de cacher son inquiétude.

- Épisode 4 : La femme de ménage, Mrs McNab, essaie en vain d'empêcher que la maison des Ramsay tombe en ruines.

- Épisode 5 : Dix ans ont passé. Finalement, quelques membres de la famille Ramsay et d'autres invités reviennent dans la maison.

- En novembre 2014, à Montréal, Évelyne de la Chenelière adapta le roman dans un spectacle intitulé "*Lumières, lumières, lumières*", titre d'autant plus injustifié que ce triolet est prononcé, dans le roman, par Paul Rayley qui est soulagé, au retour à la maison, de la voir éclairée ; qu'il ne s'agit donc pas des trois feux alternatifs du phare, que, d'ailleurs, on oublia de montrer dans le dispositif scénique (où on s'en tint au mouvement continu des vagues), tandis que le mot « lumière » ne figure même pas dans le texte ! Surtout, la dramaturge ne mit en présence que les deux personnages féminins de Mrs Ramsay et Lily Briscoe, qui seraient « les deux faces d'une même entité » ; et on vit la première, au regard et au ton d'hystérique extatique, se suicider, mais tout de même revenir ! En fait, selon une longue tradition québécoise d'adaptation des œuvres étrangères, qui consiste à les « maganer » ("*Le Cid*" en particulier l'a été !), le roman de Virginia Woolf a été délibérément trahi, tandis qu'y furent introduits des éléments tout à fait absents du roman de Virginia Woolf, dont un « original » (nom québécois de l'élan d'Amérique dont la présence en Écosse est fort improbable !) et une satire des Français (qui respecte d'ailleurs une autre tradition bien ancrée au Québec !).

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)